17e année
chaque
mois

no 183
mars 1969

FICTION

autres
éditions :
anglaise,
allemande,
espagnole,
japonaise.

NOUVELLES

CHRONIQUE

RUBRIQUES

Couverture de Philippe Druillet
inspirée par l'œuvre de Lovecraft

Le premier tome de l'**Histoire du futur**, publié par nous il y a un peu plus d'un an, embrassait, en seize récits, la période allant de nos jours au début du XXIe siècle. Mais c'est dans ce second volet, dont la chronologie s'échelonne jusqu'en 2600, que la fresque épique de Heinlein prend toute son ampleur.

Les nouvelles du précédent tome étaient avant tout une série de tableaux des progrès scientifiques à venir et de la vie quotidienne dans le proche futur. Dans ce nouveau volume, par contre, l'inspiration de l'auteur s'élargit, son imagination prend du recul, et à mesure qu'elle progresse son œuvre devient celle d'un visionnaire.

Cet ouvrage regroupe trois titres distincts, dont chacun — même s'il est composé de plusieurs récits — est en fait un roman complet. Le premier, **Révolte en 2100**, nous dépeint les Etats-Unis en proie à une dictature religieuse. Le second, **Les enfants de Mathusalem**, retrace les grandes phases de l'émigration interstellaire. Quant au troisième, **Les orphelins du ciel**, il est basé sur le thème devenu classique du vaisseau spatial qui met des générations à atteindre son but et où se développe une civilisation en vase clos.

BON DE COMMANDE

à adresser aux Editions OPTA **« F »**

24, rue de Mogador - Paris (9e)

Cocher d'une croix le carré correspondant au volume désiré.

	Francs français et suisses	Francs belges
☐ *Au cœur de la Terre* *Pellucidar* par EDGAR RICE BURROUGHS	31	310
☐ *Tanar de Pellucidar* *Tarzan au cœur de la Terre* par EDGAR RICE BURROUGHS	31	310
☐ *Histoire du futur* (tome 1) par ROBERT HEINLEIN	31	310
☐ *Les rois des étoiles* *Retour aux étoiles* par EDMOND HAMILTON	31	310
☐ *Les amants étrangers* *L'univers à l'envers* par PHILIP JOSÉ FARMER	31	310
☐ *A la poursuite des Slans* *La faune de l'espace* par A. E. VAN VOGT	31	310
☐ *En attendant l'année dernière* *A rebrousse-temps* par PHILIP K. DICK	32	320
☐ *Histoire du futur* (tome 2) par ROBERT HEINLEIN	39	390

Franco de port. Supplément de 1 F 30 pour envoi recommandé.

NOM : .... PRENOM : ....

ADRESSE : ....

Mon règlement ci-joint est effectué par :

(Rayer les mentions inutiles)
— un chèque bancaire ou un mandat-poste
— un virement chèque postal } **C.C.P. OPTA Paris 15.813.98**
— un mandat de versement

Pour la Belgique :
M. Duchâteau, 196, Av. Messidor
BRUXELLES 18 - C.C.P. 3500-41

Pour la Suisse :
M. Vuilleumier, 56, bd St-Georges
GENEVE - C.C.P. 12.6112

Au prochain sommaire de "Fiction"

DAVID REDD

La terre-sans-hommes

Un monde aux confins du temps, un avenir qui a oublié le souvenir des hommes.

L. SPRAGUE DE CAMP

L'œil de Tandyla

Un voyage au pays des sorciers, des héros et des mages.

ALAIN DORÉMIEUX

La porte des mondes

En un éclair, elle permet de passer d'un univers à l'autre, mais c'est la mort qui est embusquée de l'autre côté.

Macabre, nous dit le dictionnaire, c'est ce qui a trait à la mort. Et il nous donne comme synonymes : funèbre, lugubre. C'est donc bien la mort, sous toutes ses formes, qui est présente dans ce choix de récits. Certains d'entre eux appartiennent au surnaturel et au fantastique classique ; d'autres jouent sur les cordes de l'épouvante et de l'horreur ; quelques-uns évoluent dans les zones bizarres d'un insolite au bord de l'allégorie ; d'autres encore roulent sur un meurtre particulièrement odieux ou sur une mort brutale fort alarmante ; un enfin se situe aux frontières de la science-fiction, tandis qu'un autre se présente comme un pastiche d'une chronique de sorcellerie médiévale.

Ces quatorze récits de facture moderne sont tous dus à d'excellents écrivains anglais contemporains. Ils ont été écrits spécialement pour cette anthologie et constituent, chacun, une exploration aventureuse dans des domaines hors du commun, des territoires littéraires inexplorés. Leur lecture constitue une expérience inédite.

Précédents titres disponibles dans la collection Galaxie-Bis :

3 - ISAAC ASIMOV - Les courants de l'espace

4 - A.E. VAN VOGT - La maison éternelle

5 - CLIFFORD D. SIMAK - Les fleurs pourpres

6 - JAMES BLISH - Semailles humaines

7 - PHILIP K. DICK - Loterie solaire

8 - DANIEL F. GALOUYE - Simulacron 3

9 - ROBERT SHECKLEY - Oméga

Titres à paraître :

11 - PHILIP K. DICK - Le dieu venu du Centaure

12 - JACK VANCE - La machine à tuer

13 - HENRY KUTTNER - Les mutants

14 - JAMES H. SCHMITZ - Agent de Véga

15 - PHILIP JOSÉ FARMER - Les portes de la création

16 - WILLIAM TENN - Des hommes et des monstres

Pour commander les précédents titres ou pour s'abonner aux titres à paraître, voir page suivante.

GALAXIE-BIS : BULLETIN D'ABONNEMENT

à adresser aux Editions OPTA, 24 rue de Mogador, Paris (9e)

NOM : ....

Prénom : ....

Adresse : ....

Je souscris un abonnement aux six prochains volumes à paraître dans la collection Galaxie-Bis, contre la somme de 32 F (Etranger : 33,50 F). Mon abonnement devra débuter avec le numéro : ......

Je règle par : mandat-poste
chèque bancaire joint
virement au C.C.P. Paris 1848-38
(rayer les mentions inutiles)

Pour la Belgique : FB 335
M. Duchâteau, 196, Av. Messidor
BRUXELLES 18 - C.C.P. 3500-41

Pour la Suisse : FS 33,50
M. Vuilleumier, 56, bd St-Georges
GENEVE - C.C.P. 12.6112

GALAXIE-BIS : BON DE COMMANDE

à adresser aux Editions OPTA, 24 rue de Mogador, Paris (9e)

NOM : ....

Prénom : ....

Adresse : ....

Je désire recevoir le ou les volumes suivants, parus dans la collection Galaxie-Bis :

☐ 3 — ISAAC ASIMOV - Les courants de l'espace
☐ 4 — A.E. VAN VOGT - La maison éternelle
☐ 5 — CLIFFORD D. SIMAK - Les fleurs pourpres
☐ 6 — JAMES BLISH - Semailles humaines
☐ 7 — PHILIP K. DICK - Loterie solaire
☐ 8 — DANIEL F. GALOUYE - Simulacron 3
☐ 9 — ROBERT SHECKLEY - Oméga
☐ 10 — PHILIP JOSÉ FARMER - Le faiseur d'univers

(Chaque volume : 6 F. Cocher d'une croix la case correspondant au titre désiré.)

Je règle par : mandat-poste
chèque bancaire joint
virement au C.C.P. Paris 1848-38
(rayer les mentions inutiles)

Au prochain sommaire de "Galaxie"

NEAL BARRETT Jr

La patrouille stellaire

D'étoile en étoile
à la vitesse de la pensée...

ROBERT SILVERBERG

La prison temporelle

Un bagne sans gardiens
dans la nuit du passé.

FRED SABERHAGEN

Monsieur Plaisantin

Un nouvel affrontement des humains
et des berserkers.

Textes déjà parus

des auteurs de ce numéro

JOSEPHINE SAXTON

La machine de l'éveil

Le nom de Josephine Saxton est nouveau dans le domaine de la science-fiction mais son talent, à en juger par ce long récit, est assez impressionnant. La machine du titre est un appareil capable d'explorer en détail le subconscient et de le retranscrire sous la forme d'un film. L'histoire est celle d'une psychanaliste qui se sert de cette machine sur l'un de ses patients, pour aboutir à des résultats qu'elle n'avait pas prévus. Mais, surtout, elle est la description des images issues du terrain fertile de l'inconscient, et des étranges voyages qui s'ensuivent aux pays de l'esprit.

1

LE garçon avançait lentement. Parce qu'il n'allait nulle part et que la couche d'argile sur laquelle il marchait était gluante et lui suçait les pieds. L'été approchait. Il avait beaucoup plu mais, ce jour-là, il faisait particulièrement chaud, l'air était immobile et tout était très agréable. Ce matin, un oiseau avait chanté et cela l'avait ému au point de le faire pleurer, et il avait été infiniment heureux. Il y avait si longtemps qu'il n'avait entendu d'autres sons que ceux qu'il faisait lui-même ! Cet oiseau avait remué quelque chose au fond de lui et ç'avait été une plaisante expérience, encore qu'il eût pressenti qu'elle était dangereuse. Il était stupide de s'abandonner à la nostalgie des bruits et des êtres, de guetter leur apparition car il était rare qu'ils se manifestent. Aussi ne devait-on pas s'accrocher à ces rêves. Il n'y avait pas d'autre solution. C'était là une leçon que le garçon avait apprise depuis bien longtemps. Il y avait des années que ce principe lui avait été inculqué, à moins qu'il ne lui fût venu spontanément. Pour cette raison, chaque fois qu'il apercevait un autre être humain, il évitait le contact. Comme ça, il était sûr de ne pas avoir d'histoires. Mais il ne lui arrivait pas souvent de rencontrer quelqu'un. L'été dernier, il avait vu un vieil homme qui regardait le ciel, en haut d'une colline, et aussi une jeune fille

près d'un arbre ; il avait pris ses jambes à son cou. Parce que, les filles, il fallait les fuir. Il se rappelait qu'on l'avait mis en garde sur ce point, il y avait très longtemps. D'une façon tout ce qu'il y avait de sérieuse et de catégorique.

Depuis le début de la matinée, il gravissait la colline sans se hâter et il sentait avec volupté la caresse du soleil qui lui chauffait le dos à travers l'étoffe de sa belle chemise neuve. Il aimait être soigné et propre, en ce qui concernait ses vêtements aussi bien que sa personne, et il espérait bien trouver un ruisseau pour se laver les cheveux — ils étaient gras et ternes. Il avait dans sa poche une bouteille de shampooing à l'odeur d'amandes. Il repoussa la frange sale qui lui tombait dans les yeux et prit entre deux doigts une mèche qu'il examina, admirant sa couleur — un blond doré quand il s'était lavé la tête — et tira dessus ; ainsi allongées, ses boucles lui descendaient jusqu'aux épaules.

— « Je crois que mon corps a besoin de nourriture, » dit-il, sentant un grand creux dans son vide interne. Peut-être y aurait-il un poisson dans le ruisseau... s'il trouvait un ruisseau. Maintenant qu'il était loin des villes, il aurait du mal à se procurer de la nourriture toute prête. S'il pouvait mettre la main sur des fruits, ce serait merveilleux.

L'envie le prit de se reposer, de se retourner pour contempler le pied de la colline. Il s'assit sur une pierre sur laquelle un peu d'herbe avait poussé. Tout était splendide. L'univers se déployait devant ses yeux sur des kilomètres et des kilomètres, multitude de carrés de terre de toutes les couleurs — bruns, rouges, gris, noirs, blancs, jaunes. Là-bas se dressaient deux arbres, tout proches l'un de l'autre, et il les regarda un moment avec intérêt car ils bougeaient un peu dans la brise légère. Et il y avait un ruisseau or et argent. Quand il serait un peu plus haut, il parviendrait au cours d'eau dont les méandres serpentaient le long du versant opposé. Il l'atteindrait un peu après le zénith, ce qui serait parfait : son appétit serait alors suffisamment aiguisé pour qu'il lui soit possible de pêcher avec une prudence accrue.

Il reprit son ascension avec plus de lenteur encore car il n'était pas pressé. En outre, cette pause l'avait fatigué. C'était bizarre : chaque fois que l'on se reposait, on se sentait plus fatigué et, pendant un certain temps, on devait faire des efforts plus pénibles pour se remettre en route. Le garçon nota qu'il y avait des détritus abandonnés parmi les rochers : un sac en polyéthylène, une boîte de conserve, des emballages de bonbons, une paire de

souliers à hauts talons. Il ne ramassa aucun de ces objets de rebut : ils lui inspiraient de la répulsion. Mais ils ne manquaient pas d'intérêt. Les boîtes de fer blanc n'étaient pas entièrement mangées de rouille : cela signifiait que quelqu'un était récemment passé par là. Pourvu que cette personne ne soit pas actuellement près du ruisseau qui dévalait la pente de l'autre côté du coteau ! Devoir rebrousser chemin serait contrariant et le garçon avait fort envie de se laver les cheveux aujourd'hui ; avec ce soleil éclatant, ils seraient vite secs et il pourrait les écarter de ses yeux pour voir la lumière jaune. De sa poche, il sortit un paquet de kleenex, se moucha et laissa tomber le léger papier bleu par terre où une brise imperceptible le faisait frissonner sans cependant le soulever. Le garçon le laissa où il était et poursuivit sa route.

Soudain, il se figea sur place, attentif : il avait entendu un bruit, ténu et distant. Un son absolument nouveau pour lui, il n'avait jamais rien entendu de pareil et cela l'effrayait considérablement. Une chose était certaine : c'était un bruit d'origine animale et il fallait faire très attention car un chien ou un chat sauvages pouvaient être redoutables si on n'avait rien à leur offrir à manger. Il sentit la sueur perler sur son échine, aspira un grand coup pour mieux entendre, dégagea ses oreilles que cachait sa chevelure et, s'étant ressaisi, écouta.

Apparemment, c'étaient deux bêtes qui se battaient et il souhaita qu'il y en ait une grosse et une petite, que la première tuât la seconde. Comme cela, il n'aurait rien à craindre. Mais il y avait une profonde détresse dans les deux sons. L'un était plus fort et plus puissant que l'autre, c'était une sorte de mugissement entrecoupé de sanglots, rempli d'un tel désespoir que le garçon en fut ému de pitié. Peut-être y avait-il de l'autre côté de la colline un homme blessé. Dans ce cas, il fallait décamper sans plus attendre : pas question d'avoir le ruisseau pour lui tout seul si quelqu'un d'autre se trouvait là. Il tendit l'oreille. Il discernait deux bruits différents, c'était incontestable. Le second était aigu et grêle, tout à fait différent de l'autre. Et beaucoup moins dramatique. Quelle conduite tenir ? Patienter un peu ou redescendre ? Tandis qu'il hésitait, le cri désespéré s'affaiblit, se muant en un gémissement continu, de moins en moins audible, qui finit par s'éteindre tout à fait. L'autre continuait.

Le garçon se remit en marche. Quelques minutes plus tard, il atteignit la cime de la colline. Là, le sol devenait plat, il se baissa avec circonspection et regarda autour de lui. Il ne vit rien ni per-

sonne hormis le ruisseau qui miroitait entre les pierres deux ou trois cents mètres plus loin. Les cris provenaient d'un point situé plus en arrière et il songea qu'il arriverait peut-être jusqu'au cours d'eau sans courir de dangers et à se laver la tête sans être dérangé. Il avança en jouant avec la bouteille de shampooing, imaginant par avance l'odeur du liquide, sentant presque la mousse gonfler entre ses doigts. Il atteignit la berge et constata avec satisfaction que l'eau était claire. Le lit du ruisseau était tapissé de sable et de cailloux. Il s'agenouilla au bord et entreprit de dénouer ses cheveux. Les cris retentissaient toujours.

Il se redressa subitement. Au fond, c'était peut-être un lapin. Néanmoins, il ne se leurrait pas trop : au cours de toute son existence, il n'en avait capturé qu'un seul. Mais si ce lapin était pris au piège ? En ce cas, il le tuerait à l'aide d'une pierre, il allumerait un feu et le ferait cuire. Quel régal ce serait ! Il fallait aller voir de plus près ce qui se passait. Mais avec prudence. Le corps plié en deux, tous les sens en alerte, il se dirigea vers la source du bruit. Son appréhension s'intensifiait à chaque pas, le couvrant d'une chape de glace, car il avait le sentiment que ces sonorités ne pouvaient provenir de la gorge ni d'un animal ni d'un homme.

Il escalada une pile de rochers et eut un instant d'hésitation quand il fut au sommet : il n'avait plus qu'un simple mouvement à faire pour se pencher et découvrir ce qui glapissait ainsi. Il s'écouta lui-même pour entendre ce qu'il s'ordonnait de faire. Tout lui disait : « Va-t-en ! », tous ses instincts s'efforçaient de le contraindre à faire demi-tour et à s'enfuir. Mais la curiosité était elle aussi à l'œuvre et il savait qu'elle aurait la victoire sur l'instinct. C'était une situation dangereuse. Il redressa le buste, se pencha en avant. Et ce qu'il vit le paralysa d'horreur.

Dans la cuvette qu'il surplombait, tout était rouge et blanc.

Une silhouette nue gisait, les bras en croix, sur le sable parmi les rochers et le garçon se tenait juste au-dessus d'un visage aux yeux exorbités qui le regardaient à l'envers. La bouche était ouverte, découvrant les dents et la langue. Le corps était tout blanc et il constata avec épouvante que c'était un corps féminin possédant d'énormes seins ronds sillonnés de veines violettes s'achevant par de gros mamelons bruns hérissés d'un duvet noir. Le ventre de la femme était une molle protubérance de chair ridée avec un triangle de poils noirs et ensanglantés, et il y avait encore des traînées de sang le long des cuisses écartées entre lesquelles re-

posait, sanguinolent, poisseux et humide, un minuscule bébé ; un cordon argenté d'une grande élégance partant du centre de son corps plongeait à l'intérieur du ventre de la femme. Et le bébé criait, ouvrant et refermant les bras comme pour étreindre le vide, tandis que ses jambes s'agitaient convulsivement.

Sa petitesse et le volume de la voix qui sortait de sa bouche constituaient une alliance de termes contradictoires échappant à la logique mais le fait était là, il criait, criait sans répit, et ses cris éclatants vrillaient le garçon qui écoutait en contemplant sa trouvaille.

Il importait d'éviter à tout prix le contact de la mort et des morts ; or, juste au-dessous de lui, à quelques dizaines de centimètres de son propre visage, le visage d'une morte le regardait et il y avait dans ses yeux une prière. Une prière dont il comprenait le sens. Le bébé, lui, était très vivant, apparemment normal et en bonne santé. Il était semblable à lui : il avait le nombre requis de bras et de jambes, deux yeux, une bouche et un nez. Non, pas tout à fait semblable car c'était un bébé du sexe féminin. Il n'y avait pas de pénis visible, rien qu'un sillon bordé de deux petites lèvres roses qui saillaient comme des fleurs.

Le garçon, bouleversé et horrifié, redescendit de son poste d'observation pour échapper à cette vue et à ces bruits. Il n'aurait pas dû céder à la curiosité, il s'était conduit comme un insensé. Maintenant, il allait falloir qu'il s'en aille en laissant mourir le bébé après l'avoir vu et s'être apitoyé sur lui. C'était cela qui était terrible. Si seulement il avait pris la fuite dès qu'il avait entendu les bruits, tout aurait été parfait, il n'y aurait pas eu de complications. A présent, il allait être sens dessus dessous et il n'y avait rien qu'il détestât autant. Une fois, il était tombé sur un vieil homme moribond qui l'avait supplié de lui apporter de l'eau ; il avait dû battre en retraite et il en avait été malade pendant des jours entiers.

Le bébé était sans doute sorti de la femme ; elle lui avait donné naissance et était morte à ce moment-là. L'enfant l'avait probablement déchirée au passage et elle avait été saignée à blanc. C'était elle qui avait poussé ces hurlements sous l'empire de la souffrance. Et peut-être aussi parce qu'elle savait que son bébé mourrait également. Les bébés étaient sans défense, n'est-ce pas ? Le garçon était d'une ignorance à peu près totale dans ce domaine ; pour autant qu'il se le rappelât, il n'avait encore jamais

vu de nouveau-nés. Tout ce qu'il savait, c'est que lui-même avait été un bébé jadis, que tous les gens avaient été des bébés avant de devenir des hommes. Il s'accroupit, le corps roulé en boule, cherchant l'apaisement. Pour un peu, il aurait pleuré — ç'aurait été la deuxième fois aujourd'hui — car il n'était plus question qu'il puisse se laver les cheveux. Il faudrait qu'il supporte de les garder sales un jour de plus. Impossible de rester ici avec la mort flottant dans l'air mais il se sentait trop faible pour se lever et se mettre en marche. Il fallait qu'il se repose et reprenne ses esprits. Et, sans arrêt, pendant qu'il s'efforçait ainsi de récupérer après cette commotion, le bébé continuait de crier, un vagissement rythmique suivi d'un hurlement. Il y mettait toutes ses forces, ce bébé, et le garçon était tellement assourdi qu'il était incapable de réfléchir, de prendre une décision. Il répugnait à l'idée de revenir sur ses pas : dans ce cas, on risque de rencontrer quelqu'un ou quelque chose vous a peut-être suivi. La meilleure façon de marcher est d'aller toujours tout droit et si l'on veut retourner dans un endroit, par exemple dans une ville qui recèle des choses particulièrement bonnes, il est préférable de décrire un cercle.

Le garçon avait quatorze ans. Il y avait maintenant dix ans qu'il errait seul et, depuis dix ans, il n'avait jamais connu une expérience pareille. C'était un fait sans précédent. Il ne se rappelait même pas qu'on lui eût parlé de quelque chose d'analogue. C'était probablement comme le reste : une chose à éviter.

Il fallait qu'il reparte. Qu'il s'éloigne.

Mais le bébé continuait de pleurer. Un vagissement insistant, inexorable, ininterrompu qui transperçait le garçon de part en part, et il savait que le bébé l'appelait et il voulait revoir ce qu'il y avait dans le creux de terrain. Il se leva, escalada à nouveau l'entassement de rochers. Prenant garde à ne rien toucher qui fût souillé de sang, il s'agenouilla entre les jambes de la femme morte et examina le bébé. Bien qu'il éprouvât un violent mouvement de dégoût en face du petit corps gluant, il le prit entre ses mains et faillit le lâcher en le sentant remuer ; il eut un tressaillement d'effroi. Mais il s'aperçut qu'il ne pouvait pas l'attirer à lui car le nouveau-né était toujours relié à la mère par le joli cordon argenté. Quand le garçon tira doucement sur celui-ci, il éprouva une légère résistance. Détournant le regard du corps de la femme, il tira un peu plus fort. A sa grande stupéfaction, une grosse masse rouge et humide jaillit avec un bruit de succion des pro-

fondeurs du ventre de la morte. Le bébé était encore attaché à cette masse.

Le garçon, toujours à genoux, pris de vertige et le cœur soulevé, ne savait plus que faire. A nouveau, il considéra le minuscule visage du bébé et, avec un effort farouche pour surmonter son dégoût, il saisit le petit corps à pleines mains. La tête du bébé se renversa en arrière, faisant avec le torse un angle apparemment si inhabituel que le garçon le reposa. Cette fois, il glissa une main derrière le dos du petit être de façon que la tête reposât sur son avant-bras, disposa le cordon en travers du corps et, serrant son fardeau dans le berceau de ses bras, il se redressa en titubant, débordant d'un sentiment de triomphe.

Il se dirigea alors à pas lents vers le ruisseau, se pencha audessus de la berge et entreprit de nettoyer le sang et cette curieuse matière gluante dont le corps du bébé était enrobé. L'eau était glaciale et il avait l'impression que le nouveau-né braillait deux fois plus fort qu'auparavant. De toute évidence, il avait horreur de l'eau ; ses piaillements étaient si aigus et ses protestations si véhémentes qu'il virait à l'écarlate. Doucement mais avec une inébranlable détermination, le garçon continua de le laver. Comme les pieds du bébé étaient maintenant tout bleus et très froids, il ôta sa chemise pour le sécher et le réchauffer. Il lui frotta les pieds, puis le retourna pour lui frotter le dos et l'enfant ne tarda pas à prendre meilleur aspect ; le rose, maintenant, primait sur le violacé. Mais il continuait de faire un tapage épouvantable et le garçon se demanda s'il finirait par se taire. S'il finirait par s'endormir.

Que faisaient les bébés hormis de brailler ? Il l'enveloppa avec précaution dans sa chemise dont il lui noua les manches sous le menton et le serra contre lui. Le bébé colla sa joue contre sa poitrine nue et sa bouche tâtonnante se referma sur le téton du garçon. Cet étrange et infime baiser remplit ce dernier d'étonnement et lui arracha un frisson. Pourquoi ce bébé se comportait-il ainsi ? Cherchait-il à le manger ? Certainement pas. Mais peut-être avait-il faim... Les seins de la femme... bien sûr, c'était cela qu'il voulait ! Il avait envie de lait comme un chaton qui tète sa mère. Le lait, le garçon en avait déjà vu. C'était blanc. Le nouveau-né espérait trouver du lait ! Mais je n'en ai pas... Il prit un peu d'eau dans sa main en coupe et en fit couler quelques gouttes dans la bouche du nourrisson qui se lécha les lèvres mais se mit à tousser et à crachoter.

Toutefois, cela calma ses cris ; il paraissait satisfait d'être niché dans les bras du garçon. Bientôt, il s'endormit. Ce silence, après le vacarme ininterrompu des dernières minutes — des minutes ou des heures ? — semblait immense et creux. Le silence était familier au garçon, il lui appartenait en propre, il le baignait en permanence mais, après tout ce tapage, la qualité même du silence donnait l'impression de s'être modifiée. L'univers était plus paisible qu'il ne l'avait jamais été et le garçon se mit à chanter une joyeuse et consolante petite chanson où il était question de l'oiseau qu'il avait vu le matin même et, tout en chantant, il berçait le bébé sans le quitter des yeux comme s'il était incapable de détourner son regard du minuscule visage. Il examinait avec attention sa peau douce, ses fossettes, ses mignonnes narines, ses lèvres ténues, humides et luisantes, qui faisaient une petite lippe ronde, les fins cheveux qui lui retombaient sur le front, l'impalpable duvet recouvrant son épiderme, les cils qui ourlaient ses paupières — des paupières tellement minces qu'on en voyait les veines par transparence. Le garçon souleva un peu le col de la chemise et regarda le crâne du bébé ; il remarqua une pulsation rythmée.

Il se tâta la tête : son crâne à lui était solide. Pourvu que tous les bébés fussent comme cela ! Si celui-ci était anormal, il faudrait qu'il le tue. Un frisson glacé — frisson d'horreur — lui parcourut l'échine à cette pensée. Le seul fait de tenir le nourrisson dans ses bras suffisait à le rendre heureux. C'était plus merveilleux que tout ce qu'il pouvait imaginer d'autre. Encore plus que de se laver les cheveux, même. Il ne se les laverait pas aujourd'hui, il fallait y renoncer. Il resterait avec ses cheveux sales jusqu'au lendemain. Mais que ferait-il le soir venu ? Sans chemise, il aurait froid, il n'avait pas d'abri où dormir et il devrait marcher longtemps avant de trouver une maison ou une boutique. Et il avait toujours faim. Une vague inquiétude s'empara de lui. Le bébé ne tarderait pas à réclamer à manger. Quel genre de nourriture lui convenait-il ? Il n'avait pas de dents pour mastiquer ; d'ailleurs, il ne semblait pas désirer mastiquer : sucer, c'était tout ce qu'il voulait. Que suçait-il ? Si c'était uniquement du lait, cela compliquerait les choses : le garçon n'en avait pas et il ne savait où il pourrait s'en procurer. Peut-être, s'il y avait une ville pas trop loin, mettrait-il la main sur des boîtes de lait condensé...

Il se leva, le bébé dans les bras, et faillit retomber en arrière.

S'agenouillant, il prit un peu d'eau dans le creux de sa main et but à son tour. Il réalisait qu'il avait terriblement soif. Depuis qu'il s'occupait du bébé, il ne pensait plus à lui. Il se remit en marche quelque peu ragaillardi, son fardeau serré contre sa poitrine ; il suivait le ruisseau d'un pas hésitant car le corps du nouveau-né endormi l'empêchait de voir où il posait les pieds. Il avait toujours eu l'habitude de marcher la tête baissée, les yeux fixés sur le sol. Maintenant, il devait apprendre à se fier seulement à ses pieds pour reconnaître le terrain.

Zona Gambier coupa le son et éteignit l'écran. Une lumière douce s'alluma automatiquement, éclairant une pièce petite mais confortable. Son patient, qui n'avait que huit ans de moins qu'elle, était étendu, l'air totalement indifférent, sur le matelas d'air qui lui était destiné. Ni l'un ni l'autre ne parlaient. Thurston parce que c'était un caractère renfermé et antisocial, abstraction faite de l'habitude qu'il avait de violenter les femmes, soupape d'échappement qui lui était interdite dans cette annexe hospitalière ; Zona parce qu'elle n'avait rien à dire, encore que, après ce que l'écran avait révélé des processus mentaux inconscients de Thurston Maxwell, elle aurait dû être en train de bavarder familièrement avec ce dernier de ce que tous deux venaient d'expérimenter. Elle s'était attendue à se heurter à quelques difficultés mais elle n'avait pas prévu cette stupéfaction intégrale. Elle alluma une cigarette et adressa un sourire à Thurston.

— « Alors ? Que pensez-vous de cette première incursion dans votre inconscient ? » lui demanda-t-elle. Il y avait dans sa voix une condescendance odieuse qui ne lui échappait pas.

L'interpellé se contenta de lâcher un mot obscène et monosyllabique. Il avait vingt-deux ans, des cheveux roux, était grand et vigoureux, mais il avait de très vilaines habitudes.

Une séance quotidienne semblable à celle-là pendant deux ou trois semaines et il serait guéri, il redeviendrait un être libre et fonctionnel intégré à la société si la machine se montrait à la hauteur de son élogieuse réputation et de ses réussites antérieures, succès qui n'empêchaient d'ailleurs pas aujourd'hui encore certaines forteresses de la psychiatrie de désapprouver son emploi ; les noyaux de résistance étaient principalement constitués de praticiens parasites redoutant qu'une machine ne viennent faire écran entre les rêves, les phantasmes et la vie intérieure de leurs ma-

lades, et leurs propres et filandreuses interprétations de ce matériel. Même avec le concours des drogues, le traitement pouvait se prolonger deux ans dans les cas graves. Grâce à la Chambre d'Identification, les schizophrènes et les névrosés les plus atteints, jusque-là considérés comme incurables, guérissaient en revanche en trois semaines au maximum. L'appareil captait les messages émis par le cerveau du malade, les analysait, interprétait les incompatibilités hormonales, lymphatiques, sanguines, les carences vitaminiques, les électro-encéphalogrammes, les ondes de pensée profonde, les flux magnétiques corporels, les souvenirs qu'il explorait, les traumatismes éventuels intervenus dans la vie du sujet entre la conception et la troisième année ; tenant compte de toutes ces données, il les traduisait sous forme d'un film qui se déroulait sous les yeux du patient et présentait l'avantage supplémentaire de déclencher automatiquement un mécanisme de feed-back cybernétique en répercutant le récit sur le cerveau d'où le film était directement issu. L'abréaction (1) intervenait en toute sécurité, rapidement et elle était parfaite. Mais il n'existait encore que trois salles de traitement équipées ; le coût d'une telle installation était astronomique car le local devait être profondément enfoui dans de la roche vierge afin d'éviter toute interférence de messages extérieurs émis par d'autres esprits malades. Au début, on avait essayé de loger les prototypes au fond d'anciennes mines d'or désaffectées mais sans succès ; on avait seulement découvert que, chose prodigieuse, la machine était capable de capter les pensées angoissées qui hantaient les mineurs morts depuis longtemps lorsqu'ils travaillaient dans les puits d'extractions ténébreux. Il n'existait donc que trois Chambres d'Identification : une au Kazakstan, une au cœur des Ayers Rocks et celle-ci, enfouie dans les entrailles de Blasket Island, une île située au large de la côte ouest de l'Eire.

Zona avait eu le privilège d'être désignée comme opératrice à titre probatoire ; c'était un pas important pour sa carrière. Et Thurston était le premier cas sérieux dont elle avait eu à s'occuper jusqu'ici.

Qu'est-ce qu'un garçon blond qui trouve un bébé dans un pays désert pouvait bien symboliser ? D'après l'expérience qu'elle avait des sujets de l'âge de Thurston et présentant un profil psychologique analogue, Zona s'était attendue à ce que l'écran restituât

(1) Libération de l'énergie psychique bloquée qui se mobilise pour refouler et censurer certains souvenirs et certains délires. (N.D.T.)

l'image d'une vieille et méchante sorcière, un effrayant dragon dévoreur d'enfants représentant la Mère Abusive, peut-être même la déesse Kali. La machine travaillait à partir des éléments qui lui étaient fournis et qui, la plupart du temps, étaient des symboles correspondant à la face éclairée et à la face sombre de l'Anima et de l'Animus, des figures du tarot, des animaux, des oiseaux, des serpents, parfois des *mandalas* difformes indiquant un manque d'intégrité de l'entité interprétée. Jung avait été le précurseur de cette symbolique qu'Eunice Gold avait encore portée à un niveau supérieur autour des années 80 après que l'on eut pleinement compris ce qu'était le L.S.D. L'« Identification » avait une longue histoire ; cela avait commencé avec la roue d'Ezéchiel et l'échelle de Jacob et, au bout du compte, des computeurs suffisamment perfectionnés avaient été mis à la disposition des savants par la Société de Recherches Phénoménologiques pour que l'on puisse aller de l'avant et élaborer des méthodes infaillibles permettant d'utiliser des faits jusque-là indémontrables. La « marée de boue occulte » tellement redoutée par Freud se révélait un riche limon alluvial.

Il était nécessaire qu'un psychanalyste averti aide discrètement le patient à accepter le feedback, nécessaire aussi de faire preuve de perspicacité lorsqu'il fallait faire rejouer tel ou tel épisode de l' « histoire » contée par le sujet ; mais voir son moi expliqué par des symboles, à quoi s'ajoutait les éléments sélectifs qui étaient donnés au patient, était suffisant pour remettre de l'ordre dans la maison.

Alors, pourquoi l'image de Thurston était-elle entièrement aberrante ?

— « Est-ce que je peux retourner sur le continent, maintenant ? » demanda-t-il.

— « Si vous voulez. Mais nous pourrions peut-être passer encore un peu... »

— « D'accord. Je m'en moque. Mais je préférerais quand même une aventure astronautique ou un film sexy. » Il décocha un sourire lubrique à Zona.

— « Vous assisterez à une séance récréative ce soir avec les autres patients. »

— « Question distraction, j'aimerais mieux autre chose. »

— « Eh bien, n'y comptez pas. Je suis mariée et vous êtes en traitement. Vous vous rappelez pourquoi ? »

— « Pardi ! »

— « Alors, si nous revenions à l'Histoire de Thurston Maxwell ? »

Thurston répéta le juron obscène et monosyllabique qu'il avait déjà proféré mais se tourna néanmoins vers l'écran, alluma une cigarette et chercha un cendrier à tâtons tandis que la pièce s'assombrissait et que la machine revenait à la vie.

Zona observait l'écran avec une attention intense, les paumes moites d'appréhension. Elle avait peur. On ne confie pas un poste aux gens qui échouent.

« Cesse de paniquer, » s'admonesta-t-elle. « C'est ton premier malade et c'est un cas épineux. Il ne faut pas t'attendre à des miracles. Ne te laisse pas obnubiler par cette histoire. Alors, tout s'éclairera peut-être... Mais c'est complètement délirant ! Un malade de l'âge de Thurston Maxwell devrait voir une affreuse bonne femme et pas un jeune garçon blond et efféminé ! »

Elle se sentait désespérément incompétente et était consciente d'être en proie à un profond trouble intérieur. Au cours de ses années de formation, elle n'avait jamais éprouvé un pareil bouleversement. S'agissait-il d'un blocage psychologique qui la faisait réagir contre les images que restituait l'écran ? C'était très invraisemblable ; elle avait subi toutes les séances de psychanalyse hebdomadaires de routine et le verdict avait été qu'elle était en parfaite santé mentale. Elle jeta un coup d'œil à Thurston pour voir comment il se comportait. Il regardait simplement l'écran en fumant avec nonchalance, les jambes croisées l'une sur l'autre. C'était peut-être ce calme qui mettait Zona mal à l'aise. Parfois, les sujets répugnaient à assister au film produit par leur propre esprit, ils se cachaient les yeux, se bouchaient les oreilles. La psychanalyste prenait des notes rapides en s'efforçant de rester impartiale : le garçon a d'incroyables difficultés à soigner le bébé et n'est pas rassuré du tout. Une nuit, il fait les cent pas dans l'obscurité et manque de tomber dans un gouffre imaginaire (*oui, dégringole, vas-y,* lui souffle Zona avec véhémence dans son for intérieur. *Cela nous fera peut-être voir quelque chose !).* Bref, il n'y tombe pas. Au matin, il décide de se mettre à la recherche d'une ville et quand il se retourne pour regarder le mur, il voit ces mots écrits en lettres gigantesques : ENTRE MON GARS, C'EST TON ANNIVERSAIRE.

Dans la ville appelée Thingy, il se rend au supermarché en poussant un landau qu'il a trouvé. Il fait boire au bébé du lait

condensé et de l'eau gazeuse, le bébé vomit sans discontinuer, le garçon fait des tas de chichis en ce qui concerne l'hygiène, tout le décourage, il songe à abandonner la petite fille. Le lendemain, dans cette ville déserte, les portes électroniques d'une pharmacie s'ouvrent devant lui mais il a des tas d'ennuis pour changer les langes du nourrisson et pour l'alimenter. Beaucoup de caca — noir, jaune, vert.

Plus tard, le bébé endormi, il trouve un établissement de bains. Il dépose au fond du landau plusieurs instruments et quelques petits flacons afin de se récurer les mains dans les règles, prend un bon bain et se fait un shampooing fort satisfaisant.

2

A nouveau, il a descendu l'escalier et, à genoux par terre, tous les objets nécessaires à portée de la main, il se concentra farouchement sur la tâche consistant à diluer une poudre couleur crème dans de l'eau de Vichy en la mesurant avec soin à l'aide de la spatule creuse et du gobelet doseur prévus pour cet usage, remplit de cette mixture mousseuse le biberon qu'il coiffa d'une tétine et secoua vigoureusement car il redoutait que de petits grumeaux ne viennent boucher le minuscule orifice et tenait à s'épargner des complications de ce côté.

Il y eut un grand bruit d'éclaboussures et il bondit sur ses pieds, terrorisé.

Le landau s'était mis à rouler tout seul et était tombé dans la piscine avec le bébé. Il y avait trois mètres d'eau. Le garçon distinguait au milieu des remous la silhouette brouillée de la voiture reposant au fond du bassin ; il leva les bras au ciel avec désespoir et accablement. L'espace d'un instant, ce fut comme avant : il fallait s'en aller pour chercher un autre attirail de toilette car tout son matériel était perdu, à présent. Mais quelque chose l'attirait invinciblement vers l'eau. Il plongea et se dirigea adroitement vers le bébé qui s'élevait en flottant. Empoignant le cordon et la masse molle par quoi celui-ci s'achevait, il remorqua le nouveau-né.

Quand il revint à l'air libre, il s'aperçut que le fardeau qu'il tirait devenait soudain très léger. Il ne tenait que le cordon et l'objet qui y était attaché. Un mince sillage sanglant teintait l'eau.

Il jura, replongea, récupéra le petit corps, regagna le bord du bassin, déposa le bébé sur une marche de marbre rugueuse et sortit de l'eau. Le bébé était muet, ses membres étaient repliés dans la position fœtale et il avait les yeux fermés. Le garçon le souleva et lui frappa énergiquement le dos et la poitrine, exerça des tractions sur ses bras et ses jambes. Rien ne se produisit au début. Puis le garçon éprouva une douleur au ventre. Une vive douleur.

Alors, le bébé ouvrit la bouche, rendit de l'eau, poussa un gémissement étranglé, toussa, vomit et hurla en agitant ses membres dans tous les sens. Le garçon, exultant, se mit à faire des bonds de cabri en le secouant, puis le serra contre lui, caressa sa tête mouillée, l'embrassa sur les joues et le berça.

— « Tu es vivante, » dit-il. Et ces mots revêtaient une profonde signification.

Mais tout le reste était au fond de l'eau, il était trempé jusqu'aux os, ses vêtements neufs étaient perdus, les serviettes étaient humides. Ne demeurait que le biberon. Il alla le chercher et fit boire le bébé qui absorba un peu de nourriture sans vomir. Alors, le garçon se mit en devoir de recommencer son travail de la journée. Tout était à refaire. Il devait se procurer de nouvelles chaussures.

Comme il traversait la place de la ville en quête d'un nouveau territoire à explorer, il aperçut une statue représentant un homme sur un cheval. Il y avait une inscription sur le socle : *A la mémoire des vaillants enfants de Thingy tombés au champ d'honneur pendant la première guerre mondiale.*

Le garçon se laissa tomber à genoux et, sans savoir pourquoi, exhala une longue plainte, en proie à un chagrin qu'il était incapable de maîtriser. A travers ses larmes, il ne voyait que les pavés, absolument rien d'autre, car il tenait la tête penchée en avant.

Les paupières mi-closes, Thurston paraissait assoupi. Zona se leva et coupa la machine. Inutile de poursuivre la séance plus avant pour aujourd'hui : rien de ce qu'elle avait vu ne correspondait à ce qu'elle savait de son patient et elle n'avait noté aucune réaction digne d'intérêt de la part de ce dernier. Bref, une journée fort décourageante et stérile. Le moral en déroute, elle se contenta de se tourner vers Thurston et de lui proposer de revenir sur le continent.

Il abandonna son coussin d'air. Avant de sortir, Zona vérifia d'un coup d'œil circulaire que tout était en ordre, qu'aucun objet capable de boucher l'aspirateur automatique ne traînait. Ils prirent l'ascenseur, s'installèrent sur une banquette à deux places dans l'autotube transparent qui s'élança en glissant sur les flots. La main de Thurston se posa avec une sorte d'ennui sur la cuisse de Zona qui se borna à sourire à son patient. Elle se morfondait, elle aussi.

— « Non, » dit-elle. « Ne faites pas ça. Vous avez entendu parler du circuit de protection ? »

— « Ouais. Je pensais que vous ne l'aviez peut-être pas branché. »

— « Il l'est toujours quand je travaille. Si vous faites quelque chose que je ne saurais tolérer, vous perdrez connaissance. Instantanément. »

— « Votre niveau de tolérance devrait être plus élevé. »

— « Et le vôtre ? »

Ils étaient au milieu du détroit. Derrière eux, Great Blasket ressemblait tellement à un monstre marin qu'il ne venait à l'esprit de personne d'en faire la remarque : un promontoire dont le point le plus élevé avait une altitude de quelque quinze cents mètres, long de six kilomètres et large de huit cents mètres, frangé de sable d'argent, bardé de hautes falaises qui avaient un aspect organique, hérissé de rochers pourpres semblables à des crocs. On distinguait les ruines d'un ancien village. Le dernier habitant était parti entre 1940 et 1950 quand la pêche avait « cessé de nourrir son homme ». Parti pour l'Amérique. Et, maintenant, l'Amérique était revenue, elle était ensevelie au cœur même de la roche. Revenue sous la direction du patron de Zona, Seumas Owenvaun, descendant direct d'un des paysans qui, jadis, vivaient sur l'île. Le bruit courait qu'un ancêtre d'Owenvaun en avait été le roi, dignité donnant à son détenteur la charge de distribuer le courrier par barque une fois par semaine mais nul n'osait interroger Owenvaun sur ce point. Il était incontestablement le nouveau roi de l'île, à présent. Il était respecté et aimé de tous, chacun s'accordait à reconnaître sa compétence professionnelle et ses talents d'administrateur.

« Regardez, » murmura Zona dans l'espoir que le décor éveillerait l'intérêt de son compagnon. La mer était d'un bleu profond que marbraient des traînées d'algues rouge sombre. En approchant de Dunquin, dont le port minuscule était encore en par-

tie intact, les embruns giflèrent l'autotube car les vagues furieuses battaient les falaises qui leur faisaient obstacle. Le glisseur entra dans la lumière écarlate du soleil couchant avant d'atteindre Eagle Mountain au terme d'une traversée de quatre kilomètres. Mais tout cela laissait Thurston indifférent. L'embarcation s'immobilisa dans le hall d'entrée à la clarté tamisée du bâtiment principal et chacun s'en fut de son côté, Thurston en compagnie d'une infirmière, Zona toute seule.

Au moment où elle se préparait à se coucher, elle sentit renaître son agitation. Il y avait quelque chose de très particulier dans le cas Maxwell mais elle ne savait pas quoi au juste. Il ne fallait surtout pas qu'elle se laisse obnubiler, qu'elle perde son objectivité... ne jamais participer émotionnellement à ce que montre l'écran d'identification... jamais arrivé... à personne... surmenage... pas de raison de s'inquiéter...

Elle passa une nuit exécrable.

Les données s'accumulaient mais les séances suivantes s'avérèrent encore plus déconcertantes et l'état de Thurston empirait rapidement : il était de plus en plus insupportable. Interrogée à ce sujet, Zona biaisa et demanda un délai supplémentaire qui lui fut accordé.

Un soir, elle se rendit seule dans la salle de traitement, ayant décidé de travailler hors de la présence de Thurston et de découvrir enfin quelque chose — n'importe quoi — qui l'éclairerait. Elle repassa l'enregistrement.

Le garçon avait manifesté de l'hostilité envers le bébé qu'il accusait de le dominer par son attitude de non-agression. Zona sourit. C'était dans la nature des bébés... Elle chercha l'épisode où, selon ses notes, il laissait l'enfant au rez-de-chaussée du grand magasin pour chercher des vêtements. Bébé endormi. Tout est tranquille. Il passe longtemps à choisir des vêtements avec beaucoup de vanité.

3

IL se rappela le bébé en se rendant soudain compte qu'il faisait presque nuit. Cela le troubla tellement que les derniers vestiges de lumière dessinèrent devant ses yeux des étoiles bleues et vertes, et, dans son désespoir, il battit des bras.

— « Eloï, Eloï, lama sabacthani ? » s'exclama-t-il, puis il ajouta sur un ton moins hystérique, sachant que c'était un mensonge : « C'est parce que j'ai laissé ma montre au supermarché. » Il se mit à tourner en rond, ne sachant que faire. Il devait, bien sûr, trouver l'escalier et redescendre. Le bébé avait certainement faim mais comment arriverait-il à le faire boire dans l'obscurité ? Les choses allaient encore marcher de travers, tous les signes le lui faisaient pressentir, il le devinait : rien n'était comme il aurait fallu que ce soit. Trouver l'escalier, c'était impératif. Mais il n'y voyait goutte et il n'arrivait pas à se rappeler par où il était venu car il avait longtemps déambulé parmi les rayons.

Prudemment mais aussi vite qu'il le pouvait dans l'obscurité, il se mit en marche à l'aveuglette, tâtonnant de comptoir en comptoir, renversant de temps à autre des piles de paquets et de sacs, c'était inévitable car il n'avait jamais habitué ses sens à fonctionner correctement quand il faisait noir. Quand il fait noir, on dort. Alors, quel besoin aurait-il eu jusqu'ici d'apprendre à se déplacer avec adresse en pleine nuit ? Mais, dans les circonstances actuelles, il regrettait vivement de ne pas pouvoir compter sur tous ses sens : ils lui auraient bien rendu service. Or, il n'en avait que deux à sa disposition pour l'instant : l'ouïe et le toucher. Ses mains et son corps lui faisaient savoir qu'il trébuchait et ses oreilles que le bébé pleurait deux ou trois étages plus bas, c'était encore comme le cri frêle d'une bête, un son qui ressemblait beaucoup aux vagissements qu'il avait entendus la première fois en pleine campagne. En désespoir de cause, il se laissa tomber à genoux et poursuivit sa progression à quatre pattes, cherchant l'escalier qui le ramènerait auprès de la petite fille. Il avait hâte de la tenir dans ses bras, il y avait plusieurs heures qu'il n'avait pas eu ce contact. Pleurait-elle depuis longtemps ? Ou avait-elle dormi tout l'après-midi pendant que le garçon était en haut à choisir des vêtements ? Cela ne comptait pas, maintenant le fait était que le bébé pleurait, qu'il avait besoin de lui, besoin de manger, besoin qu'on s'occupe de lui. Il l'imaginait mouillé de la tête aux pieds, nageant très vraisemblablement dans ses excréments, affamé, privé d'affection, souffrant du froid, agitant ses petits bras et ses petites jambes, et ne rencontrant que les ténèbres et le vide. Ces pensées déchiraient le garçon et il n'avait toujours pas trouvé l'escalier, c'était comme si ce dernier n'existait pas, comme s'il avait disparu. Il parcourut encore quelques mètres, les bras tendus devant lui à une cinquantaine de centi-

mètres du sol et, soudain, sa main rencontra la courbe d'une grille de métal dont il se rappela que, en plein jour, elle avait la couleur du bronze. C'était la rampe de l'escalier. Le cœur réjoui, il chercha les marches mais s'aperçut avec consternation qu'elles montaient au lieu de descendre, conduisant peut-être au rayon ameublement et linge de maison. Il éprouva une violente envie de se taper le crâne contre la rampe mais l'aversion qu'il ressentait à l'idée de malmener un corps, quel qu'il fût, le retint et il s'efforça de trouver une solution au problème qui le confrontait.

— « Qu'est-ce que j'ai ? » se demanda-t-il tout haut, et le son de sa voix avait un volume considérable dans l'obscurité. Il n'avait pas de réponse à donner à la question car il n'avait pas de mots pour traduire l'expression « inadéquation ». Le plus proche qui lui vint à l'esprit fut « désespoir ». Pourtant, il n'avait pas complètement sombré dans le désespoir car il continua de ramper en dépit de ce que lui dictaient toutes ses facultés raisonnantes qui s'activaient comme des dizaines et des dizaines de pignons se contrariant les uns les autres, chacun moulant des suggestions brillantes totalement impraticables dans la situation présente. Le garçon avait remarqué antérieurement que, dans les circonstances critiques, les facultés raisonnantes et les processus intellectuels lui étaient de peu de secours ; en ces cas-là, c'était plutôt sur l'aide de son instinct qu'il devait compter. Toutefois, pour le moment, tous ses instincts lui hurlaient à qui mieux mieux de s'endormir sur place et il luttait autant qu'il le pouvait pour les faire taire.

Le bébé continuait de pleurer infatigablement ; le garçon s'immobilisa quelques instants, tendant l'oreille pour tenter de déterminer de quelle direction venait le bruit mais c'était trop difficile, l'obscurité agissait comme une couverture qui diluait le son. Où qu'il tournât la tête, celui-ci était le même. Il n'y avait rien à faire. Il avança encore un peu et, au milieu de sa détresse, l'idée lui vint qu'il était en train d'abîmer les genoux de son pantalon neuf et son cœur se serra mais pas pour cette raison, non : à cause de son insouciance à l'endroit du bien-être du bébé.

Extrêmement fatigué, exténué pourrait-on dire, il s'étendit sur le tapis, face contre terre, la tête un peu de côté et il s'endormit, et les cris du bébé qui lui frappaient les oreilles furent les derniers sons, les dernières impressions qu'il enregistra, ils le berçaient comme une chanson. Il dormit d'un profond sommeil pendant environ une heure.

Il se réveilla en sursaut car il y avait un autre bruit, mainte-

nant, un sifflement uniforme et un tapotement en surimpression sur les gémissements opiniâtres du bébé et le garçon poussa un hurlement muet : c'étaient peut-être des rats, songeait-il. Les rats étaient des créatures terrifiantes, avides de sang et rongeuses d'os qui, la nuit, vous déchiraient à belles dents avant qu'on ait le temps de s'enfuir. Etre attaqué par un grand nombre de rats en même temps, ce serait la mort. Cette fois, ce n'était pas à lui que le garçon pensait mais au bébé qu'il imaginait surpris par des rats affamés, des rats aux mâchoires impitoyables, et au matin, il ne resterait rien, rien que des fientes puantes. Il savait que cela pouvait se passer ainsi : un jour, dans un magasin d'alimentation, il était tombé sur un squelette de grande personne, il ne restait que le crâne et les os les plus gros. Et plein d'excréments de rats. Il réalisa alors qu'il avait oublié cette odieuse image pendant des années parce qu'elle était trop horrible, et voilà que ce souvenir enterré remontait à la surface exactement comme quelque chose de réel à quoi il pourrait être confronté en plein jour. Des rats. Non. Il ne fallait pas. Mais comment les arrêterait-il s'ils étaient là ?

Il tendit l'oreille, suant d'abondance, et sa sueur avait l'odeur de la peur, il le savait et l'appréhendait : les bêtes sauvages n'étaient-elles pas capables de flairer la peur ? Le bruit était toujours présent, accompagnant les pleurs du bébé ; c'était cependant un bruit plus harmonieux que celui des rats et qui avait quelque chose de familier. Il leva la tête et une vague de soulagement monta en lui comme un raz-de-marée, le submergeant, car ce bruit ne pouvait être que celui de la pluie, une pluie drue tambourinant sur les vitres. Oh ! comme son crépitement était réconfortant ! Mais le bébé continuait de se lamenter. Et, subitement, il se tut. Le garçon laissa retomber sa tête mais le sommeil ne vint pas. Inutile d'essayer. Ce silence était plus angoissant que les plaintes de tout à l'heure : s'il voulait dire que le bébé n'était pas bien ? Qu'il était mort ? D'étouffement, d'asphyxie, de faim ?

« Si seulement il se remettait à pleurer, je saurais qu'il n'est pas mort. » Mais le silence persistait, brisé uniquement par le martèlement des gouttes de pluie qui se raréfiaient. Le garçon avait mal à la tête, c'était là une expérience nouvelle pour lui et il se demanda pourquoi il ressentait une telle douleur. Il finit par conclure que c'était parce qu'il avait commis l'erreur de s'abandonner à son imagination, une chose dont il faut éviter de se servir autant que possible. Bientôt, il fut à mi-chemin du sommeil

et de l'état de veille et, au cœur des ténèbres, les pleurs de la fillette atteignirent sa conscience engourdie, il exhala un grognement de satisfaction, heureux qu'elle fût en vie, et une plainte car ses pleurs étaient des pleurs de désespoir, et il s'endormit. Mais à peine le sommeil s'était-il emparé de lui qu'il réalisa que la nuit était finie. Il se mit sur ses pieds au prix d'un effort gigantesque, les yeux encore fermés comme si ses paupières étaient collées. Quand il fut parvenu à les ouvrir, il voulut regarder le plancher pour essayer d'accommoder sa vision. Il n'y avait pas de plancher.

Il était au bord extrême d'une cage d'ascenseur béante, un puits qui semblait ne pas avoir de fond. Il avait passé toute la nuit au ras de ce gouffre.

Zona, tremblante, arrêta le déroulement de la bande. Elle ne parvenait pas à trouver le moindre sens à cette histoire mais, malgré ses efforts en vue de garder son sang-froid, celle-ci l'affectait profondément. Elle la troublait émotivement ; cependant, derrière tout le reste, elle éprouvait un sentiment intime de paix et de calme.

— « Je n'y comprends absolument rien, » dit-elle à haute voix. Cela sonnait comme un mensonge mais elle n'en avait cure : elle avait soudain remarqué qu'il restait encore une partie de l'enregistrement de la journée à passer.

— « Mais c'était tout... »

Elle remit l'appareil en marche tout en cherchant à se rappeler ce dernier épisode et quand l'histoire se matérialisa, ce fut presque en vacillant qu'elle regagna son siège. Non, elle ne se souvenait pas de cette partie-là, c'était une nouveauté. Plus encore : c'était ce qu'elle n'avait cessé d'attendre et d'espérer depuis le début du traitement. Stupéfaite et transportée de joie, elle contempla l'écran.

4

Des yeux brûlants d'une fureur farouche luisent dans l'ombre d'une antique caverne. Une queue barbelée, recouverte de poils soyeux, cingle l'air par intervalles, menaçante ; un grondement continu s'élève et s'apaise, issu d'une poitrine semblable à une caisse de résonance, un grognement dominant, un gé-

missement suppliant, combinant avec art la douleur à l'état pur et la faim.

C'est une femelle, elle est pleine de puissance — la musculature des pattes de devant et de derrière est splendide, faite pour danser, sauter, esquiver et, parfois, fuir. Les griffes sont sorties ; elles sont apparemment constituées d'une substance minérale terriblement dure, brillante mais qui n'a pas l'éclat du métal ; extrêmement acérées, elles sont incurvées et ont quelque chose de fascinant comme ces gemmes qui vous donnent invinciblement envie de les caresser.

Les dents, elles aussi, sont faites d'une matière adamantine, elles sont d'une merveilleuse blancheur, des incisives recourbées conçues pour déchirer la chair. Les ailes, parcheminées mais visiblement vivantes, se plient et se déplient sans trêve de façon rythmique, et leurs épines paraissent préhensiles. L'aspect de cette créature est si farouche que le chasseur qui se trouve face à face avec elle ne peut relever le défi.

Parfois, elle règle leur compte aux chasseurs à l'aide de quelques coups de crocs adroitement portés aux endroits vulnérables et achève son repas tout à loisir ; d'autres fois, elle prend plaisir à les paralyser en leur injectant une faible dose du venin liquoreux que recèle le crochet qui se cache sous sa langue et elle arrache le plus longuement possible la vie de sa proie, savourant surtout la souffrance qu'elle lui inflige, quoique le poison interdise à la victime d'exprimer sa douleur : ses lèvres demeurent scellées. Seul son regard est éloquent.

L'enregistrement s'arrêtait là. Zona se leva d'un bond et débrancha la machine. Elle était tellement surexcitée qu'elle fit à peine attention à la beauté du paysage marin, sur le chemin du retour. Chez elle, comme elle s'efforçait, euphorique, d'établir une corrélation entre l'image de l'*anima* de Thurston Maxwell et les éléments connus de la dernière partie de sa vie, elle revint subitement à la réalité comme si elle émergeait d'un rêve éveillé, se prit la tête à deux mains et les larmes jaillirent de ses yeux.

« Je n'arrive toujours pas à intégrer l'histoire du garçon et du bébé ! Je dois me tromper quelque part... il faut que j'aille à la bibliothèque... que je cherche partout... »

Se redressant brusquement, elle prit la décision de dormir et de redoubler d'efforts le lendemain. Si Thurston Maxwell conti-

nuait à sombrer dans des crises de catatonie interrompues seulement par de vagues tentatives en vue d'importuner les infirmières comme c'était à présent le cas, ce serait l'échec et elle pourrait bien perdre son emploi.

Son sommeil fut hanté de cauchemars.

Deux jours plus tard, elle demanda à être reçue par Owenvaun à qui elle raconta tout, la machine qui semblait s'obstiner à fournir des images sans queue ni tête et la régression de Maxwell.

— « Apparemment, Mrs. Gambier, votre patience est presque à son niveau limite. Nous avons fait appel à vous parce que vous aviez un coefficient de patience élevé, une mémoire de la symbolique quasiment parfaite et le don de sympathie que requiert cette thérapeuthique. En outre, il semblait que vous aviez grandement foi en la machine, laquelle, vous ne l'ignorez pas, n'est pas toujours considérée d'un très bon œil dans les milieux psychanalystes. Enfin, les résultats de votre période de formation professionnelle se sont avérés tout à fait exceptionnels. Il est impossible d'être à ce point libéré de conflits internes. »

Zona ne savait que répondre à cette déclaration à laquelle il n'y avait rien à ajouter.

« Naturellement, » reprit Owenvaun, « vous avez passé au peigne fin les antécédents du patient, étudié ses délits, son procès, les médicaments qu'il prenait, son régime et tous autres détails utiles ? Vous avez analysé chacun des symboles que vous avez pu isoler en tant que tel et effectué toutes les combinaisons de symboles imaginables ? Vous avez envoyé vos notes à un ordinateur des Etudes Phénoménologiques ? Relevé tous les aspects signifiants des jeunes garçons blonds ? Des bébés trouvés ? Des cages d'ascenseur ? »

Zona devint cramoisie. Elle avait fait quelques-unes de ces vérifications, elle en avait négligé d'autres. Elle n'avait pas été au fond du problème, elle s'était accrochée avec entêtement à l'espoir que les choses s'arrangeraient d'elles-mêmes en douceur, normalement, comme d'habitude.

Elle regarda Owenvaun, descendant d'un des rois de l'île. Mais il ne ressemblait pas à ses aïeux. Autrefois, on mourait jeune. A quatre-vingt-treize ans, Owenvaun était à l'apogée de sa carrière et il pouvait compter l'exercer encore pendant trente-cinq ans au moins avant d'être contraint de prendre sa retraite et d'attendre

un ou deux ans que la mort vienne le prendre. C'était un esprit brillant, extrêmement intuitif. En sa présence, on avait parfois le sentiment d'être transparent, presque comme s'il était capable de deviner ce que l'on cachait aux autres — et à soi-même. En dépit de sa détresse, Zona sourit secrètement (peut-être le comprit-il et feignit-il de ne pas s'en être aperçu) en l'imaginant sous les traits du facteur venant distribuer le courrier en barque. Mais il était l'image même de l'oncle tutélaire.

« Je vais vous donner mon avis, mon enfant. Poursuivez encore le traitement quelques jours. S'il n'en sort rien, vérifiez tous les facteurs possibles. Si le patient régresse de façon notable, arrêtez la cure, prévenez-moi et nous verrons cela ensemble. La machine ne peut pas échouer — c'est l'élément humain qui achoppe au niveau de l'interprétation. Mais, sapristi, même sans votre aide, l'état du malade devrait s'améliorer ! Le simple fait d'être le spectateur de sa propre histoire et de subir l'effet de feedback devrait suffire à faire démarrer les choses. Ce que vous savez fort bien. »

Zona acquiesça en silence ; elle était incapable de prononcer un mot et ne songeait plus du tout aux oncles tutélaires. Owenvaun n'était pas en colère, ce n'était pas un homme irascible, mais il y avait un Dieu sait quoi dans son attitude qui remplissait la jeune femme d'une sorte de crainte respectueuse. On aurait dit qu'il... qu'il cherchait à l'obliger à prendre toute seule conscience de quelque chose... de lui suggérer quelque chose de manière implicite...

« Et il faut que vous dormiez bien. Ne passez pas vos nuits debout à auditionner. Cela ne sert qu'à user votre énergie. »

Sur ces mots, Owenvaun se retourna et se mit à lire un papier. L'entretien était terminé.

Le lendemain, Thurston Maxwell et Zona se rendirent à nouveau à Great Blasket. La psychanalyste régla la machine et attendit que les images se forment sur l'écran. Elle était dans un état de violente tension. Qu'est-ce que ce serait aujourd'hui ? L'histoire du garçon ou la créature de la caverne qu'elle souhaitait que Thurston vît ?

— « Si vous voulez du café, servez-vous, » dit-elle sans quitter des yeux l'écran parcouru d'ombres tourbillonnantes qui commençaient à s'organiser. Thurston avait une attitude rigide et hostile ; il lui tourna le dos pour manœuvrer le distributeur de boissons et son gobelet à la main, prit place en silence sur le matelas d'air. Tous deux se concentrèrent sur les révélations qu'allait faire la machine.

La situation avait évolué au cours des dernières séances. Le bébé était maintenant une fillette de sept ans et le garçon en avait vingt-quatre. Elle s'appelait Beryl et lui George. Zona avait été contente qu'ils se nomment : quelquefois, le nom symbolique des personnages d'une histoire éclairait le mécanisme inconscient du patient. Mais le béryl n'était rien de plus qu'une pierre semi-précieuse et « George » ne paraissait pas avoir de signification particulière, ce n'était qu'un nom tout à fait banal. Les rapports entre Beryl et George étaient maintenant de type fraternel (le mythe de l'inceste ?), mais Thurston ne manifestait toujours ni réaction ni abréaction. D'ailleurs, cela ne collait pas. Rien ne collait ou à peu près. L'histoire qui cadrait avec le sujet avait été enregistrée à la fin d'une autre séance lorsque Zona avait coupé le retour arrière mais laissé la machine tourner sur réception. Elle avait essayé de recommencer mais avait seulement obtenu à nouveau l'histoire du garçon et de la petite fille. Thurston développait-il un blocage émotionnel faisant écran à ses propres phantasmes même quand ceux-ci lui revenaient sous forme d'images et de sons ? Mais non ! Ce n'était pas possible. En ce cas, l'appareil n'aurait produit que des ombres confuses, pas des images.

Pas des images comme celles-là, songeait Zona en contemplant avec une incompréhensible tristesse le garçon et la petite fille qui avançaient dans un paysage désert et sablonneux.

5

Puis ils virent à quelque distance, pas bien loin de la surface étincelante de la mer qui n'était guère profonde, ils virent des collines et, naturellement, cela les intéressa prodigieusement ; bientôt, ils les explorèrent, c'étaient des dunes de sable d'une dizaine de mètres de haut recouvertes par endroits de plaques d'herbe sèche et jonchées de quantité de débris de verre, d'escarbilles de charbon, de morceaux de carton, d'emballages de glaces ou de berlingots qui avaient contenu de l'orangeade, de vieux souliers, de mouchoirs en papier, de boutons de veste, de pneus, de contraceptifs usagés, de jarretières, de fragments de bois et de boîtes en fer blanc. Beryl prenait plaisir à farfouiller dans ces étranges trésors mais George ne voulait pas s'attarder car la présence de ces objets disparates lui faisait craindre qu'il n'y eût du

monde dans les parages, encore que ces rebuts fussent très vieux, preuve qu'il y avait des années que personne n'était passé par ici.

Ils avaient atteint une petite vallée séparant deux dunes. Beryl eut soudain une idée :

— « George, fais quelque chose de drôle. »

— « De drôle ? Que veux-tu dire ? »

— « Quelque chose d'amusant, quoi ! Je suis là, j'ai sept ans et tu ne fais rien pour m'amuser. On a si peu l'occasion de rire ! »

— « Que veux-tu que je fasse ? »

Le comique était une notion étrangère à George. Jusqu'à présent, il n'en avait jamais ressenti le besoin. Et voilà que Beryl, sa petite sœur, exigeait qu'il se lance dans l'humour !

— « Que tu joues la comédie. Tu n'as qu'à monter en haut des dunes, moi je resterai dans le creux et je verrai tout ce que tu feras, je verrai ta silhouette se détacher sur le ciel mauve. Dis... mime-moi quelque chose, s'il te plaît... »

— « Quoi ? » Il commençait à se sentir hargneux et c'était une mauvaise façon d'inaugurer un après-midi de pitreries.

— « Le mime de « celui qui meurt de soif ». Tu as marché, marché, marché et il n'y a pas d'eau et tu meurs de soif. »

— « Cela n'a rien de drôle. »

— « Mais si. Parce que ce n'est pas vrai, tu comprends ? »

George gravit donc la dune tandis que Beryl s'installait confortablement pour le regarder, tout excitée à l'idée qu'elle allait bien rire. Elle ne fut pas déçue dans son attente.

George avançait en vacillant, une main sur le front, personnification hautement dramatique de l'épuisement. Il tomba à genoux, levant les bras dans un geste de supplication. Beryl se mit à rire. Puis George s'écroula. Il essaya de se relever en faisant apparemment de terribles efforts mais, chaque fois, il retombait. Enfin, il réussit à se remettre debout et reprit sa marche titubante. Ses jambes ployaient sous lui et l'on eût dit que les dunettes se le renvoyaient. Il leva la tête et désigna sa langue du doigt ; Beryl comprit que cela signifiait qu'elle était sèche et gonflée, et elle poussa de petits rires aigus parce que ce n'était pas réel et que George jouait bien. Quand il dégringola à la renverse en agitant follement les bras, elle se dit que si elle continuait de rire, elle était sûre de mouiller sa culotte mais elle était néanmoins avide de s'esclaffer et éprouvait un vif plaisir à être malade d'hilarité.

George se releva aussitôt. Il était visiblement à l'ultime étape

de l'agonie. Il tomba de façon fort réaliste, roula le long de la pente abrupte, cul par-dessus tête, et finit par s'arrêter, la tête enfouie dans le sable. Beryl essuya ses larmes, applaudit et hurla à plusieurs reprises : « Bravo ! » Elle était folle de joie. Rire, c'était merveilleux ! Au moment où George se relevait à la fin de son sensationnel numéro, ils aperçurent tous les deux une silhouette qui disparaissait derrière une dune voisine. La silhouette d'un homme coiffé d'un chapeau melon et qui tenait un parapluie roulé sous le bras. A cette vue, George et Beryl coururent l'un vers l'autre et s'étreignirent, terrifiés.

— « Qui était-ce ? » demanda la fillette.

— « Je ne sais pas. Mais quand on commence à toucher à l'irréel, n'importe quoi peut arriver. J'espère que ce n'était pas réel, c'est tout. »

— « Moi aussi, » murmura Beryl qui craignait que la présence de quelqu'un d'autre ne vienne tout gâcher. Alors, elle n'aurait plus George pour elle toute seule. Mais un tiers... c'était une éventualité impensable. Elle commençait à comprendre, maintenant, pourquoi la perspective qu'il y eût d'autres personnes au monde, des rapports nouveaux, causait de la panique à George : il ne voulait pas d'un « troisième homme » qui s'interposerait entre eux. Tout en se consolant de la sorte, Beryl savait que ce n'était pas là une description tout à fait exacte de la situation telle qu'elle se présentait en réalité et comme, tout en en ayant conscience, elle continuait de s'accrocher à cette explication réconfortante, elle se sentit coupable. Le sens du péché n'était pas agréable en soi et elle n'ignorait pas qu'il n'était guère adapté aux circonstances. On devrait être capable de regarder la réalité et la vérité en face, encore que, plus elle grandissait, plus Beryl avait tendance à invoquer des mensonges qui étaient de plus plaisants compagnons que la vérité. C'était là un phénomène contre lequel il n'y avait apparemment rien à faire ; aussi, dans l'immédiat, la seule solution était-elle de l'accepter tel quel. Une solution qui, elle aussi, n'était pas satisfaisante et dont elle devinait qu'elle était dangereuse. C'était comme si Beryl avait toujours été éveillée mais que, à mesure que les années passaient, elle s'endormait lentement.

L'étrange personnage au chapeau melon n'avait laissé aucune empreinte dans le sable. Tous deux avaient eu la même hallucination, c'était clair. Si quelqu'un était passé par là, il y aurait eu des traces de pas. Or, il n'y en avait pas, aucun signe de la présence

d'un intrus ne demeurait dans leur petit univers de sable. Donc, l'étranger n'avait jamais existé.

A quelques jours de là, Zona désobéit à Owenvaun. Il le fallait. Minuit était passé depuis longtemps. Elle était seule. Elle faisait rejouer des scènes de l'histoire. Soudain, elle remarqua qu'elle mordillait l'extrémité d'une longue mèche de cheveux blonds. *Exactement comme une enfant angoissée ! Arrête ! Si tu continues, tu vas finir par faire de la dépression nerveuse...* Elle tourna à nouveau son attention inquiète sur l'écran. Le garçon et la fillette étaient toujours dans cet étrange paysage de sable, une étendue plate et désertique près de la mer. La seule différence était qu'il y avait maintenant une rangée de cabinets publics démodés. George était à l'intérieur d'un de ces édicules primitifs. Beryl attendait au-dehors.

6

... Et quand il se retourna pour actionner la chasse d'eau, il s'aperçut avec effroi qu'au lieu d'asperger la cuvette, le mécanisme ouvrait le couvercle de métal qui en formait le fond, révélant un gouffre insondable, un puits ténébreux et sans fin. Terrifié, il fit un pas en arrière, les mains crispées sur ses poches comme si leur contenu allait être aspiré par l'abîme et y disparaître pour toujours. Mais ce n'était pas la seule raison de son horreur. Il se revoyait quelques années auparavant laissant choir un nouveau-né dans ce gouffre dont il refermait le couvercle avec un bruit sec pour recouvrer sa liberté. Si le destin l'avait alors conduit en ce lieu, n'avait-il pas pu commettre un meurtre de cette manière ? C'était là un aspect des choses dont il n'avait pas eu conscience jusqu'ici et il en avait la nausée.

Il ne pouvait pas attendre, il fallait qu'il sorte de la cabine et il ne s'arrêta même pas pour lire le graffiti griffonné sur le mur. Ce ne fut qu'en atteignant la porte qu'il s'aperçut qu'il n'y avait rien dans son poing fermé au fond de sa poche. Il avait perdu son argent.

Il y avait une armoire de verre d'environ deux mètres de haut recelant un socle recouvert de velours sur lequel était assis un

automate à la mine hilare, et l'homme mécanique oscillait allégrement d'avant en arrière tandis qu'un rire sonore s'échappait de sa bouche, des vagues de rire qui se succédaient interminablement, et le personnage se balançait d'un côté, se balançait de l'autre, pâmé devant le comique d'une plaisanterie qu'il était seul à connaître, sans jamais perdre l'équilibre, même au paroxysme de la joie qui le faisait se convulser. Il tenait sur ses genoux un autre personnage, beaucoup plus petit, qui le regardait et qui, lui aussi, riait de la même manière en manifestant une joie inépuisable. George et Beryl contemplèrent un moment la scène ; bientôt, ils prirent tous deux conscience d'une sensation viscérale de plus en plus intense et George ne tarda pas à entendre Beryl pouffer. Du coup, il exhala un gloussement étouffé, ce qui déclencha de nouveaux bruits et de nouvelles sensations qui libérèrent la fillette de ses inhibitions, elle cessa de se contraindre et tous deux joignirent leur rire à celui du mannequin, un rire toujours plus tonitruant, toujours plus éclatant. C'était fort agréable et plus ils riaient, plus ce qu'ils éprouvaient était plaisant. Ils constatèrent vite qu'ils pouvaient intensifier encore les effets de leur hilarité en échangeant un rapide coup d'œil ou en regardant l'homme mécanique qui ne semblait pas avoir besoin de stimulants, il riait, riait d'un rire inextinguible dont les rafales se suivaient sans que leur tempo changeât de façon perceptible. Cela devenait douloureux, ils avaient des points de côté, ils étaient à bout de souffle et pourtant ils étaient incapables de s'en aller, ils s'accrochaient désespérément l'un à l'autre, prisonnier de leur rire.

Zona fit marcher la machine plus vite. Totalement concentrée, elle s'efforçait de vivre l'histoire, de participer avec toute la plénitude possible. Ses nerfs étaient tendus à craquer. Elle se sentait malade. Mais quelque chose commençait d'émerger clairement du synopsis. Quelque chose indiquant, c'était visible, l'approche d'un état de compréhension qui était le fruit d'une laborieuse et douloureuse quête. Le bébé correspondait à la notion de conscience, d'essence ou d'« âme ». Le garçon ne pouvait pas être un symbole homosexuel. Au contraire, il était l'*animus* immature de Thurston luttant contre le côté ténébreux de sa propre nature, l'équivalent de la sombre entité ailée de l'autre jour. Peut-être la machine était-elle capable de raconter la même histoire sous des formes différentes ? Peut-être Owenvaun ne connaissait-il pas toutes ses capa-

cités ? S'agissait-il d'une étape nouvelle de son évolution ? A moins que Thurston Maxwell ne soit deux personnes en une, littéralement parlant, un schizophrène exceptionnel dont une moitié de l'ego était si bien camouflée que même les psychiatres du continent ne l'avaient pas détectée ? Cette histoire ne pouvait avoir été produite par personne d'autre. Nul, en dehors de lui, n'avait été traité dans la Chambre d'Identification.

— « Cette satanée machine est folle, » murmura Zona. « Tout cela est sans aucun rapport avec Maxwell. »

De l'histoire qui se développait sur l'écran émanait une sorte de mise en garde, un climat d'horreur qu'elle avait connu, petite fille, quand elle songeait au mynah de sa mère, muet et silencieux dans sa cage obscure, ou quand elle entendait le déclic de l'aspirateur automatique qui se mettait en marche. Elle éprouvait alors un effroi analogue à celui qu'elle ressentait maintenant devant l'écran. C'était comme si, si elle ne faisait pas quelque chose (sauter trois fois de suite sur une jambe, par exemple, ou siffler un air déterminé), un événement vraiment épouvantable ne manquerait pas de se produire. Mais il y avait longtemps qu'elle avait renoncé à ces superstitions puériles. Une peur irrationnelle avait toujours une raison d'être. Il fallait trouver celle qui était à la base du cas Maxwell.

7

De derrière une petite dune de sable surgit un chien énorme à l'air terrible. Son pelage était d'un blanc grisâtre et maléfique, il avait le crâne aplati et ses mâchoires allongées se hérissaient de crocs monstrueux. Ses babines étaient roses, il bavait hideusement et ses petits yeux étaient bordés de rouge. On aurait dit qu'il riait d'une atroce façon. Son corps était trapu et musclé, ses pattes courtes et puissantes, il avait une queue de rat et l'on voyait ballotter son pénis écarlate. Il les regarda. Beryl était paralysée d'effroi. C'était la première fois qu'elle voyait un chien et celui-ci était particulièrement horrible, elle le réalisait. Son haleine était pestilentielle et il avait un aspect préhistorique qui n'incitait pas à le baptiser Azor. George était terrifié, lui aussi, mais il ne voulait pas le montrer. Il s'immobilisa, puis chercha à ramasser un bâton et le chien émit un grondement menaçant. Le

bâton vola à travers les airs, la bête fit un bond, se retourna et s'enfuit en courant. George et Beryl lâchèrent un soupir de soulagement mais ne tardèrent pas à se pétrifier à nouveau de frayeur : le molosse revenait, le bâton dans la gueule. Cette fois, il s'approcha davantage.

George s'empara d'un fragment de bouteille et le lança en direction de l'animal qui s'éloigna en gémissant. Cette fois, il ne réapparut pas. George entoura de son bras les épaules de Beryl, sentant frémir le petit corps, et tous deux s'assirent en silence, se demandant ce qu'ils allaient faire à présent. Une idée germa dans la tête de la fillette :

— « Je trouve qu'on devrait faire un jardin. »

— « Mais ce n'est pas possible. Nous n'avons ni graines ni semences et les fleurs ne pousseraient pas dans le sable. Ce n'est pas un terrain qui convient. »

— « Nous pouvons quand même fabriquer une espèce de jardin qui nous protégera des chiens. »

Elle se leva et entreprit de ramasser bouts de bois, pierres qui traînaient car, si l'on veut faire un jardin, il faut commencer par enlever les détritus. Ils dégagèrent un espace d'environ quatre mètres carrés au milieu duquel ils tracèrent un motif géométrique, recueillirent trois cent quarante-trois petites coquilles jaunes, toutes de la même taille, qu'ils alignèrent à intervalles réguliers autour du périmètre, puis ils récoltèrent quarante-neuf culs de bouteilles de verre vert qu'ils disposèrent en cercle au milieu du carré. S'aidant de deux morceaux de carton, George posa soigneusement au centre de cette circonférence une étoile de mer à cinq bras, encore vivante mais assez flasque. Beryl estimait qu'il manquait encore quelque chose pour parachever le jardin mais son compagnon jugeait qu'il était parfait comme ça. La fillette n'en partit pas moins à la recherche d'objets qui l'amélioreraient et elle se trouva face à face avec le terrible molosse.

La bête se redressa et la regarda, ses petits yeux pleins d'intentions secrètes. Hurlant de terreur, Beryl s'enfuit à toutes jambes vers le jardin, sauta à l'intérieur du cercle et toucha le corps orangé de l'étoile de mer, persuadée que ce geste la protégerait. Deux choses se produisirent alors simultanément. George, contrairement à ses habitudes, fut pris d'un brûlant accès de fureur et chargea le chien, décidé à le détruire pour le punir d'avoir menacé sa sœur et, dans le jardin, Beryl se mit à crier de douleur car l'étoile de mer l'avait piquée, sa paume droite était déjà enflée

et toute rouge. Comme elle était là, assise dans le cercle, bouleversée et stupéfaite, à se lécher la main tout en couvant l'innocente astérie d'un regard flamboyant de rancune, George revint avec quelque chose à la main, une expression perplexe peinte sur son visage toujours aussi gracieux encore que, depuis quelque temps, une barbe soyeuse complétait la toison dorée qui lui tombait dans le dos.

L'objet qu'il tenait était un carton découpé en forme de chien, une espèce de bouledogue blanc avec de petits yeux méchants peints en rouge.

Zona arrêta la machine. Ce qu'elle venait de voir, songea-t-elle, était presque directement lié aux réflexions qu'elle avait eues avant de faire jouer cette séquence. Superstition puérile... Une *mandala* faite dans le sable pour les protéger d'un chien qui, après tout, cherchait simplement à être gentil.

Quel était le type de cette *mandala*... Numérologique... Tibétaine ? Indienne ? Le cercle inscrit dans un carré égale le processus de réconciliation entre le masculin et le féminin... Elle se demanda si, enfin, Maxwell répondait. Mais pourquoi son histoire contenait-elle tant de signes de cohérence alors que ses actes conscients étaient totalement dépourvus de cohérence ?

Son propre comportement ne troublait pas Zona outre mesure. Elle avait là une masse de symboles qu'elle pourrait étudier mais il y avait toujours quelque chose qui ne cadrait pas. Qui ne cadrait pas du tout. Elle se versa un café noir, alluma une cigarette et manœuvra le cadran de la machine pour passer aux premières cérémonies de la maturité.

8

Le matin du jour du quatorzième anniversaire de Beryl, ils commencèrent à jouer la scène de la séparation. Voici comment elle se déroula : George se réveilla abattu avec l'impression de ne pas avoir eu son compte de sommeil et il s'habilla de façon à ce que sa tenue fût adaptée au climat ; ils s'enfonçaient depuis longtemps en direction du sud et même le soleil du printemps était torride. Il fit un ballot de sa chemise et de sa veste, enleva

ses chaussettes et retroussa le bas de son pantalon. Il regarda de l'autre côté tandis qu'elle tripotait un nombre incalculable de jupons et de jarretelles. Il fallut à Beryl, ce matin, infiniment plus de temps que d'habitude pour s'habiller et elle ne lui annonça pas qu'elle était prête. Mais, bien sûr, ce n'était pas un jour comme les autres : c'était son anniversaire, elle allait quitter George et partir de son côté. Sans aucun doute, elle réunissait ses affaires pour les emporter et George attendit tranquillement qu'elle lui adressât la parole. Mais elle ne parlait pas, elle ne faisait même aucun bruit et il eut un moment de panique à l'idée qu'elle était peut-être déjà partie sans lui dire au revoir. Il se retourna. Beryl était là, debout, mais toute nue, les yeux cachés derrière ses mains, la tête baissée comme si elle avait honte. Ce n'était pas tout, cette nudité inaccoutumée : ses vêtements qu'elle avait laissé choir à ses pieds étaient rouges de sang, des ruisseaux de sang coulaient le long de ses jambes et quand elle s'aperçut que George l'avait vue, elle se détourna et se laissa tomber par terre, roulée en boule comme pour se cacher, prit sa robe et s'en servit pour dissimuler son corps. George l'observait avec horreur et stupéfaction, ne sachant que dire ni que faire. Beryl parla la première, toujours sans le regarder :

— « Je vais réellement partir aujourd'hui, George. C'est l'état de femme qui veut ça. Tous les vingt-huit jours, cela se reproduira, aucun commerce ne sera possible pendant quelques jours et ce serait très incommode pour toi. Après m'être lavée, j'emballerai mes affaires et je partirai pour toujours, si loin que nous ne nous reverrons jamais plus. »

George oublia sa répulsion naturelle à la vue du sang et songea avec terreur que ce que Beryl disait était peut-être la vérité, qu'ils ne voyageraient peut-être jamais plus ensemble. La perspective épouvantable de la vie sans elle éclipsa tous les efforts de ses facultés raisonnantes qui cherchaient à l'informer que Beryl était maintenant si différente de lui qu'ils seraient désormais incapables de communiquer entre eux sur le même niveau et que cinq jours de purification corporelle seraient en effet un grave inconvénient. Beryl était maintenant une femme à tous égards. Mais lui ? Qu'était-il ? Un homme ? Il n'en était nullement certain. Peut-être la jeune fille était-elle en train de le dépasser et prendrait-elle bientôt sa place en tant que chef du couple. Cette éventualité atténua quelque peu la crainte que la possibilité de ne plus jamais revoir Beryl avait fait naître dans le cœur de George car, naturel-

lement, il ne concevait pas d'occuper la seconde place. Il était le numéro un : quiconque était en sa compagnie était numéro deux — inévitablement. Cependant, tout n'était pas encore perdu. Pour commencer, s'il pouvait faire en sorte que la condition de Beryl ne soit pas pour elle un inconvénient total, ils arriveraient peut-être à continuer comme par le passé, sinon mieux que par le passé encore, à améliorer la situation. Il commença de se demander si lui-même était susceptible d'être l'objet d'un changement correspondant et aussi brutal proclamant sa virilité mais il avait beau réfléchir, il ne voyait vraiment pas ce qui pourrait lui arriver et ne se rappelait pas avoir lu quoi que ce fût à cē propos. Il interrogea Beryl mais cette dernière secoua la tête :

— « Non, George, il ne peut rien t'arriver d'analogue. Si tu dois changer et grandir, tu devras opérer toi-même le changement et ce sera avant tout un changement interne. Toutefois, pour commencer, ce serait une bonne idée si tu te coupais les cheveux. »

George empoigna ses longs cheveux d'or à pleines mains, horrifié à la pensée de les perdre. Ils faisaient partie intégrante de lui, c'était ce qu'il avait de plus beau dans son apparence extérieure, il était fier de sa chevelure. Elle est jalouse, c'est manifeste, se dit-il en regardant les mauvais cheveux bruns de Beryl qui lui tombaient à peine aux épaules. Ce qu'elle voulait, c'était le minoriser lui, George, pour donner l'impression qu'elle était plus que ce qu'elle était. Quelle triste chose qu'elle puisse abriter de pareilles pensées ! Il se prépara à lui en faire la remarque mais elle parla la première :

— « Comment puis-je être une femme, George, si tu n'es pas un homme ? »

— « Mais je croyais que ce saignement était ta cérémonie d'initiation, je croyais que ça y était. » Il y avait dans sa voix quelque chose de sarcastique dont il n'avait pas conscience.

— « C'est seulement une situation qui m'ouvre la possibilité d'accéder à l'état de femme. Pour que le processus aille jusqu'à son terme, il faut que tu grandisses. »

George ne comprenait absolument pas ce qu'elle voulait dire. Il lui semblait que c'était le plus obscurs des mystères et pourtant, tout au fond de sa conscience palpitait cette terreur instinctive qu'il avait refoulée pendant tant et tant d'années : la peur de la présence vivante de quelqu'un d'autre que lui, surtout si c'était une présence féminine. Cette peur lui avait été inculquée lorsqu'il était tout petit, cela, au moins, ne faisait aucun doute,

et elle était toujours en lui. Toutefois, ce qui avait été à l'origine des notions qu'il professait à l'égard de la moitié féminine de la vie n'était plus là, maintenant, pour le dominer et le menacer, et George ne pouvait nier que, en dépit de certaines aventures odieuses et du fait qu'il était en partie dépossédé du bien-être du silence, l'existence était meilleure avec Beryl que sans elle. Il avait aussi le sentiment que le moment était venu de s'affirmer affranchi du doute, de se proclamer maître de son destin. A partir d'aujourd'hui, il prendrait de véritables décisions encore que, pour l'instant, il ne voyait pas quelle décision il pourrait bien prendre. Aucune urgence ne s'imposait, aucun projet n'exigeait d'être réalisé sauf, peut-être, de trouver une ville ou une boutique où Beryl se procurerait les objets nécessaires à son confort. Ce fut elle qui lui mit le pied à l'étrier :

— « Tes cheveux, George, » fit-elle d'une voix tranquille comme elle enfilait sa robe sans paraître s'apercevoir que celle-ci était souillée.

George comprit qu'elle avait raison, qu'il fallait qu'il modifie son aspect, ce serait un bon point de départ. Mais sa fierté lui interdit de répondre qu'il ferait ce qu'elle souhaitait ; au contraire, il proposa à Beryl de se remettre en route et de chercher une ville où ils pourraient se baigner, où ils trouveraient de la nourriture et des vêtements, où ils se réorienteraient. Elle acquiesça et ils levèrent le camp. Beryl marchaient un peu derrière George, gênée par son état d'impureté.

Zona manœuvra à nouveau le cadran à la recherche du second grand rite d'initiation de ce drame archétypal. Il intervenait quelques années plus tard.

9

Ils sortirent dans la brûlante clarté du soleil, dans le but avoué de trouver un magasin d'habillement mais Beryl, qui avait le regard perçant, remarqua bientôt une enseigne de coiffeur et elle entraîna George vers ce symbole de virilité, le fit entrer dans la boutique, l'obligea d'une légère pression sur les épaules à s'asseoir dans un fauteuil et, avant que le jeune homme eût réa-

lisé ce qui lui arrivait, elle avait enveloppé son corps nu d'une grande cape blanche et faisait des miracles avec une paire de ciseaux. Les yeux braqués sur le miroir installé en face de lui au-dessus de la cuvette, George assistait avec horreur, avec plaisir, avec épouvante, avec stupéfaction et avec incrédulité à sa propre transformation. Quand Beryl eut fini, ses cheveux arrivaient tout juste à la hauteur de son cou, ils étaient coiffés en arrière, dégageant le visage, et gonflaient légèrement au niveau de la nuque.

Il admira son reflet dans la glace. Sa face semblait être beaucoup plus puissante, son cou plus allongé, son menton plus large et plus ferme, sa tête était plus légère et le geste qu'il faisait constamment — il le réalisait subitement — pour repousser ses boucles flottant sur les épaules s'accompagnait maintenant d'une sensation des plus curieuses : sa main ne rencontrait plus rien. Il se leva ; il était sur le point d'embrasser Beryl dans un mouvement spontané de gratitude quand deux choses se produisirent simultanément : la jeune fille posa un doigt sur ses lèvres en murmurant : « Pas encore » et, en même temps, il vit le tas de cheveux blonds par terre. La combinaison de ces deux événements jeta une telle confusion dans son esprit que, une fois de plus, il cessa presque entièrement de se rendre compte de ce qui lui arrivait tandis que Beryl le poussait vers la porte et le conduisait dans un magasin de vêtements situé dans une rue voisine. Celui-ci, heureusement, était ouvert et Beryl commença de choisir sous-vêtements, chemises, cravates et chaussettes. George, qui luttait pour ne pas pleurer sur ses boucles d'or, était déjà presque habillé quand sa lucidité lui revint d'un seul coup. Il regarda Beryl avec une expression résolue et toute nouvelle.

— « Je te remercie mais je choisirai moi-même mes vêtements. Va donc en chercher pour toi, je te prie. »

Beryl baissa la tête, honteuse de s'être montrée aussi autoritaire ; mais elle triomphait : elle avait enfin réussi à déclencher une réaction virile chez son compagnon. Elle le laissa se changer, traversa le square de la petite ville thermale et entra dans l'élégante boutique d'un couturier.

Elle passa beaucoup de temps à essayer des toilettes de styles variés mais finit par jeter son dévolu sur une robe en toile blanche, toute simple, qu'elle passa sur une combinaison de soie, blanche également. Elle avait aussi découvert, non sans une certaine excitation, un soutien-gorge blanc qui, à son grand ravisse-

ment, lui allait parfaitement. L'objet l'amusait et l'embarrassait quelque peu mais ce fut avec fierté qu'elle l'agrafa. Elle ne prit pas la peine de chercher un manteau ; il faisait si chaud que la robe de toile lui suffisait amplement mais elle compléta sa tenue d'un chapeau de paille orné d'une rose rouge en soie. Avant de le coiffer, néanmoins, elle se brossa les cheveux jusqu'à ce qu'ils brillent. Alors, elle sortit et ne tarda pas à repérer un magasin de chaussures où elle choisit de petites sandales de cuir et un grand sac d'osier assez léger, sûrement destiné à être rempli d'accessoires ensorcelants dans une pharmacie : garnitures hygiéniques, articles servant à embellir le visage, couleurs et fards dans des pots ou sous forme de bâtonnets, parfums, bijoux, vernis à ongles, peignes, brosses, crèmes, vaporisateurs de bouche, pâte dentifrice. Son sac plein, elle regagna la boutique du couturier et se mit en devoir de parfaire sa métamorphose.

Elle appliqua les fards avec les plus grandes précautions ne voulant pas salir sa robe, ce qui n'aurait pas été joli ; quand elle eut acquis un peu de pratique, elle réussit à transformer presque entièrement sa physionomie. Certes, avec ce nouveau visage, elle était toujours la même Beryl mais c'était indéniablement une version améliorée d'elle-même. Ses yeux paraissaient plus allongés et brillaient d'un éclat humide, sa peau était douce et lisse, ses lèvres étaient plus rouges et il flottait derrière elle un sillage parfumé. George n'était pas dans le magasin où elle l'avait laissé mais elle le retrouva dans la rue. Il portait un costume d'été immaculé en soie grège, couleur crème, et une chemise blanche. Avec ses sandales et ses chaussettes noires, il était tout ce qu'il y a d'élégant et de viril mais il n'avait pas l'air content.

— « Où diable étais-tu passée, Beryl ? Il y a des heures que tu as disparu. Je commençais à m'inquiéter. »

Elle ne répondit pas, se contenta de le regarder dans les yeux en souriant doucement.

George se rendit alors compte de sa transformation. Il ouvrit la bouche toute grande, recula d'un pas et la détailla longuement de la tête aux pieds.

« Tu es ravissante, » dit-il enfin. « Allons essayer de trouver quelque chose à manger. »

— « Cela me plairait follement, » répondit-elle et ils se rendirent dans une charcuterie où ils firent un dîner composé de pain bis, de saucisses à l'ail, de choucroute, de pâté de foie,

de galettes de seigle, de cornichons et d'olives noires. Lorsqu'ils n'eurent plus faim, Béryl se vaporisa la bouche pour chasser l'odeur de l'ail, ils burent du vin blanc dans le même verre et sortirent en se tenant par le bras. Ils s'arrêtèrent au milieu du square. Le soleil couchant ensanglantait les bâtiments de marbre.

— « Il faut maintenant trouver un lit. »

Un peu avant la nuit, ils en trouvèrent un, splendide, dans un magasin de qualité.

— « A présent, nous devons ôter tous ces beaux vêtements, George. »

— « Oui et, cette nuit, nous dormirons ensemble dans ce lit. Mais je crois que nous devrions d'abord nous choisir de nouveaux noms. »

— « Bien sûr, tu as tout à fait raison. Il est nécessaire d'avoir de nouveaux noms car nous ne sommes déjà plus tout à fait ce que nous étions. »

Ils discutèrent du choix de leurs nouveaux noms mais, évidemment, c'était très difficile dans la mesure où, même maintenant, il ne savaient pas avec exactitude qu'elle était leur véritable nature ; aussi était-ce avec une grande indécision qu'ils les avançaient.

Entre-temps, ils commencèrent à se dévêtir car la lumière baissait et ils désiraient être au lit avant qu'il fasse noir. George et Beryl s'étaient déjà vus nus l'un et l'autre mais, ce soir, c'était différent car, se regardant tandis qu'ils se déshabillaient, ils avaient l'impression que chaque accessoire qui tombait dévoilait quelque chose de totalement nouveau. C'était comme si George voyait pour la première fois la beauté des épaules et des seins de Beryl et il nota dans son for intérieur que sa taille était bien dessinée, que ses cuisses étaient lisses, que sa peau avait un lustre attirant et que ses proportions étaient parfaites. Et Beryl, de son côté, voyait la large poitrine de George dans une perspective nouvelle, elle s'apercevait que ses hanches étroites avaient une séduction particulière et, rougissant un peu, observait secrètement ses parties génitales, mystérieuses et alanguies telles des fleurs endormies, se demandant quelle force pourrait transformer ces organes afin qu'ils pénètrent dans son corps encore scellé, car il ne faisait aucun doute que c'était le rite qu'ils allaient accomplir : la chose leur était apparue de façon tout à fait claire au cours de cette journée.

Au moment où elle entrait dans le lit, Beryl revit l'image d'un monstrueux pénis qu'elle avait un jour aperçu dessiné sur le mur d'un cabinet d'aisance et elle eut soudain très peur mais un coup d'œil à George, debout et nu près du lit, la rassura. Si elle avait peur de lui, se dit-elle, il se pourrait qu'il lui fasse mal, mais si elle avait confiance en sa douceur, tout se passerait à merveille.

Etendus côte à côte sous le drap blanc et doux, ils se regardaient dans les yeux. George eut subitement l'impulsion d'empoigner Beryl avec brutalité, de l'écraser sur le lit, de ne plus voir son visage et de la pénétrer avec une violence soudaine, de la broyer comme un fruit dont on exprime le suc, et il eut toutes les peines du monde à surmonter la tentation. Il savait que s'il la blessait, jamais elle ne le lui pardonnerait par la suite et il pressentait que beaucoup de choses dépendaient de la façon dont s'effectuerait son initiation à l'état conjugal.

Beryl était immobile et rigide. Une barrière de tension l'entourait. Elle était comme dissociée. Une moitié d'elle-même suppliait George d'agir vite sans tenir compte de ses sentiments à elle, de s'enfoncer en elle et de la déchirer vivement, que ce soit fait et qu'on n'en parle plus, et cette moitié-là ignorait que ce qui allait advenir pouvait impliquer le plaisir : elle n'était que sacrifice, don de soi, acceptation du martyre. Beryl se sentait noble au point de prêter son corps à George par complaisance. Elle savait que de l'événement imminent dépendait moins de George et de ses actes que d'elle et de ses réactions ; que, dans ce voyage, il fallait qu'elle soit le guide ; que tout devait se passer exactement comme elle-même et son corps le souhaitaient. Sinon, la cérémonie serait un fiasco pour l'un et l'autre. Elle tendit le bras et commença de caresser le corps de George avec lenteur et circonspection. Ce faisant, elle chassa toute pensée de son esprit et fit le vide en elle, de sorte que toute son attention fût concentrée sur ses sensations et ses émotions.

Avant d'unir leurs corps, ils s'embrassèrent avec une douceur extrême, noyés sous un flot d'amour, conscients d'une rupture définitive car, après cette nuit, rien ne serait plus comme avant.

George, faisant l'amour avec Beryl, fut instantanément envahi d'impressions délicieuses qu'il se vit dans l'obligation de neutraliser quelque peu en se livrant en silence à des exercices de calcul mental, car il se sentait en danger d'aller jusqu'au bout de l'acte

sans Beryl, ce qui, il le savait, devait être évité à tout prix. Beryl, quant à elle, n'éprouvait rien. Elle attendit longtemps, passive et patiente. Et ce fut comme le lever du soleil quand son vagin devint vivant. Mais elle dut contraindre George à attendre encore un peu... encore un peu. Enfin, comme si une horloge avait sonné, le mot *maintenant* jaillit d'elle-même et elle se désintégra en une succession d'explosions rythmées au-delà de son contrôle, en chocs, en ondes électriques qui la firent aborder en compagnie de George sur un rivage d'annihilation et de création que, même dans leurs rêves, ils eussent été incapables d'imaginer. Quand ils revinrent de ce royaume, leurs corps toujours joints, ils se prirent par la main et s'endormirent sans prononcer un mot.

Ils savaient deux choses.

D'abord, qu'ils étaient maintenant mariés et que la cérémonie inaugurale avait été un succès. Ensuite, qu'ils avaient été aussi près qu'il était possible dans les circonstances présentes de devenir quelque chose de plus qu'humain.

Zona avait renoncé à rationaliser et à interpréter les images qu'elle voyait et à les rattacher à Thurston Maxwell. Si elles étaient issues du subconscient de ce dernier, c'était qu'elle connaissait si mal son métier qu'autant valait démissionner. Elle méditait sur la séquence qu'elle venait de visionner et sur son propre mariage. Cela avait été pareil. Exactement pareil. Certes, actuellement, son ménage n'avait rien qui marchât de travers mais, en un sens, son mari et elle n'étaient plus aussi amoureux qu'autrefois. Pourtant, ce n'était pas ça, c'était autre chose qu'Owenvaun voulait qu'elle voit. Mais, aujourd'hui, elle était incapable d'en supporter davantage. Elle soupira. Pourtant, il restait encore une partie de l'enregistrement à passer. Elle appuya sur le bouton.

Elle exhale un râle d'agonie, ses pattes se détendent mais ses forces l'abandonnent. Elle s'écroule pesamment, replie étroitement ses ailes et roule sur le dos, donnant des coups de pattes dans le vide, grotesque parodie d'un chaton qui s'amuse. Son cou se tord et de ses yeux fuse un jet de lumière aux scintillements de pierreries. Ses paupières battent et la lumière clignote en signaux désordonnés. Sa queue s'enroule et se déroule.

Soudain, elle bondit, se convulse et retombe, souple et légère,

et brame et gronde et fouette l'air et hurle, ses griffes fouaillent le sol qu'elles déchirent, des mottes de terre volent et la poussière s'élève...

Zona coupa la machine. Profondément troublée, elle regagna le continent, les yeux perdus dans les ténèbres tandis que la tempête faisait rage au-dessous d'elle. Ce fut à peine si elle remarqua le croissant de la nouvelle lune, mince comme un fil, effleurant le halo de brume qui enveloppait Eagle Mountain.

10

Zona et Thurston s'installaient pour une nouvelle séance — qui serait peut-être la dernière. Elle reconnaîtrait son échec, interromprait la cure et ferait appel à Owenvaun. Impossible de continuer comme ça : l'état de Maxwell empirait et les vérifications auxquelles elle s'était livrée n'avaient rien donné. Les médicaments qu'il prenait étaient innocents : des vitamines, un tranquillisant léger et des vaporisations buccales car il se plaignait d'avoir la bouche mauvaise. Les schizophrènes, songea Zona, ont souvent un mauvais goût dans la bouche. Mais les gens qui dorment mal également. Alors... Elle déglutit sa salive avec répugnance.

Elle regarda Thurston. Il était à demi allongé sur le matelas d'air en train d'avaler une gorgée au gobelet qu'elle avait été lui remplir. Il était si peu coopératif, à présent, qu'il se refusait à faire quoi que ce soit lui-même. Pourtant, il y avait quelque chose dans sa physionomie qui attirait la sympathie de Zona.

Elle le vit sortir de sa poche un petit étui, le secouer sur sa paume et porter la main à sa bouche d'un geste furtif, un geste d'intoxiqué, quoiqu'il n'eût aucune raison de se croire observé puisque Zona était censée regarder l'écran. Mais elle se leva : Maxwell ne devait prendre aucune médication sans surveillance !

Son intention était de lui crier « Arrêtez ! » ou quelque chose de ce genre. Au lieu de cela, elle bondit pour lui arracher ce qu'il tenait. Il eut une espèce de hurlement de protestation, se boucha les oreilles et ferma les yeux. Quand Zona se baissa pour ramasser ce qui était tombé de ses mains, il se mit à pleurer

comme un petit garçon qui a fait quelque chose de mal sans le vouloir. Zona saisit la petite ampoule rouge, semblable à un rubis en forme d'œuf.

— « C'est donc à cause de ça ? » s'exclama-t-elle d'une voix hachée. Elle s'aperçut qu'elle était en larmes. La lumière commençait à se faire et elle en éprouvait un vif soulagement. L'écueil contre lequel elle achoppait s'expliquait, maintenant. Thurston secoua la tête et se cacha la figure derrière sa main, frissonnant parce qu'il était privé de son ampoule, honteux et effrayé à l'idée de ce qui allait suivre.

Zona appela le continent et demanda la communication avec Owenvaun. Le visage serein de ce dernier apparut sur l'écran.

— « Des difficultés, Mrs. Gambier. » Ce n'était pas une question : c'était une affirmation. Comme toujours avec lui.

— « Non, non, le problème est résolu. Il prend de la somazoïne 8. J'ignore comment il a pu en obtenir. Je viens de le surprendre en train d'en avaler une dose. » Elle attendit qu'Owenvaun la félicitât.

— « Il était grand temps, » se contenta-t-il de dire. « Attendez-moi, voulez-vous ? » Et il coupa. Que voulait-il encore ? Zona tendit un mouchoir à Thurston mais il ne le prit pas. Immobile, l'œil fixe, il pleurait et les larmes ruisselaient sur ses joues. La psychanalyste s'assura que le circuit de protection de sa combinaison de travail était en place. On ne sait jamais : il pouvait devenir soudain violent. Enfin, Owenvaun entra en compagnie d'une infirmière.

— « Ramenez-le et mettez-le au lit, » ordonna-t-il à celle-ci. Et il resta en tête-à-tête avec Zona.

— « Le moment est enfin venu, n'est-ce pas, Mrs. Gambier ? Installez-vous. » Du doigt, il désignait le divan pneumatique.

— « Je ne suis pas malade, » s'écria-t-elle stupidement.

— « Mais c'est votre histoire à vous... »

— « Je... »

— « Vous imaginez-vous que je ne l'ai pas vu ? Je vous surveillais et j'attendais des circonstances favorables. Moi aussi, je me suis livré à quelques petites vérifications. Tenez, les interprétations contenues dans les rapports que vous rédigiez après chaque séances étaient celles d'un sujet, pas celles du technicien. Et si vous n'aviez pas remarqué qu'il prenait de la somazoïne, je vous aurais retiré le patient dans deux jours pour le traiter moi-même. »

— « Comment vous en êtes-vous aperçu ? J'ai contrôlé la liste de ses drogues habituelles. »

— « Grâce à une analyse du sang, naturellement. Elle a été faite il y a quarante-huit heures : j'avais constaté que vous ne l'aviez pas demandée. On le désintoxiquera sans peine et, après, ses réactions seront celles d'un malade ordinaire. Mais ne vous tracassez pas, mon enfant. Votre défaillance s'explique par la tension à laquelle vous êtes en proie. Maintenant, ne pensez plus à Thurston. Etendez-vous. »

Elle était entièrement entre ses mains et avait l'impression d'avoir douze ans. L'humiliation qu'elle ressentait à l'idée d'avoir échoué à sa première mise à l'épreuve avait miné toute sa confiance en elle.

« Vous avez travaillé avec l'idée arrêtée que cette histoire ne pouvait avoir aucun rapport avec vous-même et que, par conséquent, elle avait forcément trait au sujet. Il va de soi que vous étiez dans l'incapacité de trouver les clés que vous recherchiez. D'ailleurs, je doute fort que vous auriez compris sans aide. »

— « Compris quoi ? »

— « La signification de cette histoire. »

— « Mon histoire à moi... Je ne la comprends toujours pas. Mais s'il n'y avait pas eu cette cochonnerie de drogue, j'aurais... »

Elle laissa sa phrase en suspens. Elle avait mal à la tête et nageait en pleine confusion mentale.

— « Cette « cochonnerie de drogue », comme vous dites, peut se révéler fort utile, vous le savez bien. Dans les cas de frigidité ou d'impuissance, elle rétablit vite et avec efficacité l'intégration de la personnalité et du corps. Ce sont ses effets secondaires qui sont néfastes lorsque l'on a affaire à un sujet comme Thurston Maxwell. Non seulement la somazoïne lui apportait une intense jouissance érotique qui remplaçait les satisfactions sexuelles dont il avait un besoin tyrannique et qui ne pouvaient s'assouvir ici mais, en outre, elle isolait totalement son subconscient de son inconscient. Rien d'étonnant si la machine décelait peu de choses. »

— « Mais il y a eu un certain nombre... »

— « En fin de séance, oui. Lorsque l'action de la drogue commençait à se dissiper. »

— « Evidemment. »

Zona était terriblement lasse. Elle ne comprenait que trop bien ce qui s'était passé. Ce qu'elle comprenait moins bien, c'était

ce qui se passait en elle-même pour que la machine ait pu extraire de son esprit une telle histoire.

— « Comment s'est-il procuré la somazoïne ? »

— « En soudoyant un jeune infirmier. Qui a, évidemment, été congédié. »

— « Evidemment. »

— « Ne pouvez-vous rien dire d'autre que *évidemment* ? »

Zona ne répondit pas. Owenvaun brisa soudain le silence : « Que diriez-vous, Mrs. Gambier, si je vous annonçais que vous étiez en train de développer une surconscience ? »

C'était si absurde qu'elle éclata de rire. Ce n'était pas juste. Et, sans transition, elle réalisa que c'était vrai. Le choc fut trop brutal : elle s'évanouit. Owenvaun, indifférent, régla les contrôles de la machine.

George et Beryl s'appelaient maintenant Sam et An, Samson signifiant « homme du soleil » et Anastasia « celle qui nourrit, qui protège ». Elle était enceinte. Il faisait froid. C'était elle qui marchait devant. Sam, le père de l'enfant à naître, suivait. Il ne comprenait pas le changement émotionnel subi par sa femme.

11

Elle en était au septième mois de sa grossesse. Le couple se tenait en haut d'un plateau élevé et couvert de neige, fracturé de crevasses profondes. An pleurait. Elle leva les bras dans un geste trahissant une souffrance si aiguë que, pendant un instant l'angoisse déchirante qui s'empara de lui empêcha Sam de se précipiter vers elle. Il se rua au moment où elle tombait, le buste penché en arrière, la soutint et l'étendit doucement sur le sol. Elle resta allongée toute la journée, poussant des gémissements, mais il était dit que l'enfant ne viendrait pas au monde avant l'heure. Elle se releva et, après avoir lancé à Sam un regard chargé de haine, elle marcha vers la source pure qui sourdait au fond de la vallée. Alors, elle se dépouilla de ses vêtements et s'aspergea consciencieusement. L'eau était glacée.

— « Pourquoi fais-tu du froid un instrument de torture pour martyriser ton corps ? » lui demanda Sam.

— « Je crois que je veux tuer l'enfant, » répondit-elle, offerte

à la gifle du vent. Des larmes roulaient sur ses joues et ses yeux étaient vitreux. Sam souhaitait retrouver une An à nouveau normale, saine de corps et d'esprit. Il n'y avait pas d'issue. Il était encore une fois réduit au rôle de bonne d'enfants.

Zona se réveilla. Elle était incapable de lever la tête. Elle regardait l'écran, s'efforçant de vivre les épisodes de son histoire qu'Owenvaun jugeait bon de passer. Il semblait parfaitement la connaître et choisissait sans hésitation les extraits qu'elle devait voir, comprendre et réaliser.

— « Nous allons passer à l'accouchement, mon enfant .»

— « Ce n'est pas encore enregistré. »

— « Ça le sera. La machine est en train de vous sonder. »

— « Comment savez-vous ce qui vient ensuite ? »

Owenvaun s'abstint de répondre. Il se borna à tendre la main vers l'écran.

« Owenvaun, vous lisez dans mes pensées ! » C'était une accusation.

— « Taisez-vous, je vous prie. A présent, vous allez assister à la renaissance de votre misérable petite âme. »

Zona songea fugitivement que le vieil homme avait perdu la raison. Mais elle se rendit compte que c'était le point crucial et, cette fois, elle ne tomba pas en syncope.

C'était la vérité : elle avait un blocage censurant tout ce qui pouvait, même de loin, déboucher sur les aspects religieux de sa science, du L.S.D. et de tous ses dérivés ; bien qu'elle s'inclinât devant les grands pionniers, précurseurs de la machine, qu'étaient Jung et Eunice Gold, bien qu'elle reconnût la valeur de leur thérapeutique, elle avait encore une conception freudienne des choses chaque fois qu'elle était confrontée à une réalité moins tangible que le super-ego. Comme Freud lui-même, elle avait préféré s'évanouir plutôt que de faire face au paranormal ou entendre prononcer sérieusement le mot « Dieu » sous une forme quelconque. Elle essayait de concentrer son attention mais, en même temps, ses pensées allaient aux symboles énigmatiques qu'elle avait notés, qu'elle avait analysés et qu'elle n'avait pu insérer dans le cadre qu'elle voulait. Parce que la structure profonde qui sous-tendait l'histoire procédait d'une réalité que la partie consciente de son esprit, que sa vie ordinaire refusaient, avaient toujours refusée. Tous les symboles indiquant une aspi-

ration à la maturité et à l'unité avaient pour contrepoids, dans l'histoire, d'autres symboles et des événements qui étaient les images du sommeil, de la mort et de la destruction. Le garçon luttait contre tout ce qui était susceptible d'altérer son existence normale, contre tout changement ; pourtant, dès qu'il avait vu le bébé, tout avait commencé à bouger, à se transformer, à se développer. Lui-même avait évolué, mûri en dépit des obstacles et des difficultés. Et le mariage... Il n'était que trop clair que Zona s'était refusée à mettre cet épisode en corrélation avec elle-même autrement qu'en le rapprochant de son propre mariage. Le désir farouche de rester à la surface des choses s'était heurté à son désir d'atteindre à une vérité plus profonde.

12

LES douleurs avaient commencé. Malgré les protestations de Sam, An avait voulu se rendre à l'endroit où se trouvait le squelette de sa mère. Elle avait le sentiment que « la naissance ne serait pas valable » si son enfant ne venait pas au monde en ce lieu.

— « Ça vient, » annonça-t-elle d'une voix claire. Le rythme de sa respiration se modifia à nouveau et elle se mit à caresser doucement son ventre turgide de bas en haut, une main suivant l'autre. Elle se coucha sur le dos, arracha ses vêtements et resta allongée, nue sur le sol où des brins d'herbes raides et gelés se dressaient comme des aiguilles. Elle ramena ses genoux contre son abdomen.

« Viens voir l'enfant, » dit-elle à Sam et, avec un effort silencieux, elle expulsa le bébé qu'il reçut dans ses mains. D'abord apparut la tête en même temps qu'un jet de liquide tiède aspergeait Sam qui poussa un hurlement de joie quand le nouveau-né lança son premier cri.

An s'assit, se couvrit de ses vêtements que Sam lui présentait.

— « Regarde, Sam... c'est un bébé, » murmura-t-elle comme si le fait que tant de douleurs et tant d'efforts eussent abouti à un bébé était la chose la plus extraordinaire qui soit. Elle n'avait jamais rien vu d'aussi stupéfiant et elle voulait que Sam partage son émerveillement. Et il le partageait. Ils tenaient tous deux l'enfant par une main. Sam remarqua alors que c'était une fille.

— « Mais je croyais que ce serait un garçon, An, » s'exclama-t-il.

— « Ce sera pour la prochaine fois. » Un spasme la contracta et la délivrance sortit. Elle enveloppa le bébé de sa blouse, le déposa dans la veste de cuir de Sam et ils se mirent en marche en direction de Thingy qui se tapissait derrière les collines que l'ombre envahissait. Il semblait que le soleil rouge ne brillait pas sur eux mais émanait d'eux. An se sentait d'une force monumentale. Elle avait noué sa jupe entre ses jambes pour arrêter le sang mais elle ne saignait pas beaucoup.

Owenvaun aida Zona à s'asseoir. Elle éprouvait une joie étrange mais était toujours désorientée.

— « Il y a une foule de choses que je ne comprends pas encore... »

— « Ou que vous n'acceptez pas. Par exemple ? »

— « Eh bien, si le garçon aux cheveux d'or représente la lutte entre mon *animus* et sa propre nature, le désir de fusionner avec le moi, c'est-à-dire le bébé qui devient sa sœur... et An donne le jour à un autre bébé... Qu'est-ce que cela signifie ? »

— « La naissance de la surconscience. Que voulez-vous que ce soit d'autre ? »

— « Oh ! mon Dieu ! »

— « C'est exactement le mot qui convient. »

— « Owenvaun, je ne crois pas que les êtres humains soient destinés à être quelque chose de plus que des êtres simplement humains. » Elle s'était exprimée avec fermeté, décidée à dire ce qu'elle pensait. A moins que ce ne fût quelque chose qu'elle recelait au fond d'elle-même qui s'exprimait par son canal.

— « Je ne le *crois* pas, moi non plus. C'est là un vocable que j'emploie rarement. La question se pose dans les termes suivants : quel niveau de développement peut atteindre l'être humain ? Notre évolution interne a-t-elle progressé ? Nous avons évolué physiquement, prolongé la vie des gens, amélioré leur santé, éliminé les mutations défectueuses. Depuis cent cinquante ans, pas un seul bébé malformé n'est né sur cette planète. Mais où en est notre évolution interne ? Cela vous dit-il quelque chose ? »

— « Oui. »

— « Que vous êtes devenue loquace, ma chère enfant ! Ouvrez

un peu votre esprit, détendez-vous. Parlons un peu de votre histoire. »

— « Pour cela, il faut que vous m'aidiez à démêler certains des symboles qu'elle contient. Je ne vois toujours pas comment elle peut entrer dans la catégorie « éveil de la conscience supérieure ! »

— « Elle n'y entre pas au sens strict du terme. Il existe au moins deux niveaux d'interprétation pour quelques-uns des épisodes. Par exemple, votre désir de vous décharger de vos responsabilités en ce qui concerne votre patient, Thurston Maxwell, se reflétait partiellement dans le désir qu'avait le garçon de se débarrasser du bébé. Mais cela trahissait aussi votre répugnance à effleurer le concept de surconscience. »

— « Mais l'homme qui riait ? Il ne correspondait certainement à rien de réel. »

— « Non, il représente votre crainte de Dieu, l'alibi de votre athéisme et, aussi, la peur de ce même athéisme, la terreur que vous fait éprouver l'idée de n'être qu'un accident de l'évolution, une mauvaise plaisanterie de la part d'un planificateur insouciant. En vérité, c'est là une pensée qui ne plaît à personne, qui ne nous plaît pas plus que l'idée de rendre un culte aux dieux. Cela, l'homme l'a presque entièrement rejeté. Mais il lui reste encore à trouver la vérité par-delà la notion de Dieu. »

— « La religion du L.S.D... Owenvaun, vous ne voulez pas dire que... »

— « Je pense que, parfois, on l'atteint presque mais il s'agit d'une vérité chimique. C'est comme les stimulants psychiques : ils n'apportent pas le véritable bonheur, ils soulagent simplement les malades déprimés. »

— « Tout ça, je veux bien mais je suis toujours incapable de voir quel rapport cela a avec soi-même. Je n'éprouve pas le sentiment d'être différente, c'est tout. »

— « Rentrez et couchez-vous, voulez-vous ? Demain, nous nous retrouverons ici et nous nous pencherons sur votre *Heiros Gamos*. »

— « *Heiros Gamos* ? »

— « Le mariage céleste. Le Père Personne et la Terre Mère. Le frère et la sœur. Rappelez-vous les rois et les reines d'Egypte. L'union entre le moi et l'âme. C'est tout simple. »

— « Tout simple ! » répéta Zona avec indignation. Brutale-

ment, elle avait changé de statut, elle était devenu un patient. Et elle refusait cet état.

Cette nuit-là, cependant, elle dormit mieux qu'elle n'avait dormi depuis longtemps.

Les séances se poursuivirent quotidiennement et elle commença à accepter ce qui lui arrivait. Il semblait qu'Owenvaun avait raison, qu'elle abordait un nouveau niveau de conscience, en grande partie grâce à l'action de la machine sur un esprit sain auquel elle avait rarement accès. A mesure que les jours succédaient aux jours, Zona se sentait de plus en plus pacifiée mais, parallèlement, elle observait que sa sensibilité s'exacerbait de façon terriblement éprouvante. Les sons étaient discordants, les couleurs crues, les odeurs déplaisantes. Quand elle se douchait, elle avait peur que sa peau ne se desquame : à la température normale, l'eau lui paraissait atrocement brûlante. Si c'était cela, la surconscience, elle n'en voulait pas ! Elle souffrait en permanence d'une migraine qui lui tirait les yeux et elle avait comme un vide douloureux dans la nuque. Parfois, il lui semblait que sa colonne vertébrale vibrait.

Allongée sur le matelas d'air en présence de l'écran et d'Owenvaun, elle se surprenait à avoir des pensées négatives. Comme si la voix qu'elle entendait était une partie d'elle-même extérieure à elle-même. Ce qui était évidemment le cas. Ce que Jung avait appelé le Moi de l'Ombre. Comme il avait eu raison ! Et Zona ordonnait à son Moi de l'Ombre de s'éloigner afin de vivre plus intimement les événements issus de sa propre conscience.

Sam et An avait passé plusieurs semaines à nettoyer la ville de Thingy qui était toujours dans le même état de saleté où ils l'avaient laissée après leur séjour qui remontait à bien des années. Tous les rebuts, telles les couches souillées, furent empilés au pied du monument qui se dressait sur la place. Tous les morceaux de papiers, tous les restes de nourritures furent aussi rassemblés là. Ils passèrent tout au désinfectant et quand ils eurent terminé, le monceau d'ordures recouvrait le socle de la statue et l'inscription qui y était gravée. Alors, ils contemplèrent le tas de détritus, la main dans la main. An tenait la poussette dans laquelle le bébé était soigneusement attaché.

Sam remarqua quelque chose qui brillait en haut de la pile

et s'avança pour voir ce que c'était. Il reconnut l'objet dès qu'il l'eut ramassé : c'était la montre à chaîne qu'il avait jadis perdue. Il la secoua, la remonta, heureux d'en entendre à nouveau le tic tac, heureux de voir l'aiguille des secondes tourner aussi rond qu'avant. Il la glissa solennellement dans sa poche droite et passa la breloque dans une boutonnière. Puis il sortit de sa poche gauche un briquet dont, n'étant pas fumeur, il ne se servait jamais, actionna la mollette jusqu'à ce que la mèche s'allumât et approcha la flamme d'un coin du tas de couches raidies de crasse, de papier, de poussière. Le tas de détritus s'enflamma très vite en dégageant une chaleur intense.

Zona s'aperçut qu'elle sanglotait bruyamment.

Cette chaleur était bien agréable au début car la température était hivernale mais, au bout de quelques minutes, ils durent reculer, puis battre en retraite : le tas d'ordures était devenu un brasier d'enfer. Le bébé éclata de rire en se trémoussant au fond du landau mais An et Sam étaient inquiets : ils redoutaient que le feu ne s'étende. Si l'incendie se propageait à toute la ville, leur travail serait alors trop bien fait. Ils se réfugièrent à l'intérieur de la pharmacie pour surveiller le feu avec anxiété. Même derrière la vitrine, ils en sentaient la chaleur. Ils gagnèrent le fond du magasin, inondés de sueur. L'air était si brûlant qu'il en devenait irrespirable. Soudain pris de panique, Sam hurla à An de se tourner et il se laissa tomber à plat ventre sur le sol tandis qu'elle s'allongeait sur la poussette pour protéger le bébé de son corps. La vitrine explosa et des fragments de verre en fusion volèrent de tous les côtés.

Zona s'arrêta de pleurer.

Lorsque tout fut suffisamment refroidi, ils s'approchèrent du monument et lurent l'inscription qui, maintenant, était à nouveau visible. Cette fois, elle n'émut pas Sam qui se contenta de la regarder mais An se mit à genoux et pleura peut-être pendant deux minutes.

Puis ils se mirent en marche en direction de la périphérie de la ville. An prit le bébé dans ses bras et laissa la poussette dans une boutique ouverte : quelqu'un pourrait en avoir besoin un jour. Pas question de la garder car elle ne tiendrait pas sur la plate-forme du bus. Ils ne pouvaient rien ramener d'autre que les vêtements qu'ils portaient et l'enfant.

Le bus arriva. Ils y grimpèrent et montèrent sur l'impériale pour voir le paysage mais comme il y avait beaucoup de monde et que l'atmosphère était enfumée, ils ouvrirent une fenêtre. Une voyageuse qui se trouvait devant eux se retourna et leur sourit.

— « C'est une bonne idée, » dit-elle. « Ça finit par sentir si mauvais, en haut, n'est-ce pas ? Quelle ravissante petite fille ! Comment s'appelle-t-elle ? »

— « Miriam, » répondirent en chœur les parents avec orgueil.

Le moment de descendre ne tarda pas à arriver. Ils payèrent leurs places sur la plate-forme car le receveur n'était pas monté pour en percevoir le prix. A pied, ils suivirent plusieurs avenues qui se succédaient en enfilade, toutes bordées de maisons identiques en briques rouges et jaunes, et entourées d'un petit jardin vert. Ils entrèrent dans celle qui portait le numéro 7 sur Hawthorn Avenue. Sam alluma et ouvrit le compteur d'eau tandis qu'An mettait en route le chauffage central. A l'heure du bain, le bébé se mit à pleurer.

— « Demain, tu auras largement le temps de faire toutes les choses que tu as envie de faire, mon petit chou. »

La petite fille accepta l'argument et dormit paisiblement dans son berceau de bois. Elle eut une foule de rêves.

13

OWENVAUN éteignit et attendit en silence. Longtemps, Zona resta sans bouger. Enfin, elle se dressa sur son séant et osa regarder son patron. Elle se leva. Tous deux quittèrent la salle.

En sortant de l'ascenseur, au lieu de l'entraîner vers l'autotube, Owenvaun indiqua à la jeune femme la porte donnant sur Great Blasket. Ils sortirent, gravirent les marches et émergèrent là-haut, très haut sur la croupe même de l'île offerte aux vents incessants dont les rafales étaient des coups de boutoir qui as-

saillaient la sensibilité exacerbée de Zona. Un grand froid intérieur s'empara d'elle.

Mais, d'instant en instant, les choses changeaient et elle commença de sentir vibrer en elle une joie exubérante et une vitalité extrême. Des phoques pas plus gros que des points folâtraient dans l'anse et elle nota qu'elle ne se contentait pas de voir dans leurs ébats un spectacle agréable et intéressant. C'était beaucoup plus que cela. Les phoques étaient les éléments d'un tout comme chacune des vagues blanches qui moutonnaient, comme l'herbe, comme l'air. Comme elle-même. L'air n'était pas seulement de l'air, c'était une nourriture, quelque chose qu'elle utilisait, une substance positive et non pas une banale matière plus ou moins invisible dont l'existence était un fait acquis. Les impressions affluaient en elle, rapides et puissantes, impressions qu'elle avait éprouvées à maintes et maintes reprises auparavant sans jamais les remarquer véritablement.

Elle se disait que si cet impétueux jaillissement de la réalité ne s'atténuait pas bientôt, il la submergerait et elle cesserait de le percevoir. Tout était trop aigu, c'était comme les effets du L.S.D. qu'elle connaissait pour les avoir expérimentés pendant son entraînement, et pourtant c'était différent. A croire que ce que l'on ressentait sous le L.S.D. n'était qu'une photographie, le film déformé, bariolé, cacophonique de la vraie réalité. Elle entendait Owenvaun parler ; elle le regarda : il ne parlait pas. Il lui prit la main, sachant ce que cette découverte avait d'affolant, et dit à haute voix pour la rassurer :

— « Tout va bien, ma chère Zona. Vous êtes désorientée parce que tout cela est trop nouveau. Trop de réalité d'un seul coup, ce peut-être très effrayant. Mais vous vous y accoutumerez vite. D'ailleurs, ce n'est qu'un stade transitoire. Au début, des vagues d'impressions vous assaillent mais vos verrous de sécurité ne tarderont pas à jouer pour vous protéger. Il n'y a rien à craindre. »

Zona se ressaisit. C'était vrai : déjà, la puissance des impressions qui la balayaient s'estompaient. C'était à la fois une perte et un soulagement.

— « Owenvaun, depuis quand possédez-vous ce pouvoir ? »

— « Il y a bien des années que j'ai commencé à me rendre compte du potentiel de cette machine. J'ai cru que j'étais un monstre, une anomalie de la nature. Mais j'avais visiblement atteint un niveau supérieur d'être. Je n'ai pas cessé d'expérimenter, depuis. Mais il fallait que quelqu'un d'autre accuse sim-

plement le même phénomène. Rien à faire avec une personne qui sait d'avance ce qui est censé devoir se produire car la pensée consciente d'un plan d'être nouveau et de type supérieur brouille le matériel que recèle l'inconscient. Mon but, voyez-vous, est d'améliorer la machine pour que n'importe qui puisse l'utiliser à la seule condition d'être en parfait état de santé. J'ai attendu que survienne un hasard heureux. Vous avez été ce hasard heureux. Dès que vous m'avez rapporté l'histoire du jeune garçon et du bébé, j'ai songé que la machine était probablement en train de vous révéler comme cela avait eu lieu pour moi. Non seulement les symboles étaient presque identiques mais, de plus, c'étaient des symboles qui apparaissent normalement sous cette forme sur l'écran. Tous ou à peu près sont modifiés et très peu d'entre eux sont archaïques ou totalement archétypiques à la seule exception, mais elle est d'importance, de la symbolique alchimique qui demeure la véritable représentation de la pierre philosophale. Même si, en l'espèce, on l'appelle surconscience. Le rite du nettoyage de la ville, le brasier, la montre retrouvée, par exemple, étaient présents de façon quasiment analogue dans mon histoire à moi. Nos deux expériences prouvent que l'on peut peut-être détecter un grand nombre de sujets parmi les individus sains. Cela exige beaucoup de réflexion et j'ai besoin d'un assistant. Vous, si vous consentez ? »

— « Je suis votre patiente, » répondit Zona d'une voix glaciale. « Mon traitement a échoué. Que devient Thurston ? »

Owenvaun répondit presque distraitement : « Il n'est plus le même homme. Il apprend à jouer aux échecs et au mah-jong, il sort avec une laborantine de la pharmacie et tout se passe sans incidents fâcheux. Il occupe ses loisirs en lisant. Il a même demandé de la musique. » Owenvaun en revint à la question essentielle : « Echoué ! La machine avait été préréglée pour que le sondage d'un esprit sain déclenche une réponse fondamentale. Vous êtes l'heureux accident. » Et il conclut sans se donner la peine d'ouvrir la bouche : *Vous serez mon assistante et, après ma mort, vous prendrez ma place.*

Et il en fut ainsi.

Traduit par Michel Deutsch.
Titre original : The consciousness machine.

ROBERT SHECKLEY

La course au lopin de terre

La récente parution dans **Galaxie-Bis** de **Oméga**, roman de Robert Sheckley, nous rappelait à quel point cet auteur était doué pour la description de sociétés aberrantes, aux coutumes déviées et aux traits grossissant monstrueusement ceux de notre civilisation. Voici, dans le New York du XXIe siècle, l'histoire de la périlleuse odyssée accomplie par un valeureux héros sur le trajet Jersey City - Times Square, ô combien semé d'embûches ! Comme presque tout ce qu'écrit Sheckley, on ne peut pas dire que ce soit là une nouvelle à prendre entièrement au sérieux...

C'ÉTAIT le jour de la course au lopin de terre — jour placé sous le signe de la fanfaronnade et de l'espoir, jour de tragédie sans fin, jour résumant à lui seul les malheurs de ce XXIe siècle. Steve Baxter avait essayé d'arriver en avance sur la ligne de départ, comme les autres concurrents, mais il avait mal calculé son temps et, maintenant, il était en difficulté. Son insigne de participant lui avait permis de traverser sans incidents l'exo-foule, l'enveloppe superficielle de la cohue. Mais on ne pouvait se fier ni à son insigne ni à ses muscles pour percer l'infrangible noyau interne constituant l'endofoule.

Baxter estimait la densité de ce noyau humain à 8,7 — pas loin du seuil pandémique. Une étincelle pouvait jaillir à tout moment, bien que les autorités eussent à l'instant même pulvérisé des aérosols tranquillisants sur l'endofoule. Avec du temps, on pouvait en faire le tour. Mais Baxter ne disposait que de six minutes.

Malgré les risques que cela comportait, il se dirigea directement vers la masse aux rangs serrés, affichant le sourire figé qui était absolument indispensable quand on avait affaire avec une configuration humaine de haute densité. A présent, il distinguait la ligne de départ, une haute estrade dressée dans le Glebe Park de Jersey City. Les autres concurrents étaient déjà là. Encore vingt mètres, songea Baxter. Si seulement les gens ne s'affolent pas...

Mais, à l'intérieur du métacentre, il y avait encore un dernier obstacle à franchir, la cohue nucléaire formée des costauds à la mâchoire molle et aux yeux fixes — les hystérophiles agglutinants, pour employer le charabia des pandémiologistes. Compressés comme des sardines en boîte, réagissant à la manière d'un organisme unique, ces individus n'étaient capables de rien d'autre que d'opposer une résistance aveugle et une fureur irrationnelle à tout ce qui faisait mine de s'infiltrer à travers leurs rangs.

Steve Baxter eut une seconde d'hésitation. La cohue nucléaire, plus dangereuse que les légendaires buffles aquatiques de l'Antiquité, dardait sur lui ses multiples yeux flamboyants, narines frémissantes, agitant lourdement et d'inquiétante façon ses innombrables pieds.

Sans s'accorder le temps de réfléchir, Baxter plongea au sein de la populace. Des coups plurent sur sa tête et sur son dos, et l'effrayant mugissement de l'endofoule en délire parvint à ses oreilles. Des corps amorphes l'écrasaient, l'étouffant, le pressant, le broyant toujours davantage.

C'est alors que, providentiellement, les autorités mirent le Muzak en marche. Cette ancienne et mystérieuse musique qui pendant plus d'un siècle, avait pacifié les furieux les plus intraitables ne faillit pas à son devoir. L'endofoule, endécibellisée, se figea dans une immobilité temporaire et Steve Baxter put se faufiler jusqu'à la ligne de départ.

L'arbitre venait juste de commencer de donner lecture du règlement. Tous les concurrents et la plupart des spectateurs connaissaient ce document par cœur. Néanmoins, la loi exigeait qu'il soit lu à haute voix.

— « Messieurs, » disait l'arbitre, « vous êtes réunis ici pour participer à une course en vue de l'acquisition de terrains relevant du domaine public. Les cinquante heureux élus que vous êtes ont été désignés par tirage au sort parmi les cinquante millions d'inscrits domiciliés dans la région de Winchester Sud. La course démarrera d'ici. La ligne d'arrivée est l'Office Latifundiaire de Times Square, à New York, soit un parcours moyen d'approximativement 5,7 milles statutaires. Les concurrents ont le droit de suivre l'itinéraire de leur choix, de voyager comme ils l'entendent : à la surface du sol, au-dessus du sol ou souterrainement. La seule condition qui vous est imposée est de vous présenter en personne à l'arrivée. Les remplacements sont interdits. Les dix premiers finalistes... »

Un silence de mort s'abattit sur la foule.

« ... se verront chacun attribuer un arpent de terre libre de toute servitude, lot comprenant les locaux d'habitation et le matériel aratoire afférent. En outre, la gratuité de transport pour l'amménagement sera assurée aux bénéficiaires et à leurs parents proches, le gouvernement prenant les frais de déplacement à sa charge. Le susdit arpent sera acquis patrimonialement en franc-alleu et en toute propriété, et déclaré inaliénable pour le bénéficiaire et ses héritiers, ce jusqu'à la troisième génération. »

Un soupir monta de la foule à ces derniers mots. Pas un seul de ceux qui se trouvaient là n'avait jamais vu un arpent de terre libre de servitude, et la proportion de ceux qui avaient caressé le rêve d'en posséder un était encore plus faible, et de loin. Un arpent de terre entièrement à soi, que l'on n'aurait à partager avec personne... cela dépassait purement et simplement les songes les plus déments !

« Veuillez encore noter, » poursuivait l'arbitre, « que le gouvernement décline toute responsabilité en cas de décès survenant au cours de la compétition. Je dois insister sur le fait que le taux moyen de mortalité constaté dans les courses au lopin de terre est approximativement de 68,9 %. Tout concurrent désireux de se retirer de la compétition est encore admis à déclarer forfait sans risquer de pénalités. »

L'arbitre attendit. Un moment, Steve Baxter envisagea de renoncer à ce projet suicidaire. Il pourrait sûrement continuer tant bien que mal à substituer avec Adèle, les gosses, tante Flo et oncle George dans leur douillet appartement d'une pièce du lotissement à usage locatif pour revenus moyens du Mémorial Fred Allen, à Larchmont. Après tout, Steve n'était ni un homme d'action ni un spadassin tout en muscles, ni un bagarreur aux poings velus. Il exerçait la profession d'expert ès-déformations de systèmes et avait une bonne réputation. Par-dessus le marché, c'était un ectomorphe aux manières douces, aux muscles filandreux et au souffle court. Pourquoi, au nom du ciel, irait-il se précipiter la tête la première dans les périls que recelaient les quartiers ténébreux de New York, la plus célèbre des cités-jungles ?

— « Tu ferais mieux de laisser tomber, Steve, » fit soudain une voix, tel l'écho inquiétant de ses pensées intimes.

Baxter se retourna et son regard se posa sur Edward Freihoff Saint-John, son voisin à Larchmont — un voisin riche et insupportable. Saint-John en personne, grand, élégant, le corps durci par

la fréquentation des courts de tennis, Saint-John et son visage lisse et régulier à l'expression taciturne. Et dont les yeux, sous leurs lourdes paupières, se braquaient un peu trop fréquemment sur Adèle et sa gracieuse blondeur.

— « Tu ne réussiras jamais, Stevie, mon vieux, » reprit Saint-John.

— « C'est bien possible, » répondit placidement Baxter. « Alors que toi tu réussiras, je suppose ? »

Saint-John cligna de l'œil et se caressa l'aile du nez du bout de l'index d'un air entendu. Depuis plusieurs semaines, il insinuait à qui voulait l'entendre qu'il possédait un tuyau spécial que lui avait vendu un contrôleur de course vénal, information qui augmenterait considérablement ses chances de traverser Manhattan Borough, la concentration urbaine la plus dense et la plus périlleuse qui fût au monde.

— « Retire-toi, mon petit père, » fit-il sur le ton grinçant qui le caractérisait. « Retire-toi. Compte sur moi pour te dédommager. Qu'en penses-tu ? »

Baxter secoua la tête. Il ne se considérait pas comme un homme courageaux mais il aimait mieux mourir que d'être l'obligé de Saint-John. D'ailleurs, il ne pouvait plus continuer de vivre comme il vivait jusqu'ici. Au terme de l'avenant promulgué le mois dernier, qui complétait la loi domiciliaire familiale et en élargissait le champ d'application, il était maintenant tenu d'héberger trois cousines célibataires et une tante en veuvage, dont l'appartement monopièce du rez-de-chaussée qu'elles occupaient dans le complexe industriel de Lake Placid avait été démoli lors du percement du nouveau tunnel Albany-Montreal. Dix personnes dans une seule chambre, c'était trop, même avec des injections antichocs. Il fallait que Steve gagne son arpent de terre : c'était tout simple !

— « Je reste, » dit-il doucement.

Une grimace dépara fugitivement la physionomie dure et sardonique de Saint-John. « A ta guise ! Mais rappelle-toi que je t'ai averti. »

L'arbitre s'écria :

— « Messieurs, à vos marques ! »

Les concurrents firent silence et se rangèrent sur la ligne de départ, les yeux plissés, les lèvres serrées.

« Prêts ! »

Les mollets des cinquante participants se nouèrent quand ils se penchèrent en avant.

« Partez ! »

Et la course commença!

Une giclée de supersoniques paralysa passagèrement la foule à travers les rangs immobiles de laquelle les concurrents s'infiltrèrent. Alors, ils s'élancèrent coudes au corps, contournèrent les automobiles garées et s'éparpillèrent. Presque tous prirent la direction de l'est, celle de l'Hudson et de la cité patibulaire qui se dressait sur la rive opposée du fleuve, à moitié cachée derrière le voile de suie des hydro-carbures incomplètement brûlés.

Seul Baxter n'était pas parti vers l'est.

Contrairement aux autres, il avait mis le cap sur le pont George Washington et Bear Mountain City. Les mâchoires crispées, il se mouvait comme dans un rêve.

Là-bas, à Larchmont, Adèle Baxter qui suivait la course à la télévision laissa échapper une exclamation étouffée.

— « Il va vers le nord, m'man, » s'écria Tommy, son fils aîné âgé de huit ans. « Il va vers le pont ! Mais le pont est fermé pour un mois ! Il ne pourra pas passer par là ! »

— « Ne t'inquiète pas, chéri. Ton père sait ce qu'il fait. »

Adèle avait parlé avec une assurance qu'elle était loin de ressentir. La silhouette de son mari disparut, se fondit dans la foule. Alors, elle se prépara à attendre — et à prier. Steve savait-il ce qu'il faisait ? Ou avait-il été pris de panique sous l'effet de la tension ?

La graine de la catastrophe avait été semée au XXe siècle mais la terrible moisson n'avait porté ses fruits que cent ans plus tard. La population mondiale, qui pendant d'innombrables millénaires avait augmenté lentement, avait soudain explosé. Elle avait doublé, et doublé encore. Les maladies étant jugulées et le ravitaillement assuré, le taux de la mortalité continuait de baisser tandis que celui des naissances s'élevait parallèlement. Engluées dans le cauchemar de la progression géométrique, les masses humaines proliféraient comme des cancers en folie.

Pour maintenir l'ordre, on ne pouvait plus compter sur les Quatre Cavaliers de l'Apocalypse, ces policiers traditionnels : la peste et la famine étaient hors la loi, et la guerre était un luxe trop coûteux en cet âge de pénurie. Seule restait encore la

mort, mais à tel point atrophiée qu'elle n'était plus que l'ombre de ce qu'elle avait été.

Avec son sublime illogisme, la science s'acharnait à aller de l'avant vers le but insensé qu'elle s'était fixé : faire en sorte de toujours accroître le potentiel de vie à l'intention d'un nombre de gens toujours plus grand.

Et les gens suivaient, les gens se multipliaient inlassablement, ils s'empilaient à la surface de la Terre, épuisaient l'air respirable, polluaient les eaux, mangeaient des sandwiches d'algues industrielles glissées entre des tranches de pain à base de poisson, espérant obscurément le désastre qui éclaircirait leurs rangs — et l'attendant en vain.

Cet accroissement quantitatif déterminait des changements qualitatifs au niveau de l'expérience humaine. En un âge plus innocent, l'aventure et le danger avaient été le propre des territoires vierges — grands sommets, mornes déserts, jungles torrides. Mais, au XXIe siècle, la plupart de ces lieux étaient mis en exploitation car le besoin d'espace vital, toujours plus impératif, accélérait leur intégration. C'était à présent dans les cités monstrueuses et indisciplinables que se tapissaient l'aventure et le danger.

Elles abritaient l'équivalent moderne des tribus sauvages, des fauves terrifiants et des maladies épouvantables. Une expédition dans New York nécessitait plus d'esprit de ressource, plus de résistance et plus d'ingéniosité qu'une anodine promenade sur l'Everest ou aux sources du Nil.

Dans ce monde bouillonnant comme une marmite close, la terre était le bien le plus précieux. Les autorités la répartissaient en parcelles à mesure que l'on gagnait des surfaces nouvelles et, après une sélection opérée grâce à des loteries régionales, ces lots étaient attribués aux gagnants de la course au lopin de terre, qui s'inspirait de l'ouverture de l'Oklahoma et du territoire cherokee aux pionniers américains de 1890.

Ces courses étaient considérées comme des épreuves équitables et salutaires. Elles passionnaient les masses et l'effet pacificateur qu'avait sur elles cette émulation par personnes interposées était dûment noté et approuvé. C'était déjà là une justification suffisante à l'existence de ce concours.

En outre, le taux de mortalité particulièrement élevé chez les participants était avantageux. Cela ne représentait pas grand

chose en chiffres absolus, mais le plus infime relâchement de la pression démographique était accueillie avec satisfaction dans cet univers où l'on suffoquait.

Il y avait trois heures que le départ avait été donné. Steve Baxter alluma son transistor pour écouter les dernières nouvelles de la course. Le premier groupe de concurrents avait été refoulé par les blindés de la police à l'entrée de Holland Tunnel. D'autres, plus astucieux, avaient fait le détour par le sud, se dirigeant vers Staten Island ; ils étaient maintenant aux abords du pont de Verrazzano. Grâce à l'insigne de maire adjoint qu'il avait montré, Freihoff Saint-John avait été autorisé à franchir les barrages interdisant l'accès de Lincoln Tunnel.

Le moment était venu pour Steve de jouer le tout pour le tout. La mine farouche, il pénétra avec un courage tranquille dans le port franc d'Hoboken qu'auréolait une sinistre réputation.

Le crépuscule enveloppait la plage. Sous les yeux de Baxter s'alignaient en demi-lune les navires rapides, parfaitement entretenus, de la flotille contrebandière d'Hoboken, arborant tous l'étincelant médaillon de la Garde Côtière. La cargaison de certains d'entre eux étaient déjà empilée sur le pont : cigarettes de la Caroline du Nord, alcool du Kentucky, oranges de Floride, ballots de marijuana de Californie, fusils texans. Chaque caisse était frappé du timbre officiel : CONTREBANDE - DROITS ACQUITTÉS. Car, en cette triste époque, les autorités aux abois étaient dans l'obligation de frapper de taxes les entreprises illicites elles-mêmes, ce qui conférait à celles-ci un statut quasi légal.

Ayant soigneusement calculé son moment, Baxter monta à bord d'un bateau armé en course, aux lignes racées, et se dissimula au milieu des balles de marijuana qui constituait son fret. L'embarcation était parée à lever l'ancre. Si seulement Steve n'était pas découvert pendant la courte traversée du fleuve...

— « Eh ! Qu'est-ce que c'est ? »

Répondant à l'appel de l'officier mécanicien ivre qui avait inopinément découvert le passager clandestin, le reste de l'équipage afflua. C'était une équipe de forbans rouleurs d'épaules que tout le monde redoutait pour le détachement avec lequel ils tuaient. Ils étaient de la même race que les brigands sans foi ni loi qui avaient mis Weehawken à sac quelques années auparavant, incendié Fort Lee et semé la destruction jusqu'aux portes d'En-

glewood. Steve Baxter savait qu'il ne pouvait espérer de miséricorde de la part de ces bandits.

— « Messieurs, » dit-il néanmoins avec un admirable sang froid, « j'ai besoin de passer sur l'autre rive de l'Hudson, s'il vous plaît. »

Le capitaine, un métis colossal à la figure zébrée de cicatrices et aux muscles noueux, se pencha en arrière et éclata d'un rire tonitruant.

— « Un transbord, c'est ça que tu veux ? » fit-il dans l'argot grasseyant d'Hoboken. « Tu te crois sur le ferry de Christopher Street, peut-être ? »

— « Pas du tout, capitaine. Mais j'avais l'espoir... »

— « Tes espoirs, tu pourras toujours te les entartouiller ! »

Ce trait d'esprit déchaîna la joie des marins.

— « Je paierai volontiers mon passage, » répondit Steve avec une dignité tranquille.

— « Le payer ? » rugit le capitaine. « Ouais... ça nous arrive des fois de vendre des passages. Direct au milieu du courant, et puis le fond sans escale. »

Les rires de l'équipage redoublèrent.

— « Si tel doit être mon sort, soit ! Je ne demande qu'une chose : permettez-moi d'envoyer une carte postale à ma femme et mes enfants. »

— « T'as une safette et des crustins ? Pourquoi tu le disais pas ? Moi aussi, j'en avais dans le temps. Mais les crochards sont passés par là. »

— « Je suis navré de l'apprendre, » fit Baxter avec une sincérité évidente.

— « Je les revois, les petits solpiquets gambuler dans les ranassis, » murmura le capitaine dont le visage d'acier s'était radouci. « Le bon temps, c'était ! »

— « Vous deviez être très heureux. » Steve éprouvait de la difficulté à suivre la conversation.

— « Dame ouais ! »

Un homme d'équipage, qui avait les jambes torses, s'avança :

— « Balancez-le donc à la baille et partons avant que la came prenne racine sur place. »

— « C'est à moi que tu donnes des ordres, espèce de groufagneux à la caftangue ratapiégée ? Floquer ce type, non ! Rien que pour le souvenir de mes crustins, je ferai une bonne action, et

que je sois grenaillé si c'est pas vrai. » Se tournant vers Baxter, il ajouta : « On te passera de l'autre côté, l'ami, et à l'œil ! »

Ayant ainsi touché par le plus grand des hasards une corde sensible chez le capitaine en réveillant un souvenir doux-amer dans sa mémoire, Steve avait obtenu un répit. Les contrebandiers se mirent à la manœuvre et, bientôt, le bateau affrontait les vagues glauques de l'Hudson.

Mais le sursis devait être de courte durée. Ils étaient juste au milieu du fleuve et venaient d'entrer dans les eaux fédérales quand un puissant projecteur déchira l'obscurité ; une voix métallique leur ordonna d'approcher. La malchance avait voulu qu'ils croisent la route d'une vedette de la patrouille fluviale.

— « Saleté ! » hurla le capitaine. « Ramasser des taxes et tuer, c'est tout ce qu'ils savent faire ! Mais on va leur montrer de quel bois on se chauffe ! Aux armes, les gars ! »

Précipitamment, les hommes replièrent les bâches qui recouvraient les mitrailleuses de 50 et les deux diesels lancèrent un rugissement de défi tandis que le navire contrebandier, faisant de brusques écarts pour tromper l'ennemi, s'élançait en direction du sanctuaire de la rive new yorkaise. Mais la vedette était plus rapide et des mitrailleuses n'ont pas la loi en face d'un canon de quatre pouces. Un coup au but fracassa la lisse de la petite embarcation ; le projectile explosa dans la cabine principale, écrasant le hunier et arrachant les drisses babord du mât de misaine.

Il n'y avait apparemment pas d'autre alternative que la reddition ou la mort. Mais le capitaine renifla l'air en vieux loup de mer et lança d'une voix tonnante : « Tenons le coup, mes braves ! Y a un ouessant qui va pas tarder à s'amener ! »

Les obus pleuvaient dru. Et, soudain, un vaste et impénétrable banc de nuage surgit de l'ouest, effaçant tout sous ses tentacules d'encre. Le navire endommagé put s'esquiver et abandonner le combat, tandis que les marins mettaient hâtivement leurs respirateurs en place tout en bénissant les cheminées d'usines de Secaucus. Un vent qui n'apporte rien de bon est un mauvais vent, comme le fit remarquer le capitaine.

Une demi-heure plus tard, l'embarcation s'amarrait au quai de la 79e Rue. Le patron donna une chaleureuse accolade à son passager et lui souhaita bonne chance. Et Steve Baxter se remit en marche.

Il tournait le dos à l'Hudson. Devant lui, une quarantaine de

rues à traverser pas plus. D'après les dernières informations de la radio, il était largement en tête des autres concurrents. Il avait même pris de l'avance sur Freihoff Saint-John qui n'avait pas encore émergé du labyrinthe du Lincoln Tunnel. Somme toute, Steve se débrouillait comme un dieu !

Mais son optimisme était prématuré. Vaincre New York n'était pas si facile. Il l'ignorait mais la partie la plus périlleuse du voyage restait encore à faire.

Ayant dormi quelques heures dans une voiture abandonnée, Steve se remit en route, suivant West Side Avenue en direction du sud. L'aube se leva. C'était l'heure magique où l'on ne rencontrait guère plus de quelques centaines de citadins matinaux à chaque intersection. Les tours crénelées de Manhattan se dressaient, très haut, surmontées de la féerique tapisserie des antennes de télévision enchevêtrées se découpant sur le fond sable et ocre du ciel. Baxter ne pouvait imaginer quel était le visage de New York au siècle précédent, quand on coulait des jours aimables et heureux avant l'explosion démographique.

Il fut brutalement arraché à sa songerie : un groupe d'hommes armés, qui semblaient avoir surgi du néant, lui barrait le passage. Ils portaient des masques, des casquettes noires à longue visière et des cartouchières en bandoulière. Ils avaient l'air de pittoresques scélérats.

L'un d'eux, le chef de toute évidence, fit un pas en avant. C'était un vieil homme. Un visage rocailleux, une épaisse moustache brune, des yeux mélancoliques injectés de sang.

— « Montre un peu ton laissez-passer, étranger, » dit-il.

— « Je crois bien que je n'en ai pas, » répondit Steve.

— « Bien sûr que t'en as pas ! Je suis Pablo Steinmetz et c'est moi qui délivre tous les permis de circulation dans le Secteur. Et je me rappelle pas t'y avoir vu. »

— « Je ne suis pas d'ici. Je ne fais que passer. »

Les hommes aux casquettes noires ricanèrent et se donnèrent des coups de coude. Pablo Steinmetz frotta son menton hirsute et reprit : « Eh ben, mon gars, tu cherches à passer par une route à péage privée qui m'appartient. C'est ce qui s'appelle une violation de propriété. »

— « Comment quelqu'un pourrait-il posséder une route à péage en plein New York ? » protesta Baxter.

— « Elle est à moi parce que je dis qu'elle est à moi, » fit Pablo Steinmetz en caressant les entailles gravées sur la crosse de son Winchester. « C'est comme ça, étranger, voilà tout. Maintenant, ou tu payes ou tu joues. »

Baxter se fouilla : son portefeuille avait disparu. Il était clair que le capitaine contrebandier avait, à l'heure des adieux, cédé à ses vils instincts et joué les pickpockets.

— « Je n'ai pas d'argent. » Baxter eut un rire embarrassé. « Je ferais peut-être mieux de faire demi-tour. »

Steinmetz secoua la tête. « Pour le retour, c'est pareil que pour l'aller. La route est à péage dans les deux sens. Faut que tu payes ou que tu joues. »

— « Eh bien, dans ce cas, je crois qu'il ne me reste plus qu'à accepter de jouer. Que dois-je faire ? »

— « Courir. Nous, on te tirera dessus en visant seulement le haut de la tête. Le premier à te descendre gagnera une dinde. »

— « Mais c'est abominable ! »

— « Faut reconnaître que c'est pas drôle pour toi, » dit doucement Steinmetz. « Mais c'est comme ça que le ciment se désagrège. Les règles sont les règles, même dans l'anarchie. Alors, si tu veux bien avoir la bonté de courir vers la liberté... »

Les bandits qui continuaient de ricaner en se tapant dans le dos sortirent leurs pistolets de l'étui et repoussèrent leurs casquettes en arrière. Baxter se préparait à se ruer vers la mort...

Au même moment, une voix retentit : « Arrêtez ! » Une voix féminine.

Steve se retourna et vit une grande fille rousse qui se dirigeait vers le groupe des coquins. Elle portait un pantalon de toréador, une blouse hawaïenne et des sandales de plastique, tenue exotique qui faisait ressortir sa fière beauté. Elle avait une rose en papier dans les cheveux et un rang de perles de culture rehaussait la sveltesse de son cou. Jamais Baxter n'avait vu une femme d'un charme aussi flamboyant.

Pablo Steinmetz se rembrunit et gronda : « Flame ! Qu'est-ce que tu fabriques ici, par tous les diables ? »

— « Je suis venue mettre fin à votre petit jeu, père, » répondit-elle d'une voix froide. « Je veux profiter de l'occasion de parler avec cet olibrius. »

— « C'est une affaire d'hommes. Cours, étranger ! »

— « Ne bouge pas un muscle, étranger ! » s'écria Flame, et un

petit derringer à la gueule menaçante parut sauter dans son poing.

Le père et la fille échangèrent un regard fulgurant. Le vieux Pablo fut le premier à rompre le charme.

— « Sacré bon Dieu de bon Dieu, Flame, tu peux pas faire ça ! Les règles sont les règles, et c'est vrai pour toi aussi. Ce type est entré illégalement sur une propriété privée, il peut pas payer et il faut qu'il joue. »

— « Ce n'est pas un problème. » Flame glissa une main sous sa blouse et en sortit une pièce de vingt dollars d'argent qu'elle lança aux pieds de son père. « Tiens ! Je paye. Et peut-être que je jouerai aussi. Viens, étranger. »

Elle prit Baxter par la main et s'éloigna avec lui. Les bandits riaient avec force coups de coudes dans les côtes en suivant le couple des yeux. Le vieux les fit taire d'un froncement de sourcils. Il hocha la tête, se gratta l'oreille, se moucha et grommela : « Satanée engeance, cette fille ! »

C'était rude mais il y avait une indéniable tendresse dans son ton.

La nuit tomba sur la ville et les bandits dressèrent le camp au coin de la 69e Rue et de West End Avenue. Les hommes aux casquettes noires s'allongèrent confortablement autour d'un feu grondant. Un succulent cœur de bœuf fut mis à la broche, on jeta dans une vaste marmite des paquets de légumes surgelés. Le vieux Pablo porta à sa bouche un jerrycan de Martini et but à la régalade pour calmer la douleur imaginaire de sa jambe de bois. On entendait les appels d'un roquet esseulé en mal de compagne qui gémissait dans l'ombre.

Steve et Flame se tenaient un peu à l'écart. La nuit silencieuse, dont le seul le fracas lointain des bennes à ordures brisait la sérénité, les envoûtait. Leurs doigts se frôlèrent, s'enlacèrent.

— « Steve, » murmura enfin Flame, « Steve, je te plais, n'est-ce pas ? »

— « Bien sûr, » répondit l'interpellé en lui entourant l'épaule du bras dans un geste fraternel qui pouvait peut-être prêter à équivoque.

— « J'ai réfléchi, tu sais. » Elle se tut un instant, embarrassée, puis reprit : « Oh ! Steve, pourquoi ne pas abandonner cette course-suicide ? Pourquoi ne resterais-tu pas avec moi ? J'ai de

la terre, Steve. Vraiment de la terre. Soixante-quinze mètres carrés dans la cour du Central de New York. On pourrait la cultiver tous les deux ! »

Baxter était tenté. Qui ne l'eût été ? Il ne s'était pas rendu compte des sentiments que la ravissante fille-bandit éprouvait à son égard et ceux-ci ne le laissaient pas entièrement indifférent. L'ensorcelante beauté et l'ardeur de Flame Steinmetz, même s'il n'y avait pas eu l'attrait supplémentaire de cette terre, pouvaient avoir facilement raison du cœur du premier venu. L'espace d'un instant, Steve hésita et son bras se referma plus étroitement sur les épaules de sa compagne.

Mais sa fidélité fondamentale eut raison de cette défaillance fugitive. Flame était le romanesque à l'état pur, l'éclair d'extase dont rêvent les hommes tout au long de leur existence. Mais Adèle était la tendre amie de son enfance, sa femme, la mère de ses enfants, la patiente compagne avec laquelle il vivait depuis dix ans. Pour un être de la trempe de Steve Baxter, il ne pouvait y avoir d'autre choix.

Cette fille autoritaire n'avait pas l'habitude du refus. Aussi furieuse qu'un puma écorché, elle menaça Steve de lui arracher le cœur avec ses ongles et, après l'avoir saupoudré de farine, de le faire rôtir à petit feu. Les éclairs qui brillaient dans ses grands yeux et le tremblement qui agitait son sein montrait que ce n'étaient pas simplement des fleurs de rhétorique.

Néanmoins, flegmatique et implacable, Steve s'accrocha à ses convictions sans en démordre et Flame réalisa avec tristesse qu'elle n'aurait jamais aimé cet homme s'il n'avait été imbu de ces principes d'une morale élevée sur quoi se brisaient ses désirs.

Aussi, quand vint le matin, elle ne résista pas lorsque l'étranger tranquille manifesta son intention de s'en aller. Elle calma même la fureur de son père qui proclamait que Steve était un imbécile irresponsable et qu'on devait l'empêcher de partir dans son propre intérêt.

— « C'est inutile, papa... tu ne le vois pas ? Il faut qu'il mène sa vie comme il l'entend, même si cela doit l'abréger. »

Pablo Steinmetz capitula en maugréant et Steve Baxter se remit en route pour poursuivre son odyssée désespérée.

Il marchait, bousculé et écrasé par la foule au point de frôler la crise de nerfs, aveuglé par les éclairs des néons que reflétait

le chrome, assourdi par le vacarme incessant de la cité. Enfin, il atteignit une région où proliféraient les panneaux :

SENS UNIQUE

DÉFENSE D'ENTRER

SERREZ A DROITE

FERMÉ LE DIMANCHE ET LES JOURS FÉRIÉS

FERMÉ LES JOURS DE SEMAINE

INTERDICTION DE TOURNER A GAUCHE

Se faufilant à travers ce dédale d'ordres contradictoires, il aboutit sans l'avoir fait exprès à cette vaste zone de misère connue sous le nom de Central Park. A perte de vue, chaque centimètre carré était occupé par des gourbis sordides, des tentes délabrées, des appentis minables et de bruyants lupanars. Sa soudaine apparition parmi les habitants du parc, pauvres hères réduits à la condition animale, suscita nombre de commentaires défavorables. Les gens étaient persuadés que cet inconnu était un inspecteur des services de l'hygiène qui allait sceller leurs puits paludéens, abattre leurs porcs porteurs de trichinose et vacciner leurs enfants scrofuleux. La populace s'assembla bientôt autour de lui, brandissant des béquilles et proférant des menaces.

Heureusement, quelque part dans l'Ohio, un grille-pain défectueux provoqua une panne de courant générale et Baxter mit à profit la panique qui s'ensuivit pour se tirer de ce mauvais pas.

Mais il se trouvait maintenant dans un quartier où les plaques portant les noms de rues avaient depuis longtemps été arrachées pour désorienter les collecteurs d'impôts. Le soleil était caché derrière des nuages d'une blancheur aveuglante. Même une boussole n'aurait servi à rien en raison de la proximité de vastes quantités de ferraille : tout ce qui restait du légendaire métro de la cité.

Steve Baxter réalisa qu'il était totalement et irrémédiablement perdu.

Néanmoins, il persévéra avec un courage qui n'avait d'égal que son ignorance. Pendant des jours sans nombre, il erra à travers les rues anonymes, longea d'interminables tas de briques, des montagnes de vitres, des kyrielles d'automobiles. La population superstitieuse, craignant qu'il ne fût un agent du F.B.I., refusait de répondre à ses questions. Il continuait d'avancer, les jambes vacillantes, incapables de se procurer de quoi manger ou de quoi boire, incapable même de prendre un peu de repos de peur d'être piétiné par la cohue.

Une charitable philanthrope l'arrêta juste au moment où il

allait étancher sa soif à une fontaine dont l'eau polluée était porteuse du germe de l'hépatite. Elle soigna Steve chez elle — elle demeurait dans une cahute entièrement faite de journaux située près des ruines moussues de Lincoln Center — et l'exhorta à renoncer à son projet insensé pour se consacrer à secourir les masses pléthoriques, misérables et hébétées qui pullulaient de toutes parts.

C'était là un noble idéal et Baxter s'interrogea. Mais, comme par hasard, il entendit les derniers résultats de la course sur le vénérable poste de radio de sa bienfaitrice.

De nombreux concurrents avaient eu un sort fatal, conformément aux us et coutumes urbains. Freihoff Saint-John avait été jeté en prison sous inculpation de jets d'ordures sur la voie publique. Quant au groupe qui avait franchi le pont de Verrazzano, il avait disparu dans les entrailles de la citadelle de Brooklyn Heights aux cimes enneigées et nul n'en avait plus entendu parler depuis.

Baxter comprit qu'il avait encore toutes ses chances.

Son moral avait considérablement remonté quand il se remit à nouveau en route. Mais il affichait maintenant une confiance exagérée, plus dangereuse encore que le pire découragement. Comme il se hâtait vers le sud, il décida étourdiment de profiter d'une accalmie de la circulation pour emprunter un trottoir roulant express et commit l'erreur de ne pas peser comme il l'eût fallu les conséquences de cette initiative.

Il constata alors avec épouvante qu'il se trouvait sur une bande à sens unique où il était interdit de tourner. Et elle l'entraînait sans escale vers les *terrae incognitae* de Jones Beach, de Fire Island, de Patchogue et de East Hampton.

Il était indispensable de prendre une décision d'urgence. A gauche de Steve, un mur de béton aveugle ; à sa droite, une barrière arrivant à la hauteur de la taille et portant l'avertissement suivant : IL EST INTERDIT DE SAUTER LE MARDI, LE JEUDI ET LE SAMEDI ENTRE 12 HEURES ET 0 HEURE.

C'était un mardi après-midi — donc en pleine période d'interdiction. Néanmoins, Steve sauta par-dessus le parapet sans hésiter.

La sanction fut prompte et terrible. Une voiture de police camouflée émergea de la cachette où elle était embusquée et se rua

vers Baxter en tirant furieusement sur la foule (en ce siècle infortuné, la police était tenue, aux termes de la loi, de tirer furieusement sur la foule quand elle était à la poursuite d'un suspect).

Steve se réfugia à l'intérieur d'une confiserie voisine. Alors, se soumettant à l'inévitable, il essaya de se rendre. Mais cela lui fut refusé en raison de la surpopulation régnant dans les prisons. Une grêle de balles le fit se jeter au sol tandis que les policiers au visage sévère installaient mortiers et lance-flammes portatifs.

Apparemment, c'était la fin, non seulement des rêves de Baxter, mais aussi de son existence. Allongé par terre au milieu des berlingots bariolés et des rouleaux de réglisse, il recommanda son âme à Dieu et se prépara à mourir avec dignité.

Mais ce désespoir était aussi prématuré que l'avait été son optimisme antérieur. Des bruits d'émeute parvinrent à ses oreilles et, levant la tête, il s'aperçut qu'un groupe d'hommes armés avait attaqué la voiture de police en la prenant à revers. Les policiers firent volte-face devant cette menace, et, pris dans un tir en enfilade, ils périrent jusqu'au dernier.

Baxter s'avança vers ses sauveteurs pour leur exprimer sa gratitude et il eut la surprise de constater que Flame O'Rourke Steinmetz se trouvait à leur tête. La ravissante fille-bandit n'avait pu oublier l'étranger à la voix suave. En dépit des bredouillements de protestation avinés de son père, elle avait suivi Steve pas à pas pour voler à son secours.

Les casquettes noires pillèrent le quartier avec une bruyante désinvolture tandis que Flame et Steve se retiraient dans la pénombre et la solitude d'un restaurant abandonné où, sous les pignons écaillés, vestiges d'un âge plus aimable, se joua une émouvante scène d'amour. Mais ce ne fut qu'un bref intermède doux-amer. Et Steve ne tarda pas à plonger à nouveau dans le vorace maelström de la cité.

Poursuivant inexorablement sa marche, les yeux presque entièrement fermés pour lutter contre les rafales de brouillard, les lèvres crispées de sorte que sa bouche n'était plus qu'une ligne blanche et farouche balafrant son visage, Baxter atteignit enfin l'angle de la 49e Rue et de la 8e Avenue. Et soudain, la situation se modifia en un clin d'œil avec la brutalité catastrophique propre aux cités-jungles.

Comme il traversait la rue, un inquiétant et profond rugisse-

ment s'enfla tout à coup et Steve réalisa que les feux étaient passés au vert. Les conducteurs, rendus fous par des jours et des jours d'attente, oublieux des obstacles mineurs, avaient d'un même mouvement écrasé la pédale de l'accélérateur. Le voyageur se trouvait au cœur d'un sauve-qui-peut véhiculaire. Avancer était aussi impossible que reculer.

Réfléchissant à toute vitesse, Baxter souleva le couvercle d'une bouche d'égout et s'enfonça sous la chaussée. Une demi-seconde de plus, il eût été trop tard. Au-dessus de lui il entendait la plainte déchirante du métal torturé et les chocs retentissants des voitures qui se télescopaient.

Il continua sa progression dans les égouts. Ce dédale de boyaux souterrains abritait une population dense mais il était quand même plus sûr que les voies de surface. Steve ne fit qu'une seule mauvaise rencontre, celle d'un apache qui l'attaqua au bord d'un canal collecteur. Endurci par ses expériences antérieures, il il eut raison du lascar, s'empara du canoë de ce dernier — dans certains boyaux particulièrement bas de plafond, les canoës étaient d'une nécessité absolue — et gagna en pagayant l'intersection de la 42e Rue et de la 8e Avenue où une crue éclair le ramena à la surface.

Le but si longtemps convoité était à présent à portée de sa main. Encore un bloc, un seul, et il atteindrait l'Office Latifundiaire de Times Square!

C'est alors qu'il se heurta à l'ultime obstacle qui mettait un point final à ses espoirs anéantis.

Au milieu de la 42e Rue se dressait un mur qui se prolongeait à perte de vue au sud et au nord, un mur cyclopéen qui avait surgi du jour au lendemain en vertu des voies quasi intelligentes que suivait l'architecture de New York. Baxter apprit que c'était la façade d'un gigantesque ensemble locatif de la tranche des revenus moyens supérieurs que l'on était en train d'édifier. Pendant toute la durée des travaux, la circulation était déroutée sur le tunnel Queens-Battery et la déviation de la 37e Rue Est.

Il calcula que le détour ne lui prendrait pas moins de trois semaines et l'obligerait à traverser le secteur inexploré de Garment District. La course était finie pour lui.

Le courage, la ténacité et la vertu n'avaient servi de rien. S'il n'avait pas été croyant, Baxter aurait songé au suicide. Avec une amertume non dissimulée, il mit en marche son petit transistor et écouta les dernières nouvelles.

Quatre concurrents étaient déjà parvenus à l'Office Latifundiaire. Cinq autres, qui arrivaient par le sud, se trouvaient à quelques centaines de mètres du but. Et — c'était le coup de grâce — Baxter apprit que Freihoff Saint-John, auquel le Gouverneur avait accordé une amnistie pleine et entière, approchait de Times Square par l'est.

Comme il était ainsi plongé dans les abîmes du désespoir, Steve sentit une main se poser sur son épaule. Il se retourna : c'était Flame qui, une fois encore, l'avait rejoint. Bien qu'elle eût juré de ne plus jamais avoir affaire avec lui, la vaillante enfant était revenue sur sa décision. Cet homme aux manières douces et à l'humeur égale comptait plus à ses yeux que son orgueil. Plus, peut-être, que l'existence elle-même.

Que faire à propos de ce mur ? La réponse était simple pour la fille d'un chef de bande ! Si l'on ne pouvait ni le contourner, ni ouvrir une brèche, ni passer par-dessous, eh bien, il n'y avait qu'à l'escalader ! Et, à cette fin, elle avait apporté des cordes, des chaussures à ailes de mouche, des pitons, des crampons, des piolets, des marteaux... tout le matériel d'alpinisme nécessaire. Elle était résolue à ce que Steve ait une dernière chance de réaliser le plus cher de ses vœux — et elle l'accompagnerait, qu'il le veuille ou non !

Ils escaladèrent côte à côte la paroi aussi lisse que du verre, affrontant d'innombrables dangers : les oiseaux, les avions, les tireurs isolés, tous les risques imprévisibles de la cité. Et là-bas, très loin au-dessous d'eux, Pablo Steinmetz, le visage semblable à un masque de granit rugueux, les suivait des yeux.

Après une éternité tissée d'embûches, ils atteignirent le faîte de la muraille et entamèrent la descente.

Flame glissa.

Horrifiée, Baxter vit son corps svelte tomber inexorablement et s'empaler sur l'antenne acérée d'une voiture. Il descendit aussi vite qu'il le put et s'agenouilla dans Times Square à côté du cadavre, à demi fou de chagrin... De l'autre côté du mur, le vieux Pablo pressentit que quelque chose d'irrémédiable s'était produit. Il frissonna, sa bouche se plissa en une grimace de douleur anticipée et il saisit une bouteille à l'aveuglette.

Des mains solides remirent Baxter sur ses pieds. Il leva la tête et contempla stupidement le bienveillant et rubicond visage du Commissaire Fédéral du Lotissement.

Il avait du mal à admettre qu'il avait gagné la Course. Avec

un curieux détachement, toute émotion engourdie, il apprit de la bouche de ce fonctionnaire que la morgue et l'ambition de Saint-John avaient déclenché une émeute dans l'explosif quartier birman de la 42e Rue et que son rival s'était vu contraint de chercher asile dans le labyrinthe des ruines de la Bibliothèque Municipale dont il n'avait pas encore réussi à se dégager.

Mais il n'était pas dans la nature de Steve Baxter de triompher du malheur d'autrui. Une seule chose comptait : il avait gagné, il était arrivé à temps pour se faire attribuer l'un des derniers arpents de terre encore disponibles sur le territoire.

Un arpent qui n'avait coûté que des efforts, de la peine et la vie d'une fille-bandit.

Le temps est miséricordieux et, au bout de quelques semaines, Steve Baxter ne pensait plus aux tragiques événements qui avaient marqué la course. Un *jet* officiel l'avait transporté avec les siens dans la ville de Cormorant, dans la Sierra Nevada. De là, ils avaient pris un hélicoptère pour entrer en possession du prix. Un représentant de l'Office Latifundiaire, un homme au cuir tanné était là pour les accueillir et leur montrer leur parcelle de terrain.

Le lopin s'étendait sous leurs yeux, ceinturé d'une clôture rudimentaire, sur le flanc d'une montagne presque verticale. A perte de vue s'étageaient d'autres lopins entourés de barrières semblables. Le sol, récemment défriché à coups de mines, était une succession de gigantesque entailles balafrant une surface de terre pulvérulente, couleur de sable. On n'apercevait pas un arbre, pas un brin d'herbe. Il y avait un logement, comme promis. Un appentis, pour être plus précis. Apparemment, il tiendrait jusqu'au prochain gros orage.

Les Baxter contenplèrent le décor en silence pendant de longues minutes. Enfin, Adèle murmura : « Oh ! Steve... »

— « Je sais, » répondit son mari.

— « Notre nouvelle terre... »

Steve hocha la tête. « Bien sûr, ce n'est pas très... joli, » fit-il d'une voix hésitante.

— « Joli ? Qu'est-ce que nous en avons à faire ? Elle est *à nous*, Steve. *A nous !* Tout un arpent ! On pourra y faire pousser des choses... »

— « Peut-être pas tout de suite. »

— « Je sais bien ! Mais nous allons la travailler, cette terre, et nous l'ensemencerons. Nous ramasserons des récoltes. Nous vivrons ici, Steve, n'est-ce pas ? »

Muet, Baxter laissa son regard errer sur cet arpent si chèrement conquis. Les enfants — Tommy et la petite Amelia toute blonde — s'amusaient avec une motte de terre. Le fonctionnaire se racla la gorge et dit :

— « Vous pouvez encore changer d'avis, vous savez. »

— « Comment ? »

— « Vous pouvez encore changer d'avis, » répéta l'autre. « Repartir pour votre appartement en ville. Il y a des gens qui trouvent que c'est un peu... sommaire, que ce n'est pas ce qu'ils espéraient. »

— « Oh ! non, Steve... non ! » gémit Adèle.

— « Non, papa, non ! » renchérirent les gamins.

— « *Retourner* en ville ? Loin de moi cette idée. Je regardais, c'est tout. Je n'ai jamais vu autant de terre d'un seul tenant au cours de toute mon existence. »

— « Je comprends ce que vous ressentez, » fit le fonctionnaire à voix basse. « Il y a vingt ans que je suis en poste et je suis encore tout remué quand je vois ça. »

Les Baxter échangèrent un regard d'extase. Leur guide se gratta le nez. « Eh bien, je crois que vous n'avez plus besoin de moi, mes amis. » Et il effectua une sortie discrète.

Steve et Adèle n'en finissaient pas de contempler leur nouveau domaine.

— « Steve ! Oh ! Steve, c'est à nous, tout ça ! A nous ! Et c'est toi qui l'a gagné... tout seul ! »

Les lèvres de Baxter se serrèrent.

— « Non, ma chérie, » dit-il très doucement. « Non, je ne l'ai pas gagné tout seul. Quelqu'un m'a aidé. »

— « Qui donc ? »

— « Un jour, je te raconterai. Mais, pour l'instant... entrons chez nous. »

Ils entrèrent dans l'appentis, la main dans la main. Derrière eux, le soleil plongeait dans le brouillard opaque de Los Angeles. C'était le plus beau des *happy ends* qu'il fût possible d'imaginer en cette seconde moitié du XXIe siècle.

Traduit par Michel Deutsch.
Titre original : The people trap.

GÉRARD KLEIN

Ligne de partage

Ce récit de Gérard Klein marque sa véritable rentrée, après plusieurs courtes nouvelles d'une facture plus mineure. Il offre plusieurs aspects conjugués : un sujet habile et séduisant, « à l'américaine », comme en traitait jadis Henry Kuttner ; un ton introspectif et quasi autobiographique qui, lui, est bien français ; une conclusion déconcertante qui demeure en suspens là où on attendait une chute. Au total, une œuvre qui témoigne du solide métier d'un écrivain en pleine possession de ses moyens.

Les deux téléphones sonnèrent en même temps. Jérôme Bosch hésita. Regrettable coïncidence, encore qu'assez fréquente. Mais jamais à cette heure-là, jamais à neuf heures cinq du matin alors qu'on vient d'arriver au bureau et qu'on promène un regard morne sur l'étendue terne et grise du mur, à peine relevée de quelques taches, si abstraites, si pâles qu'elles ne fournissent même pas le point de départ d'une rêverie.

A onze heures et demie, oui, l'heure à laquelle les gens commencent à se sentir en forme, expédient leurs affaires dans l'idée de gratter quelques minutes pour déjeuner plus à leur aise, où les lignes sont saturées, où tous les téléphones sonnent, partout, l'heure où les centraux téléphoniques, dans leurs cavernes fraîches, doivent se mettre à vibrer, à fumer, à fondre.

Il connaissait plusieurs solutions au problème. Prendre un des appareils, répondre et laisser l'autre sonner jusqu'à ce que le correspondant se lasse et décide de rappeler cinq minutes plus tard. Décrocher l'un des combinés, demander le nom, s'excuser. Prendre la seconde ligne, demander le nom, prier de patienter. Choisir le nom le plus important, ou le plus long, écouter d'abord la femme, s'il y en avait une, plutôt que l'homme. Les femmes sont, en affaires, plus concises. Ou prendre les deux communications à la fois.

Jérôme Bosch saisit les deux combinés. Les sonneries cessèrent. Il considéra sa main droite et le petit haltère froid et

noir qui pesait à peine au bout de son bras. Puis sa main gauche et l'autre petit haltère jumeau. Il eut envie de les fracasser l'un contre l'autre, ou de les poser benoîtement l'un près de l'autre, sur le bureau, tête-bêche, de manière à ce que les deux correspondants puissent engager la conversation et, qui sait, peut-être en sortirait-il quelque chose.

Mais rien pour moi, en tout cas. Je suis un intermédiaire. C'est à cela que je sers. Ecouter et répéter. Je suis un filtre entre un récepteur et un microphone, un cornet entre une bouche et une oreille, une plume automatique entre deux lettres.

Il porta un des combinés à chacune de ses oreilles.

Deux voix :

« Jérôme... a-t-on déjà appelé ? »

« Je suis bien le premier, n'est-ce pas... répondez-moi... »

Une voix posée, précise. Une voix inquiète, au bord de l'affolement. Elles se faisaient écho, curieusement semblables.

— « Allô, » dit Jérôme Bosch. « A qui ai-je l'honneur ? »

Une formule compassée, désuète, prudente, un peu ridicule, mais pourquoi les gens ne s'annoncent-ils pas ?

« Ce serait un peu long à expliquer... la communication risque d'être coupée... difficile de t'avoir. Ecoute bien, c'est la chance de ta vie. Il faut dire oui et y aller. »

(Clic, craquement, bruit d'un jet de sable sur une tôle)

« ... pas hésiter. »

« ... ne pas... ne pas... il ne faut pas... il ne faut pas... prétexte... je suis... non... pas.. »

— « Qui êtes-vous ? » cria Jérôme Bosch dans les deux microphones.

Silence.

Un double chuintement. A droite, c'était un froissement de métal. A gauche, le râle d'une machine. A droite, le fracas minuscule d'une coquille d'œuf broyée. A gauche, la caresse d'une râpe sur un ressort de sommier.

« Allô, » dit Jérôme Bosch, en vain.

Clic. Clic. Tonalité. Silence. Tonalité. Silence. A droite, à gauche. Un double signal d'occupation de la ligne.

Il raccrocha le combiné de gauche. Il demeura un moment, l'autre téléphone au creux de sa main droite, appuyé contre son oreille, écoutant la petite musique triste et mécanique qui chan-

tait sur deux notes, bruit et silence, bruit et silence, qui, comme une sirène d'absence, gémissait au fond du coquillage de matière moulée.

Puis il déposa le combiné de droite sur son socle.

Il examina par la fenêtre ouverte le ciel déteint où planaient des oiseaux urbains tout maculés de suie, ou du moins noirs, le mur de briques recuites par le temps qui bouchait une bonne partie de son horizon, puis, à l'intérieur, à côté de la fenêtre, le calendrier artistique offert par une société de calculateurs électroniques et qui, en sus du nombre des jours, offrait une reproduction soignée d'un tableau baroque, *La visite au rhinocéros*. Le rhinocéros, l'air mécontent, tournait le dos à ses visiteurs, afin sans doute de se mieux montrer à l'amateur d'art. De l'autre côté d'une palissade assez basse, une femme en robe longue, un loup sur le visage, un arlequin et deux enfants enrubannés s'amusaient du monstre.

C'était la même voix. Mais comment quelqu'un pourrait-il parler à la fois dans deux appareils et surtout dire des mots différents, simultanément, sur deux lignes différentes ?

Je connaissais cette voix. Je l'ai déjà entendue quelque part.

Il passa en revue les voix de ses amis, les voix des clients, les voix de gens avec qui il se trouvait parfois en relation sans qu'ils fussent ses amis ni qu'il essayât de leur vendre quelque chose, des voix de fonctionnaires, de médecins, d'épiciers, de taxiphonistes, toutes les voix que l'on entend au fond de l'écouteur sans être jamais capable de leur adjoindre un visage, des voix grasses, des voix rogues, des voix sèches, enjouées, rieuses, métalliques, sévères, enrouées, crispées, distinguées, précieuses, populaires avec un accent de rogomme, suaves et presque parfumées, lugubres, pincées, précises, prétentieuses, amères ou sardoniques.

Il n'était sûr que d'une chose. Il avait entendu, des deux côtés, une voix d'homme.

Ils rappelleront, se dit-il.

Il rappellera, car il ne s'agissait que d'un seul et même personnage, bien que, à gauche, la voix ait été nette, assurée, exigeante et presque triomphante, et à droite, étouffée, terrifiée, presque geignarde.

C'était fou ce que l'on pouvait apprendre des gens simplement en les écoutant au téléphone.

Il se mit au travail. Une rame de papier blanc, une petite boîte qui contenait des trombones, trois crayons à bille de couleurs

différentes et tout un échantillonnage de formulaires se trouvaient à portée de sa main. Il devait préparer une lettre, réunir un dossier, rédiger un rapport, vérifier quelques tableaux de chiffres. Cela suffirait à remplir la matinée. La rédaction du rapport déborderait probablement sur l'après-midi. Il se poserait, avant d'aller déjeuner, le difficile problème du choix entre la cantine de l'entreprise et l'un des petits restaurants du quartier. Il irait, comme d'habitude, à la cantine. Les deux premières années, il choisissait régulièrement l'un ou l'autre des petits restaurants parce que la cantine le déprimait. Elle lui rappelait qu'il vivait dans un univers qu'il n'avait pas choisi, et tant qu'il parvenait à y échapper, ne fût-ce que symboliquement, il conservait l'impression que son séjour n'y serait que provisoire. Un mauvais moment à passer, comme l'école ou le service militaire. Pas si mauvais, d'ailleurs. Le travail, assez souvent, était intéressant et ses collègues se montraient intelligents et cultivés. Certains d'entre eux avaient même lu l'un ou l'autre de ses livres.

Quelqu'un a voulu me faire une blague.

Ces choses-là sont possibles avec un magnétophone. Il n'y a même pas eu de dialogue. Je me suis contenté d'écouter et de crier allô et de demander des noms. Une blague sans queue ni tête.

Il se mit à travailler. La chose curieuse, quand il travaillait, c'était qu'il ne pouvait s'empêcher de songer aux histoires qu'il avait envie d'écrire, qu'il devait écrire, et à celle qu'il écrivait péniblement, le soir, dans son appartement éclairé d'un bout à l'autre car il ne supportait pas de rencontrer la nuit quand il passait d'une pièce à l'autre. Et alors, chose non moins curieuse, il pensait à son travail de la journée, il ne parvenait pas à s'empêcher de se faire du souci pour telle affaire, et comment un tel prendrait-il les explications fournies, un peu boiteuses, certes, le document définitif sortirait-il à temps, toutes choses qui auraient dû s'abolir dans le silence et le laisser tout entier à ses rêves. Un homme, se disait-il, ne peut pas mener de front deux activités complètement différentes. Il finit par développer deux personnalités qui se battent, se déchirent entre elles. Il s'engage sur le chemin biffide de la schizoïdie.

Il attrapa un téléphone et composa un numéro intérieur.

— « Madame Duport ? Oui... Bosch. Comment allez-vous ?... Bien, merci... Voulez-vous m'apporter le dossier Marseille ? Merci. »

Un jour, un jour, il écrirait à plein temps. Mais, à cette idée, une angoise soudaine lui coupait le souffle. Serait-il encore capable d'écrire, d'inventer des histoires, d'aligner d'autres mots que ceux des rapports et des lettres ? On frappa à la porte. « Entrez, » dit-il. La jeune femme était avenante. Elle avait un visage rond et un petit nez pointu. Qu'est-ce que vous aimeriez faire, vous, pensa-t-il, si vous ne deviez pas tenir à jour des dossiers, taper à la machine ? Peindre, coudre, lire, vous promener, multiplier les expériences sentimentales ? C'était une question qu'il ne poserait jamais. Et pourtant, se disait-il, ce devrait être le sujet d'une enquête, de la seule enquête qui vaudrait jamais la peine d'être menée. Il faudrait, dans les rues, dans les cafés, dans les cinémas, dans les théâtres, dans les transports et jusque dans leurs maisons demander aux gens ce qu'ils feraient s'ils étaient absolument libres, comment ils choisiraient de dépenser cette denrée rare qui se nommait le temps, dans quels flacons ils désiraient verser le sable compté de leurs vies. Il pouvait imaginer l'hésitation, l'incrédulité, la réticence, la panique. De quoi vous mêlez-vous ? Je ne sais pas, non, vraiment pas, je n'y ai jamais réfléchi. Attendez. Peut-être je...

Elle vit qu'il réfléchissait et posa le dossier sur le bureau sans dire un mot puis s'éclipsa.

Il prit le dossier et l'ouvrit.

Le téléphone de gauche sonna.

— « Allô, » dit-il.

— « Allô, Jérôme Bosch ? »

C'était la voix précise.

— « Oui. »

— « Je t'ai appelé, il y a deux jours. La transmission était mauvaise. Tu m'entends mieux, maintenant ? »

— « Oui, » dit-il. « Mais c'était tout à l'heure, pas il y a deux jours. Si c'est une blague... »

La voix l'interrompit.

— « Pour moi, c'était il y a deux jours. Et ce n'est pas une blague. »

— « Je le crois pourtant, » dit Jérôme Bosch. « Deux jours ou tout à l'heure, ce n'est pas la même chose. Et pourquoi me tutoyez-vous ? »

— « J'ai mis deux jours à retrouver la combinaison ou plutôt à réunir des conditions favorables. Ce n'est pas si commode de téléphoner d'un temps à un autre. »

— « Pardon ? » dit Jérôme Bosch.

— « D'un temps à un autre. Je préfère te dire la vérité. Je t'appelle de l'avenir. Je suis toi-même, plus vieux de... Il vaut mieux que tu en saches le moins possible. »

— « Je n'ai pas de temps à perdre, » fit Jérôme Bosch, les yeux fixés sur le dossier ouvert.

— « Ce n'est pas une plaisanterie, » plaida la voix, calme, raisonnable. « Je n'avais pas l'intention de te dire la vérité, mais tu n'as pas voulu m'écouter. Il te faut toujours des explications, des précisions. »

— « A toi aussi, » dit Jérôme Bosch, entrant dans le jeu, « puisque tu es moi. »

— « J'ai un peu changé, » dit la voix.

— « Et comment te portes-tu ? »

— « Beaucoup mieux que toi. Je fais un boulot qui m'intéresse, j'ai tout le temps d'écrire. Pas mal d'argent, du moins de ton point de vue. Une villa à Ibizza, une autre à Acapulco, une femme et deux enfants. Je suis très heureux de vivre. »

— « Félicitations, » dit Jérôme Bosch.

— « Tout cela est à toi, bien entendu, ou plutôt sera à toi. Il faut seulement ne pas commettre d'impair. C'est pour cela que je t'ai appelé. »

— « Je vois. Le coup du journal du lendemain. Les cours de la bourse. Ou le tiercé de la semaine prochaine, ou... »

— « Ecoute, » dit la voix, agacée. « A onze heures cinquante-huit, ce matin, tu recevras un coup de téléphone d'un homme très important. Il te fera une proposition. Il faut accepter. N'hésite pas à partir le soir même pour l'autre bout du monde. Aie confiance. »

— « Une proposition honnête au moins, » ironisa Jérôme Bosch.

La voix, dans l'écouteur, parut blessée.

— « Tout à fait honnête. Ce que tu attends depuis des années. Prends-moi au sérieux, bon Dieu. C'est la chance de ta vie. Celle qui ne revient pas. Ce personnage change souvent d'avis. Ne lui en laisse pas le temps. Ce sera le début d'une brillante, d'une fructueuse carrière. »

— « Et pourquoi m'as-tu appelé puisque tu as réussi ? »

— « Je ne réussirai que si tu te décides. Tu as tellement l'habitude d'hésiter, de tergiverser. Et puis... »

Le téléphonne de droite se mit à sonner.

— « On m'appelle sur une autre ligne, » dit Jérôme Bosch. « Je te quitte. »

— « Ne coupe pas, » dit la voix, frénétique, « ne... »

Il avait raccroché.

Il attendit un moment, écoutant l'autre téléphone qui sonnait, et le temps soudain se dilata. La sonnerie s'étirait sur un kilomètre de secondes et le silence était comme une immense oasis de fraîcheur et de repos. Ibizza. Acapulco. Des noms sur des cartes. Des villas blanches et rouges s'accrochant aux flancs de collines escarpées. Tout le temps d'écrire.

Il se souvint du jour où il avait entendu cette voix. Elle sortait du haut-parleur d'un magnétophone. C'était sa propre voix. Le téléphone la changeait, bien entendu, la dépersonnalisait, l'étouffait, mais c'était sa propre voix. Non pas celle qu'il avait l'habitude d'entendre, mais celle, différente, que restituaient les enregistreurs. Celle que les autres entendent.

Le téléphone de droite sonna pour la quatrième fois.

Il décrocha.

Il crut d'abord qu'il n'y avait personne au bout du fil ; il ne percevait qu'un faux silence empli de chuintements et d'échos, de grincements mécaniques, lointains, comme si la ligne recueillait des sons émis dans une vaste caverne, profondément enfouie sous le sol, pleine de bruits microscopiques, d'infimes ruissellements, de grattements d'insectes, d'éboulements minuscules. Puis il entendit la voix, avant même de comprendre ce qu'elle disait ou plutôt psalmodiait en un murmure indistinct.

— « Je vous entends très mal, » dit-il.

— « Allô, allô, allô, allô, » disait la voix, maintenant un peu plus nette. « Il ne faut pas y aller... sous aucun prétexte... Jérôme, Jérôme, vous m'entendez ? Ecoutez-moi, pour l'amour du ciel. Ne partez... »

— « Parlez plus fort, s'il vous plaît, » dit-il.

La voix dérisoire s'époumonnait, s'étranglait.

— « Refusez... refusez... plus tard... »

— « Etes-vous malade ? » dit Jérôme Bosch. « Faut-il prévenir quelqu'un ? Où êtes-vous ? Qui êtes-vous ? »

— « Tttttt, » fit la voix. « Toi. »

— « Encore, » dit-il. « Mais l'autre voix disait que... »

— « ... suis dans l'avenir... pas partir... tant pis... comprenez... »

On frappa à la porte, timidement.

— « Entrez, » dit Jérôme Bosch, écartant un instant l'écouteur de son oreille, posant machinalement sa main sur le microphone.

Le nouveau livreur entra. C'était son premier emploi et les activités de ces hommes et de ces femmes enfermés dans des bureaux, qui noircissaient du papier à longueur de journée, l'impressionnaient. Il rougissait facilement et il était toujours impeccablement vêtu. Il déposa sur le bord du bureau le journal du matin et le courrier.

— « Merci, » dit Jérôme Bosch avec un signe de tête.

La porte se referma.

Il serra de nouveau l'écouteur contre son oreille. Mais la voix s'en était allée, elle s'était perdue dans ce labyrinthe de fils qui courait tout autour du monde. Déclic. Tonalité.

Il raccrocha, pensif. Etait-ce sa propre voix, comme l'autre fois ? Il n'en était pas sûr. Et pourtant, les deux voix, celle de droite et celle de gauche, avaient un air de famille. Deux moments de l'avenir, pensa-t-il, deux moments différents qui essaient de me joindre.

Il ouvrit les lettres. Rien d'important. Il les annota et les déposa dans une corbeille. Il jeta les enveloppes au panier. Puis il fit sauter la bande du quotidien, tourna rapidement les pages pour atteindre la rubrique économique. Comme presque tous les matins, son regard erra sur la page et se fixa sur la chronique météorologique. Il n'y prenait aucun intérêt particulier. C'était une simple affaire de contiguïté. La carte toute hérissée de symboles attirait le regard. Il lut :

Temps frais et humide sur la région parisienne...

Ses yeux sautèrent deux ou trois lignes.

La perturbation cyclonale des Antilles se déplace vers le nord-est, au-dessus de l'océan Atlantique. Il faut s'attendre à des...

Il reporta son attention sur le haut de la page, parcourut en diagonale les cours de la bourse et des principales matières premières. Valeurs fermes mais transactions encore peu nombreuses. Hausse sur l'argent. Légère baisse sur le cacao.

Rien que de très ordinaire. Il replia le journal.

Il se mit à lire le premier document du dossier. Il relut quatre fois le premier paragraphe sans le comprendre. Quelque chose n'allait pas, non dans le paragraphe, mais dans son esprit. Un écureuil ivre tournait dans une cage qui ressemblait à un cadran téléphonique.

Il décrocha l'appareil de droite, sans réfléchir, et composa le numéro du standard de l'immeuble.

— « ... vous écoute, » dit une voix rogue.

— « J'ai reçu tout à l'heure deux coups de téléphone. Savez-vous si mes correspondants ont laissé leurs numéros ? »

C'était l'habitude du standard de noter toutes les communications, non dans un esprit de basse police, mais afin de pouvoir aisément rétablir, le cas échéant, une communication interrompue.

— « Quel poste ? »

— « 413, » dit Jérôme Bosch.

— « ... vais voir. Quittez pas. »

Il entendit des voix indistinctes, au bout du fil.

Une autre voix, féminine, aimable.

— « Vous n'avez encore reçu aucun appel ce matin, monsieur Bosch. Du moins, pas de l'extérieur. »

— « On m'a appelé quatre fois, » dit Jérôme Bosch.

— « Pas de l'extérieur, monsieur Bosch. En tout cas, pas sur votre poste. »

— « Je ne suis pas sorti de mon bureau. »

— « Je vous assure... »

Il s'éclaircit la voix.

— « Est-ce qu'un appel de l'extérieur peut m'atteindre sans passer par le standard ? »

La standardiste attendit un moment.

— « Je ne vois pas comment, monsieur Bosch. »

Inquiète :

« Je n'ai pas quitté mon poste. »

Polie, mais froide :

« Voulez-vous les réclamations ? »

— « Non, » dit Jérôme Bosch. « J'ai dû rêver. »

Il raccrocha et passa une main sur son front moite.

C'est une farce. Ils se sont servi d'un des magnétophones des secrétaires et ils n'ont même pas pris la peine de passer par le réseau extérieur. Ils doivent hurler de rire dans un bureau voisin. Malchior s'est fait une spécialité d'imiter les voix.

Silence. Le staccato d'une machine à écrire amorti par l'épaisseur de deux portes. Un pas lointain. La rumeur de la ville qui s'engouffrait par la fenêtre ouverte, ponctuée du grondement des échappements.

Il regarda les deux téléphones comme s'il ne les avait jamais vus. C'était impossible. Les deux téléphones étaient munis de deux sonneries distinctes : stridente pour l'extérieur, ronflante pour l'intérieur. La sonnerie qui avait précédé chacun des quatre coups de téléphone retentissait encore dans ses oreilles.

Il se leva dans un mouvement si brusque qu'il faillit renverser son fauteuil. Le couloir était désert. Il poussa la porte entrouverte d'un bureau, puis d'un deuxième, puis du troisième. Ils étaient tous vides et il n'y avait même pas sur la surface polie des tables une feuille de papier pour rappeler qu'ils avaient jamais eu des occupants. Dans le dernier bureau, il décrocha le téléphone, pressa le bouton correspondant au réseau intérieur et composa le numéro de son poste. Un ronflement sourd, venant de son bureau, emplit le couloir. Personne n'avait interverti les fils des sonneries.

Il traversa le couloir, frappa et pénétra dans le bureau de la secrétaire qui se figea, les doigts en l'air au-dessus de sa machine à écrire.

— « Il n'y a personne, ce matin. »

— « Ce sont les vacances, » dit-elle. « Il ne reste plus que le directeur adjoint, vous et moi. »

« Et le commis, » ajouta-t-elle au bout d'un moment.

— « Ah ! » dit Jérôme Bosch, « j'avais oublié. »

— « Je partirai la semaine prochaine. » Elle agita un doigt en l'air. « Ne l'oubliez pas. Faudra-t-il prendre une intérimaire ? »

— « Je ne sais pas, » dit-il désorienté. « Voyez la direction. »

Il s'appuya contre le chambranle de la porte.

— « Croyez-vous que le temps va se mettre au beau, monsieur Bosch ? »

— « Je n'en ai pas la moindre idée. Je l'espère. »

— « La radio annonçait ce matin un cyclone au-dessus de l'Atlantique. Nous aurons encore de la pluie. »

— « J'espère bien que non, » dit-il.

— « Vous auriez aussi besoin de prendre du repos, monsieur Bosch. »

— « Je partirai bientôt. Deux ou trois bricoles à terminer. A propos, vous avez entendu le téléphone sonner, ce matin, dans mon bureau ? »

Elle hocha affirmativement la tête.

— « Deux ou trois fois. Pourquoi ? Vous n'étiez pas là ? Il fallait répondre ? »

— « J'étais là, » dit Jérôme Bosch, mal à l'aise. « J'ai pris les communications. Je vous remercie. Où partez-vous ? »

— « Dans les Landes, » répondit-elle en l'examinant avec curiosité.

— « Je vous souhaite du beau temps. »

Il sortit, tirant la porte derrière lui, attendit un instant dans

le silence du couloir désert. Le staccato de la machine reprit. Rassuré, il regagna son bureau.

Il reprit la circulaire.

Le téléphone de droite se mit à sonner.

Il regarda sa montre. Elle marquait onze heures cinquante-huit.

— « Allô ? »

— « Monsieur Bosch, » dit la standardiste. « Un appel de l'étranger. Un instant, je vous prie. »

Déclic. Il entendit la distance, la valse des électrons franchissant les frontières sans passeport, des ondes bondissant à travers l'espace, renvoyées au-dessus des océans par les raquettes intercontinentales des satellites, se faufilant tout au long des câbles posés sur le fond de la mer.

— « Allô, » dit une voix d'homme. « Monsieur Bosch ? Jérôme Bosch ? »

— « Lui-même, » dit Jérôme Bosch.

— « Oscar Wildenstein à l'appareil. Je vous appelle des Bahamas. Je viens de finir votre dernier livre, *Comme en un long jardin.* Très beau, excellent, mon cher, tout à fait original. »

Une voix grave, mâle, assurée, vibrante, avec une pointe d'accent étranger, italien peut-être ou américain, ou une pointe des deux. Une voix qui avait une odeur de cigare coûteux, qui était vêtue d'un smoking blanc, qui parlait du bord d'une piscine sous un ciel absolument bleu, hanté d'un soleil torride.

— « Je vous remercie, » dit Jérôme Bosch.

— « J'ai lu toute la nuit. Pas pu m'en arracher. Je veux en faire un film. Avec Barbara Silver. Vous connaissez ? Bien. Je veux vous voir. Que faites-vous en ce moment ? »

— « Je suis au bureau, » dit Jérôme Bosch.

— « Vous pouvez vous libérer ? Bien. Vous avez un avion qui part de Paris-Orly à quatre heures, heure locale. Attendez... On me dit quatre heures trente. Je fais prendre un billet. Mon agent en Europe vous accompagnera à l'aéroport. Inutile d'emmener quoi que ce soit. On trouve à Nassau tout ce qu'on veut. »

— « Je voudrais réfléchir. »

— « Réfléchir. Bien sûr. Je ne peux pas tout vous dire au téléphone. On discutera des détails demain matin, au petit déjeuner. Barbara est terriblement excitée à l'idée de faire votre connaissance. Elle va commencer votre livre. Elle l'aura lu demain matin.

Je vais lui faire traduire les passages difficiles. Natacha veut vous voir aussi. Et Sybil, et Merryl, mais ça, c'est de la figuration. »

La voix s'éloigna. Jérôme Bosch entendit des rires féminins, puis la voix de Wildenstein, un peu en retrait, mais nette, si nette qu'on eût cru qu'il parlait de la pièce d'à côté : « No, you can't speak to him just now.

» Elles sont complètement folles. Elles veulent vous parler tout de suite. Ce n'est pas possible. Je leur ai dit d'attendre à demain. Harding ou Hardy, je ne sais plus son nom, enfin celui qui me représente en Europe prendra soin de vous. J'ai été charmé de bavarder avec vous. A demain. Domani. Mañana. »

— « Au revoir, » dit Jérôme Bosch d'une voix faible.

Quelle heure est-il là-bas ? se demanda-t-il.

Six ou sept heures du matin. Il a vraiment lu toute la nuit. Un roman inadaptable au cinéma. Sauf peut-être par moi. Après tout, je sais mieux que personne ce que j'y ai mis. Il a compris que tous ses scénaristes s'y casseraient les dents. Quelqu'un d'important. Une brillante, une fructueuse carrière. Deux maisons, à Ibizza et à Acapulco.

On frappa à la porte.

— « Entrez, » dit-il.

La secrétaire resta sur le pas de la porte, une expression bizarre sur le visage. Elle tenait un petit morceau de papier à la main.

— « On vous a appelé pendant que vous étiez en ligne, monsieur Bosch. On m'a passé le correspondant. »

— « Eh bien ? » dit joyeusement Jérôme Bosch.

— « Je n'ai pas bien entendu. La transmission était terriblement mauvaise. Il devait appeler de loin. Je suis désolée, monsieur Bosch. »

— « Et qu'a-t-il dit ? »

— « Je n'ai compris que deux ou trois mots. Il a dit : *terrible... terrible...* deux ou trois fois, puis... *accident...* ou *occident*. Je l'ai noté ici. »

— « Il n'a pas laissé son nom ? »

— « Non, monsieur Bosch, et il n'a pas indiqué son numéro. J'espère qu'il rappellera. J'espère qu'il n'est rien arrivé dans votre famille. Un accident, mon Dieu, c'est si vite arrivé. »

— « Je ne pense pas qu'il y ait lieu de s'inquiéter, » dit Jérôme Bosch en prenant le petit rectangle de papier. Son regard erra sur

les hiéroglyphes sténographiques puis se porta sur les trois mots en clair portés au-dessous : *Terrible... terrible... accident.*

Le *a* de accident était souligné et surmonté d'un *o.*

— « Merci, madame Duport. Ne vous inquiétez pas. Je ne connais personne qui aurait pu être victime d'un accident. Non, plus personne. »

— « C'était peut-être une erreur. »

— « C'était sûrement une erreur. »

— « Je vais déjeuner, monsieur Bosch. »

— « Bon appétit. »

Lorsqu'elle eut refermé la porte, il se demanda s'il allait attendre qu'elle fût de retour pour quitter le bureau. D'habitude, ils s'arrangeaient pour que quelqu'un soit toujours là pour prendre les communications urgentes. Mais c'étaient les vacances. Il n'y aurait pas de communications.

A moins que les deux voix ne rappellent.

Il haussa les épaules en jetant un regard de biais au rhinocéros. La véritable question était de savoir ce qu'il allait décider. C'étaient les vacances, après tout. Il pouvait partir une semaine sans avoir même à donner de raison. Les Bahamas. Peut-être l'agent de Wildenstein ne se manifesterait-il jamais ? Peut-être cet appel avait-il été une fantaisie de milliardaire sitôt achevée, sitôt oubliée. Quelqu'un, aux Bahamas, avait lu son livre ou en avait seulement entendu parler, et avait voulu entendre le son de sa voix, vérifier s'il existait.

Il mit le journal du matin dans sa poche. Il fixa un moment les téléphones comme s'il s'attendait à ce que les sonneries retentissent une nouvelle fois et, tandis qu'il parcourait le couloir à la moquette élimée, striée de raies parallèles qui étaient comme le spectre du parquet disjoint, tandis qu'il descendait le grand escalier de pierre, il tendit l'oreille, presque surpris de n'être pas rappelé par une sonnerie impérieuse. Il traversa la cour, se retrouva dans la rue. Il prit le chemin du petit restaurant basque.

Il monta au premier étage où il savait ne trouver personne en cette saison de l'année. Il examina la carte, par pure habitude car il la connaissait par cœur, et commanda une salade de tomate et un poulet basquaise avec une demi-carafe de vin rouge. Il était presque une heure. Aux Bahamas, il devait être huit heures. Wildenstein prenait son petit déjeuner en compagnie de Barbara, Sybil, Merryl, Natacha et d'une demi-douzaine de secrétaires, sous un ciel absolument bleu, à l'ombre de palmes exotiques, et tout

en mangeant il téléphonait dans toutes les parties du monde, dans toutes les villes du monde, et sa voix mâle, assurée, résonnait partout à la fois, il parlait en trois ou quatre langues de tous les livres qu'il avait lus dans la nuit.

Jérôme Bosch déplia son journal.

Il attaquait la salade de tomate quand la serveuse vint l'avertir.

— « Vous êtes monsieur Bosch, n'est-ce pas ? »

— « Oui, » dit-il.

— « On vous demande au téléphone. La personne a dit que vous mangiez dans la salle du haut. Le téléphone est en bas, à côté de la caisse. »

— « J'y vais, » dit-il, soudain consterné. Etait-ce la voix éteinte, lointaine, indistincte, presque couverte par les parasites, ou bien l'autre voix, celle qui téléphonait d'Ibizza ou d'Acapulco ? Ou bien encore l'agent de Wildenstein ?

Le téléphone trônait sur une étagère coincée entre la caisse et la cuisine. Jérôme Bosch se tassa dans le recoin pour laisser passer les serveuses.

— « Allô, » dit-il, essayant de protéger son oreille libre contre les fracas d'assiettes.

— « J'ai eu du mal à te joindre. Oh ! je savais où tu étais, naturellement. Mais je ne me souvenais plus du numéro de ce bistrot. A vrai dire, je ne l'ai jamais su. Pas facile de trouver un numéro quand on ne connaît ni le nom du patron ni l'adresse exacte du restaurant. »

C'était la voix de gauche, précise, nette, mais plus nerveuse que le matin, semblait-il.

— « Wildenstein a appelé ? »

— « A l'heure exacte, » dit Jérôme Bosch.

— « Tu vas accepter ? »

La voix était anxieuse.

— « Je ne sais pas encore. Il faut que je réfléchisse. »

— « Mais tu dois accepter. Tu dois y aller. Wildenstein est un type extraordinaire. Vous vous entendrez parfaitement, tous les deux. Dès la première minute. Tu feras de grandes choses, avec lui. »

— « Et le film sera bon ? »

— « Quel film ? »

— « L'adaptation de *Comme en un long jardin.* »

La voix se mit à rire.

— « Elle ne se fera jamais. Tu sais comme moi que c'est parfaitement inadaptable. Tu lui parleras d'une autre idée. Il sera emballé. Non, je ne peux pas te dire laquelle. Il faut... il faut que ça t'arrive. »

— « Et Barbara Silver ? Comment est-elle ? »

La voix s'adoucit.

— « Barbara, oh ! Barbara. Tu auras tout le temps de la connaître. Tout le temps. Parce que... Désolé. Je ne peux pas te le dire. »

Il y eut un silence.

— « D'où appelles-tu ? »

— « Je ne peux pas te le dire. D'un endroit très agréable. Tu ne dois pas connaître ton avenir. Ça risquerait de bouleverser un tas de choses. »

— « Quelqu'un d'autre m'a appelé ce matin, » dit brusquement Jérôme Bosch. « Quelqu'un qui avait ta voix, ou la mienne, mais cassée, fatiguée. Je l'entendais très mal. Il m'a dit de ne pas faire quelque chose. De refuser quelque chose. Peut-être la proposition de Wildenstein. »

— « Il appelait de l'avenir ? »

— « Je ne sais pas. »

Un silence. Puis :

— « Il a parlé d'un accident. »

— « Qu'est-ce qu'il a dit ? »

— « Rien. Juste un mot. Accident. »

— « Je ne comprends pas, » dit la voix. « Ecoute, ne t'en fais pas. Va voir Wildenstein et laisse-toi porter. »

— « Il a appelé plusieurs fois, » dit Jérôme Bosch. « Il rappellera sûrement. »

— « Ne te dégonfle pas, » dit la voix, soucieuse. « Demande-lui de quand il téléphone, tu saisis ? Quelqu'un essaie peut-être de t'empêcher de réussir. Quelqu'un qui est jaloux de moi. Tu es sûr qu'il avait notre voix ? Ça s'imite, les voix. »

— « Presque sûr, » dit Jérôme Bosch.

Il attendit un instant parce qu'une serveuse se trouvait juste dans son dos.

« Il appelait peut-être de *ton* avenir, » reprit-il. « Quelque chose va peut-être tourner mal pour toi et il voulait m'avertir. Quelque chose qui a commencé avec Wildenstein. »

— « C'est impossible, » dit la voix. « Wildenstein est mort.

Tu... tu ne devrais pas le savoir. Oublie-le. Ça ne fait rien. De toute façon, tu ne sais pas quand. »

— « Il... il mourra dans un accident, n'est-ce pas ? »

— « Dans un accident d'avion. »

— « C'était peut-être ça. Tu... tu y étais pour quelque chose ? »

— « Absolument pour rien. Je t'assure. »

La voix s'énervait : « Ecoute, tu ne vas pas gâcher ton avenir pour cette histoire. Tu ne risques rien. Je sais ce qui va t'arriver. Je l'ai vécu. »

— « Tu ne connais pas ton avenir. »

— « Non, » dit la voix. « Mais je suis capable d'y faire face. Je ferai attention. Il ne m'arrivera rien. Et même s'il m'arrive quelque chose, je suis beaucoup plus vieux que toi, non, je ne dois pas te dire mon âge. Mettons que tu as devant toi une bonne dizaine d'années. Et de bonnes années. Je n'y renoncerais pas même si je devais mourir demain. »

— « Mourir demain, » dit Jérôme Bosch.

— « Une façon de parler. C'est beaucoup, dix ans, tu sais. Et je me porte comme un charme. Beaucoup mieux qu'à ton âge, je t'assure. Accepte. Pars pour les Bahamas. Ça ne t'engage à rien. Promets-moi que tu vas accepter. »

— « Je voudrais savoir une chose, » dit lentement Jérôme Bosch. « Comment peux-tu me parler ? Ils ont inventé une machine à explorer le temps, dans l'avenir ? Où tu l'as bricolée toi-même ? »

La voix se mit à rire à l'autre bout du temps. Un rire un peu forcé.

— « Elle existe déjà à ton époque. Je ne sais pas si je dois te le dire. C'est un secret. Très peu de gens sont au courant. De toute façon, tu ne sauras pas t'en servir. Personne ne sait au juste comment ça marche, même maintenant. Il faut de la chance, un heureux concours de circonstances. La machine, c'est le téléphone. »

— « Le téléphone, » répéta Jérôme Bosch, surpris.

— « Oh ! pas le combiné que tu tiens à la main. Mais le réseau, l'ensemble du réseau. C'est la chose la plus compliquée qui ait été faite de main d'homme. Beaucoup plus compliquée que le plus grand des ordinateurs. Pense aux milliards de kilomètres de fils, aux millions d'amplificateurs, à l'enchevêtrement inextricable des centraux. Pense aux milliards de messages qui font le tour de la Terre. Et tout est interconnecté. De temps en temps, il se

passe quelque chose d'imprévu dans ce fouillis. De temps en temps, le téléphone relie deux moments au lieu de relier deux endroits. Ça deviendra peut-être officiel, un jour. Mais j'en doute. Trop d'impondérables. Et trop de risques. Seuls quelques-uns sont dans le coup. »

— « Comment as-tu fait ? »

— « Tu auras des amis très intelligents, dans l'avenir, si tu acceptes la proposition de Wildenstein. Mais je parle trop. Tu n'as pas besoin de tout savoir. Accepte. C'est tout. »

— « Je ne sais pas, » murmura Jérôme Bosch comme il entendait un déclic à l'autre bout du fil.

Quelqu'un attendait derrière lui.

— « Oh ! excusez-moi, » dit-il. « J'ai été bien long. »

Il essaya de sourire. Il remonta l'escalier en tirant sur la rampe. Le poulet avait été servi en son absence. Il était presque froid.

— « Voulez-vous que je vous le mette à réchauffer ? » demanda la serveuse.

— « Non, » dit-il. « Ça ira. »

Ils ne disposaient pas de la machine à voyager dans le temps. Mais ils avaient découvert un nouvel usage du téléphone.

Le téléphone.

Il enserrait la planète entière. Il courait le long des routes, des voies ferrées, suspendu à autant de forêts rectilignes. Il plongeait sous les fleuves et sous les océans dans un habit de caoutchouc. Il formait une pelote dense et arachnéenne à la fois. Ses fils se superposaient, s'entrecroisaient. Personne de nos jours ne serait plus capable de dessiner le diagramme complet du réseau téléphonique. Et dans dix ans ? Et dans vingt ans ? Le réseau dépassait probablement en complexité le cerveau humain lui-même.

Il essaya de s'imaginer les cavernes sombres et fraîches des grands centraux où, dans le silence, des impuretés impalpables, noyées au cœur d'un cristal, orientaient des voix innombrables. Et le réseau, en un sens, était vivant. Les hommes l'étendaient sans cesse et le réparaient minutieusement, le perfectionnaient. Les centraux étaient autant de ganglions. Des calculatrices automatiques découpent les messages en fines lamelles afin de les entrecroiser et de remplir les silences. Quoi d'étonnant à ce que le téléphone fût capable d'un miracle supplémentaire ?

Il se souvint des histoires — peut-être des légendes — qu'on racontait sur le téléphone. Des numéros que l'on pouvait com-

poser la nuit et qui vous mettaient en relation avec des voix inconnues. Non pas une mais des voix, anonymes, désincarnées, qui échangeaient entre elles des propos anodins, ou badins, ou grivois, qui proféraient des choses qui n'auraient jamais été dites sous le couvert d'un visage ou d'un nom. Il se souvint des voix fantômes qui, disait-on, erraient sans trêve, pendant des années, dans la boucle sans fin du réseau et répétaient toujours la même chose. Il se souvint de l'horloge parlante et des tables d'écoute.

Tôt ou tard, se dit-il, chaque chose, dans l'univers, trouve un emploi pour lequel elle n'a pas été conçue. Ainsi l'homme. Il y a un million d'années, il courait dans la forêt, cueillait des fruits et chassait le gibier avec ses mains nues. Et maintenant, il édifie des villes, écrit des poèmes, jette des bombes et téléphone.

Ainsi le téléphone.

Il repoussa son assiette, commanda un café, le but, paya et sortit. Le soleil avait fini par chasser les nuages. Il fit un crochet en direction des quais. Mais flâner y était devenu impossible depuis que les voitures s'en étaient emparé. Même les pêcheurs avaient renoncé. Je tourne en rond, se dit-il. Je connais par cœur toutes les rues du quartier. Je travaille, j'habite au cœur d'une des villes les plus prestigieuses du monde et elle a cessé de m'émouvoir. Elle ne me dit plus rien. Il faut que j'en sorte.

Il consulta sa montre. Presque deux heures et demie. Le moment de rentrer et de me mettre à faire ce que je n'ai pas pu faire ce matin. Les murs et les vitrines, toujours semblables, étaient gris et comme transparents, usés par la fréquence, l'insistance excessives du regard. Restaient les filles que les saisons, les déménagements, les hasards des emplois et les cars de touristes renouvelaient. Mais l'année était mauvaise, de ce point de vue. Il n'avait pas aperçu une vraiment jolie fille depuis plus d'une semaine.

Aux Bahamas, Barbara, Natacha, Sybil et Merryl barbotaient dans une piscine sous les yeux satisfaits de Wildenstein. Il a raison, pensa-t-il. Je dois accepter. C'est une chance qui ne se représentera plus.

La porte du secrétariat était restée ouverte. La secrétaire le guettait. Un nouvel appel, pensa-t-il, le cœur serré.

Elle se pencha vers lui.

— « Quelqu'un vous attend dans votre bureau, monsieur Bosch. » Il s'arrêta net, une boule dans la gorge. Je n'avais pas de rendez-vous. Qui est venu me voir ? Est-ce qu'ils ont réussi à

traverser physiquement le temps ? Est-ce qu'il ne leur suffit pas de me téléphoner ? Il hésita devant sa porte, prit son courage à deux mains, non, ils ne peuvent que téléphoner, expédier des voix, des messages à travers le temps, ouvrit la porte.

Un homme qui ne ressemblait pas à Jérôme Bosch attendait, assis sur un coin du bureau, une jambe pendante, l'autre prenant appui sur la moquette élimée. Son visage était allongé, ses traits racés. Ses cheveux sombres étaient longs mais soigneusement coupés au ras du col. Il était vêtu d'un complet d'apparence sobre mais dont le tissu à grands carreaux, le nombre ahurissant de poches — celle au-dessus du cœur munie d'une pochette de couleur artistement froissée — les revers étroits soulignaient la fantaisie. Il portait une chemise à raies, une cravate à pois, des chaussures noires ornées de motifs compliqués et des chaussettes rouges. A portée de sa main droite, une mallette noire, de cuir luisant. Il faisait Anglais de la pointe des cheveux à l'extrémité des ongles. Il se leva.

— « Monsieur Jérôme Bosch ? Je suis très fier de faire votre connaissance. »

La voix était cultivée, sereine, teintée d'un accent indubitablement britannique. Jérôme Bosch hocha la tête.

« Fred Hardy, » dit l'homme en tendant une main interminable et soignée, aux ongles coupés ras, carrés. « Monsieur Wildenstein m'a téléphoné avant de vous appeler. Il souhaitait que je m'occupe de tous les détails. »

Il ouvrit la malette, aligna sur le bureau une poignée de documents.

« Voici votre billet d'avion, monsieur Bosch. Voici un visa spécial que vous n'aurez qu'à glisser dans votre passeport. Vous avez un passeport, n'est-ce pas ? Ce portefeuille contient cinquante livres en traveller's checks au porteur. Vous n'aurez qu'à les endosser. J'ai pensé que cela vous suffirait pour le voyage. Monsieur Wildenstein vous défraiera lui-même, là-bas. Et voici une lettre que vous remettrez au douanier, à Nassau. Le gouverneur est un ami personnel de monsieur Wildenstein. Vous n'aurez à vous occuper de rien. Monsieur Wildenstein ne se trouve probablement pas à Nassau, mais quelqu'un vous attendra à l'aéroport et vous conduira à l'île de monsieur Wildenstein. Je vous souhaite un bon voyage. »

— « Je n'ai pas encore accepté, » dit Jérôme Bosch.

Hardy se mit à rire, poliment.

— « Oh ! vous êtes libre, monsieur Bosch. J'ai préparé tout ceci dans l'hypothèse d'une réponse favorable. »

— « Vous avez fait vite, » dit Jérôme Bosch, éberlué, contemplant le billet d'avion, le visa, le portefeuille et l'enveloppe. « Vous résidez à Paris ? »

— « J'arrive de Londres, monsieur Bosch, » dit Hardy. « Monsieur Wildenstein aime l'efficacité. Monsieur Wildenstein m'a recommandé de vous accompagner moi-même à l'aéroport. D'ailleurs mon avion décolle une demi-heure après le vôtre. Ces horaires sont pratiques, entre Paris et Londres. »

Le téléphone de droite se mit à sonner. Hardy mit la serviette sous son bras.

« Je vous attends dans le couloir, monsieur Bosch. Le taxi est en bas. Nous avons largement le temps. »

Il sourit, découvrant largement ses dents larges et immaculées. La porte se referma derrière lui.

Jérôme Bosch décrocha le téléphone.

— « Allô, » dit-il.

Personne. L'écho d'une cave, d'un long tunnel. Un puits.

« Allô, » dit-il, plus fort. Il eut l'impression de ne pas s'entendre lui-même. Il eut l'impression que le son de sa voix était aspiré par le microphone, étouffé, anéanti.

Sans conviction, il dit :

« De quand appelez-vous donc ? Que voulez-vous ? »

Il attira à lui le billet d'avion et le feuilleta. Un feuillet aller Paris-Nassau, via New York et Miami. Un feuillet retour. Hardy avait bien fait les choses. Ce n'était pas une souricière. Quoi qu'il arrivât, il pourrait rentrer. Et Hardy était venu de Londres tout exprès. Voyons, Wildenstein l'avait appelé à dix heures et demie, peut-être à onze heures. Il avait pris l'avion de midi. A une heure il était à Paris. A deux heures moins le quart dans le bureau de Jérôme Bosch. C'était tout simple. Il vivait dans un monde où l'on sautait d'un avion dans un autre, où l'on portait des complets d'apparence sobre mais en réalité extravagants, des chaussures faites sur mesure, où l'on invitait à dîner des gouverneurs et où l'on téléphonait aux quatre coins de la planète. Je ne peux pas le renvoyer bredouille à Londres, se dit Jérôme Bosch.

C'était un billet de première classe. Sur le coin supérieur gauche de la couverture, on avait appliqué un tampon : *V.I.P.* Et quelqu'un avait rajouté à la main : *Fm WDS.*

Very Important Person. From Wildenstein. De la part de Wildenstein.

Il s'est mis en quatre. Je ne peux pas me contenter de lui dire : demain si vous voulez, mais pas aujourd'hui, il faut que je réfléchisse. Il me rira au nez. Non, il est beaucoup trop bien élevé. Il dira, monsieur Wildenstein sera désolé, il souhaitait vous voir demain matin. Il s'inclinera, enfouira dans sa serviette le billet, le visa, les cinquante livres et la lettre pour le gouverneur et il retournera à Orly attendre son avion. Quelle heure est-il ? Presque trois heures. Dans une heure et demie, cet avion décollera. Nassau via N.Y. et Miami. Ils sont fichus de le retarder d'un quart d'heure exprès pour moi.

« Allô; » dit Jérôme Bosch dans le téléphone muet. Il ouvrit un tiroir de son bureau, le seul fermé à clé. Il souleva des papiers officiels. Il atteignit son passeport, tache bleue, l'attira à lui d'une main, l'ouvrit. Une photo vieille de trois ou quatre ans. Il était presque beau en ce temps-là, plus maigre, l'œil vif.

« Allô, » appela-t-il pour la dernière fois, et il raccrocha. Il avait les mains moites et les doigts tremblants. Je n'ai pas l'expérience de situations de ce genre. Je ne sais pas ce que je dois faire. Il réunit dans sa main droite le passeport, le billet, le visa, le portefeuille et la lettre. Il ouvrit un grand tiroir de son bureau et, de sa main libre, se dépêcha d'y engouffrer les formulaires, le dossier, les crayons à bille et la boîte qui contenait les trombones.

Au bout du couloir, Hardy attendait en souriant, pas même appuyé contre le mur, tenant sa malette par la poignée, à deux mains, nonchalamment.

Jérôme Bosch frappa et poussa la porte du secrétariat.

— « Je dois partir pour quelques jours, madame Duport, » dit-il. « Ce monsieur... »

— « C'était un accident, n'est-ce pas ? »

Elle semblait effrayée. Que va-t-elle imaginer ? pensa-t-il. Mais je ne peux pas lui dire la vérité. Je ne peux pas lui dire que dans une heure je serai en l'air, en route pour les Bahamas.

— « Non, » dit-il d'une voix soudain enrouée. « Pas un accident, au contraire. Une... affaire personnelle. Je serai absent quelques jours. Je crois qu'il vaudrait mieux prendre une intérimaire. Pour... pour répondre au téléphone. Je vous enverrai une carte postale. »

Elle se décida enfin à sourire.

— « Bon voyage, monsieur Bosch. »

Il faillit sortir et se ravisa.

— « Si... si quelqu'un m'appelle, dites que je suis en vacances. Je n'ai pas beaucoup de temps. Ce monsieur... Vous expliquerez tout ça au directeur adjoint, n'est-ce pas ? »

— « Ne vous inquiétez pas. Bon voyage, monsieur Bosch. »

— « Merci. »

Dans le couloir, Hardy tirait une cigarette d'une boîte rouge et or. Il en tapotait le bout contre la serrure de sa malette, la glissait entre ses lèvres, le briquet jaillissait de sa poche, une flamme, il aspirait une bouffée, expulsait la fumée en un mince filet, presque sans desserrer les lèvres.

— « Une cigarette, monsieur Bosch ? »

— « Non, merci, » dit-il. « Je... je fume la pipe. »

Il tâta sa poche mais — il le savait — sa pipe de bruyère noire, celle qui était fendue et dont la vie serait brève bien qu'il la préférât aux autres, ne s'y trouvait pas. Il l'avait laissée chez lui, le matin. D'ailleurs, il ne l'emmenait jamais au bureau. Il ne la fumait que pour écrire ou pour lire, chez lui, dans la quiétude de son appartement aux lampes toutes allumées.

— « Monsieur Wildenstein sera ravi de votre décision, monsieur Bosch. Il sera enchanté de vous voir. Il aime les gens qui prennent rapidement des décisions. Le temps est si précieux, n'est-ce pas ? »

Ils descendaient le grand escalier de pierre.

« Peut-être devez-vous prévenir quelqu'un, monsieur Bosch ? » disait Hardy. « Vous pourrez téléphoner de l'aéroport. »

Il consulta sa montre.

« Nous n'aurons pas le temps de passer chez vous. Ça n'a aucune importance. Monsieur Wildenstein est à peu près de votre taille et il possède une vaste garde-robe. S'il était besoin, vous trouveriez à Nassau tout le nécessaire. Monsieur Wildenstein aime à voyager sans bagages. »

Le gravier de la cour craquait sous leurs pas.

« Vos taxis sont tellement commodes, en France, monsieur Bosch. Je n'ai eu qu'à téléphoner, de Londres, avant de partir, et une voiture m'attendait à Orly. Radio-taxis, n'est-ce pas ? Nos taxis sont tellement démodés à Londres. Et à New York, il est si difficile d'obtenir d'un chauffeur qu'il vous attende. Il fait beau, ne trouvez-vous pas ? Il pleuvait, ce matin, à Londres. Il fait encore plus beau à Nassau. Mais le ciel n'a pas cette nuance, cette

couleur tendre. Je voudrais vous parler de votre livre, monsieur Bosch, mais je suis terriblement confus, je n'ai pas encore eu le temps de le lire. Ma connaissance de votre langue est si incomplète. J'espère qu'il sera bientôt traduit. Vous aimerez monsieur Wildenstein. C'est un homme qui a du tempérament. Ou bien dites-vous du caractère ? »

— « Et maintenant, baron, » dit le chauffeur, lorsqu'ils se furent installés à l'arrière de la D.S., « où allons-nous ? »

— « A Orly, » dit Hardy.

— « Par Raspail ou par Italie ? »

— « Prenez le boulevard Saint-Germain et le boulevard Saint-Michel, » dit Hardy. « J'aime tellement longer le Luxembourg. »

— « Comme vous voudrez, mais ça rallonge. »

Les boulevards étaient presque déserts. Les feux, devant eux, passaient au vert comme si le chauffeur les télécommandait. Il ne manquait, se dit Jérôme Bosch, à la voiture qu'un petit fanion et une sirène. Non, une sirène aurait déchiré ce silence ouaté. La véritable puissance se mesure à la discrétion. Ni bruit, ni bagages. L'invisibilité. Un nom pour seul passeport.

Comme ils dépassaient le Luxembourg, la radio se mit à bourdonner. C'était un vieux modèle, avec une sorte de combiné téléphonique. Sans ralentir, le chauffeur décrocha le combiné et le suspendit à côté de sa tête.

— « J'écoute, » dit-il.

Une voix nasilla quelques mots.

Le chauffeur regarda dans le rétroviseur.

« C'est vous, Bosch ? » dit-il.

— « C'est moi, » dit Jérôme Bosch.

— « C'est pas régulier, mais quelqu'un veut vous parler. Faut que ça soit important pour que la station ait décidé de vous le passer. Parce que ça, vous comprenez, c'est pas une cabine téléphonique, c'est un taxi. Allez-y, prenez le tube puisqu'on veut vous parler. Mais moi, j'ai jamais vu ça. Et je conduis depuis vingt ans, alors vous pensez. »

La gorge serrée, Jérôme Bosch prit l'appareil. Il fut obligé de se pencher en avant, de se plier presque en deux sur le dossier du siège avant parce que le fil du combiné était trop court. Son menton écrasait le velours élimé.

— « Allô, » dit-il.

— « Jérôme, » disait la voix. « Réussi à vous joindre... difficile... Ne partez pas, pour l'amour du ciel. Il va y avoir... Ne... »

Parasites. Craquements.

— « De quand appelez-vous ? » demanda Jérôme Bosch d'une voix qu'il s'efforçait à la fois d'affermir et de rendre discrète.

— « Pourquoi, pourquoi, pourquoi ? » disait la voix plaintive, la voix cassée, la voix geignarde. « De... demain... ou après... Sais pas... »

— « Pourquoi ne faut-il pas que je... ? »

Il se tut, pensant que Fred Hardy allait l'entendre. Il est venu de Londres exprès pour me mettre dans l'avion.

— « Accident, » dit la voix. Elle était plus proche qu'elle ne l'avait jamais été. Mais elle paraissait plus lamentable encore, plus usée, d'être plus nette.

— « Qui est à l'appareil ? »

— « Tttt... toi, » dit la voix au seul Jérôme Bosch. « J'ai déjà... »

— « Alors pourquoi me vouvoyez-vous ? » demanda brusquement Jérôme Bosch.

— « Je suis loin... si loin, » dit la voix, comme s'il s'agissait d'une explication.

La voiture prit de la vitesse. Ils filaient sur la voie de gauche de l'autoroute.

Une intuition frappa Jérôme Bosch comme un coup de poing.

— « Vous êtes m... malade, » acheva-t-il.

Il n'avait pas osé dire plus. Pas devant le chauffeur, pas devant Fred Hardy.

— « Non, non, non, » dit la voix, « pas ça... pas ça... pire, c'est terrible. Il ne faut pas... Je... J'attends. »

— « Il ne faut pas quoi ? »

— « Il ne faut pas partir, » dit la voix, distinctement, et tout aussitôt elle disparut, comme si elle avait accompli un effort ultime, épuisant, effroyable.

Jérôme Bosch resta un moment prostré, penché en avant sur le dossier. De la sueur coulait sur son front. Le combiné s'échappa de ses doigts, rebondit sur le coussin, puis se mit à pendre au bout de son fil, heurtant le genou du chauffeur, tintant sur du métal.

— « C'est terminé ? » dit le chauffeur.

— « Je crois, » dit Jérôme Bosch, dans un souffle.

— « Tant mieux, » dit le chauffeur en raccrochant.

Un avion à réaction passa au-dessus d'eux, très bas.

— « Vous semblez nerveux, monsieur Bosch, » dit Fred Hardy.

— « Ce n'est rien, » dit Bosch, « rien du tout. »

Il pensa : Je ne suis pas encore parti. Je peux changer d'avis. Dire que j'ai été rappelé. Une affaire urgente. Reporter à demain.

— « L'air de Nassau vous fera du bien, monsieur Bosch, » dit Hardy. « L'agitation des grandes villes use les nerfs. »

— « Départ ou arrivée ? » demanda le chauffeur.

— « Départ, » dit Hardy.

La voiture se rangea le long du trottoir. Jérôme Bosch se pencha en avant et vit que la somme inscrite au compteur avait trois chiffres. Hardy paya. Les portes de glace s'ouvrirent automatiquement devant eux. Ils évitèrent les queues aux guichets d'enregistrement et se présentèrent à l'entrée d'un petit bureau discret. Jérôme Bosch porta la main à sa poche gauche, toute gonflée par le passeport, le billet, le portefeuille, le visa et la lettre. Ils accomplirent les formalités.

— « Non, pas par là, » dit Hardy comme Jérôme Bosch se dirigeait vers le grand escalier. Il le conduisit vers un étroit couloir. Le marbre fit place à une épaisse moquette. Une porte glissa sans bruit.

— « Déjà de retour, monsieur Hardy, » dit le garçon d'ascenseur.

— « Hélas oui, » dit Hardy, « je ne profite jamais de Paris. »

Ils se retrouvèrent dans le hall supérieur.

« Vous avez tout le temps d'acheter des journaux, monsieur Bosch. Ou un livre. Vous avez dix heures de vol, jusqu'à Nassau, avec les escales. Au départ de Londres, le vol est direct, mais il n'a lieu qu'une fois par semaine. »

Je peux refuser, pensait Jérôme Bosch. Remercier, attendre avec lui l'avion de Londres, promettre de partir demain. Prétexter un oubli. De quand m'appelait-il ? D'où m'appelait-il ? Pourquoi a-t-il dit demain ? Comment aurait-il pu m'appeler depuis demain ? Demain, je ne saurai pas plus qu'aujourd'hui comment téléphoner à travers le temps. Qui était-il ?

Il se laissait griser peu à peu par l'ambiance du hall.

— « Vous ne m'avez même pas laissé le temps de prendre un manteau, » dit-il.

— « Inutile. A Nassau, vous n'en aurez pas besoin. Il vous faudra plutôt un costume léger. Vous avez d'excellents tailleurs anglais, à Nassau. Les meilleures maisons de Londres. »

De l'autre côté du mur de glace, des avions géants attendaient, immobiles, gelés. D'autres roulaient lentement sur les bretelles.

Un autre encore faisait rugir ses réacteurs à l'extrémité d'une piste, se lançait en avant, refusait de quitter le sol, puis brusquement cassait son erre, se cabrait, s'élevait. Je suis dans un aquarium. Même les sons ne franchissent pas cette prison de verre. De l'autre côté, dans le bleu du ciel, commence la liberté.

Jérôme Bosch se laissa distraire par l'approche d'une jeune femme tirée à deux exemplaires. Deux jumelles. Exactement identiques. De longs cheveux de miel encadrant deux visages un peu fades mais d'une exquise fraîcheur. Leurs jambes étaient longues et minces. Elles portaient chacune un petit sac de cuir rouge en bandoulière. Font du cinéma ou de la photo, pensa Jérôme Bosch, au fond surpris de ne pas déceler entre elles et lui l'épaisseur d'une vitrine ou la profondeur infranchissable d'une salle de cinéma, ou le vernis glacé d'une page de magazine. La machine à inventer des histoires se mit doucement en marche. Histoire d'un homme amoureux d'une des deux jumelles, n'importe laquelle, et qui se demande laquelle choisir. A ou B ? Il choisit A. Très rapidement, elle révèle son caractère acariâtre. Il comprend qu'il aurait dû épouser B qui est douce, affectueuse, et qui l'aime en silence. Que peut-il faire ? Divorcer et épouser B. Elle ne marchera jamais. Elle aime trop sa sœur. Il découvre une méthode pour téléphoner à travers le temps. Il se téléphone à lui-même le jour où il a pris sa décision. Epouse B, crie-t-il angoissé à son passé indécis. Que fera le passé ? Et si B se révèle acariâtre, à l'usage ? Complètement idiot, se dit Jérôme Bosch.

— « Les sœurs Berthold, » dit Fred Hardy. « Elles prétendent qu'elles sont suédoises, mais en réalité elles sont autrichiennes et peut-être même yougoslaves. Monsieur Wildenstein avait envisagé de les utiliser. Mais elles ne savent pas jouer. Rien à faire. Pas la moindre présence. Comme si l'une était le reflet de l'autre et vice versa. A Hollywood, Jonathan Craig prétendait qu'elles n'avaient qu'une ombre pour elles deux. Elles vont tourner maintenant dans un petit film français. »

— « Vous rencontrez toujours les mêmes personnes dans les aéroports, monsieur Hardy ? »

— « Non, mais on tombe quelquefois sur des têtes connues. Surtout sur la ligne Paris-New York. Comme sur une ligne de banlieue. Londres est la banlieue de New York, aujourd'hui, monsieur Bosch. »

— « N'est-ce pas dangereux de voyager en avion ? » dit impul-

sivement et naïvement Jérôme Bosch. Il entendait la voix : *accident... accident...*

— « Certainement, monsieur Bosch, » dit Hardy. « Mais moins que prendre une voiture. Il y a des statistiques. Je prends l'avion trois fois par semaine, en moyenne. Et monsieur Wildenstein fait partie du club des millionnaires. Vous en avez entendu parler. Cela veut dire qu'il a couvert plus d'un million de kilomètres en avion. Jamais un seul accident. Vous n'avez jamais pris l'avion, monsieur Bosch ? »

— « Si, » dit Jérôme Bosch, soudain blessé de sa propre pusillanimité. « Je suis allé à Londres deux ou trois fois, et à Tunis, et à New York. En Allemagne, aussi, et à Nice. Mais je n'aime pas les décollages et les atterrissages. »

Il eut envie de raconter comment il avait vu un hélicoptère brûler, en Algérie, pendant la guerre. L'appareil hésitant, comme une grosse mouche, puis dérapant, s'inclinant à quelques mètres du sol pour une raison inconnue, se renversant. Un brusque éclair de magnésium. Une épaisse fumée noire, pas d'explosion, cela brûlait seulement, les sirènes des pompiers, un linceul de neige, mousse carbonique, sur un bloc dérisoire de moins d'un mètre de côté, le moteur, tout ce qui restait de l'hélicoptère.

— « Le temps est splendide, monsieur Bosch, » dit Fred Hardy. « Vous ferez un excellent vol. Regardez, votre avion vient d'être annoncé. »

Jérôme Bosch se tourna vers le panneau d'affichage. Il chercha et lut : *Vol 713 B.O.A.C. Paris-New York-Miami-Nassau. Salle 32.*

« Nous avons tout le temps, » dit Hardy. « Vraiment, vous devriez acheter des journaux, un livre, une pipe, du tabac. Ou bien préférez-vous réfléchir, dans l'avion ? Les avions sont des endroits tellement calmes. »

Le regard de Jérôme Bosch glissa deux lignes au-dessous : *Paris-Londres. 17 h. Air France. Vol A. Salle 57. Vol B. Salle 58.*

— « Votre avion, » dit-il.

Fred Hardy examina le tableau.

— « Oh ! il est dédoublé. »

— « Lequel allez-vous prendre ? » demanda brusquement Jérôme Bosch.

— « C'est sans importance, » dit Hardy. « S'il ne reste plus de place dans le A, ils me mettront dans le B. Ils arrivent en même temps, je pense. »

Mais, se dit Jérôme Bosch, si l'avion B a un accident, ne fau-

drait-il pas insister pour prendre l'avion A ? Les chances sont-elles mathématiquement égales ? Comment choisir ?

— « On vous demande, » dit Fred Hardy.

— « Qui, moi ? »

— « Le haut-parleur, » dit Fred Hardy. « Monsieur Wildenstein, peut-être ? »

Il souriait, une cigarette entre les doigts, sa mallette posée sur le bras d'un fauteuil, appuyée contre sa hanche, impeccable, élégant.

Silence.

— « Monsieur Jérôme Bosch est prié de se présenter au bureau d'accueil, » disait la voix asexuée mais féminine, angélique, trop grave, trop suave, trop calme.

— « On vous demande au téléphone, probablement, » dit Fred Hardy. « Par ici. Droit devant vous. Voulez-vous que j'achète des journaux ? Une pipe ? Ecume ou bruyère, monsieur Bosch ? Quel tabac préférez-vous ? Amsterdamer, Dunhill ? »

Mais Jérôme Bosch était déjà parti, étourdi, titubant. Trop de bruit. Trop de visages. Un itinéraire compliqué. Où est-ce ? Les pancartes. Accueil.

Il s'accrocha au comptoir comme s'il se noyait. Il avait compris. Une idée venait d'éclore dans son esprit. Jusque-là, elle avait tourné comme un poisson dans un bocal bien clos. Sphérique. Il comprenait. Il croyait tout.

— « Je suis Jérôme Bosch, » dit-il à la jeune femme au visage souriant, un béret gris planté de travers sur la tête. Ses yeux étaient trop grands, durement soulignés de noir, et ses dents trop grandes aussi.

« On vient de m'appeler, » dit Jérôme Bosch, nerveux. « Je suis Jérôme Bosch. »

— « Bien sûr, monsieur Bosch. Un instant, monsieur Bosch. »

Elle enfonça un bouton invisible, dit quelque chose, écouta. « Un appel téléphonique, monsieur Bosch. Cabine 3. Non, par ici. Sur votre gauche. »

La porte se referma automatiquement sur lui. Silence. Le rugissement des avions ne parvenait pas jusque-là. Il décrocha et dit dans l'appareil, sans attendre :

— « Je ne veux pas partir. »

— « Tu ne vas pas flancher maintenant, » dit la voix de gauche, la voix ferme et résolue.

— « L'autre, » dit Jérôme Bosch. « Il ne téléphone pas de ton

avenir. Il appelle d'un *autre* avenir. Il lui est arrivé quelque chose. Il a pris l'avion et il a eu un accident et... »

— « Tu es fou, » dit la voix. « Tu as peur de prendre l'avion et tu inventes n'importe quoi. Je te connais bien, tu sais. »

— « Je t'invente peut-être aussi, » dit Jérôme Bosch.

— « Ecoute, » dit la voix. « J'ai eu assez de mal à te joindre. Je savais que tu hésiterais. Je ne tiens pas à ce que tu rates cette occasion. »

— « Si je ne pars pas, » dit Jérôme Bosch, « tu n'existeras pas. C'est pour ça que tu insistes. »

— « Et alors ? » dit la voix. « Je suis toi, n'est-ce pas ? Je t'ai expliqué. Ibizza. Acapulco. Tout le temps d'écrire. Et Barbara. Bon Dieu, je ne devrais pas te le dire, mais tu vas épouser Barbara. Tu ne vas pas rater ça. Tu l'aimes. »

— « Je ne la connais pas encore, » dit Jérôme Bosch.

— « Tu vas la rencontrer, » dit la voix. « Elle sera folle de toi. Pas tout de suite. Dix ans, Jérôme. Plus de dix ans de bonheur. Elle jouera tous tes films. Tu seras célèbre, Jérôme. »

— « Laisse-moi le temps de réfléchir, » dit Jérôme Bosch.

— « Quelle heure est-il ? »

Il consulta sa montre.

— « Quatre heures dix. »

— « Tu dois monter dans l'avion. »

— « Mais l'autre voix, celle qui téléphone de je ne sais où ? Elle me dit de ne pas partir. Un autre futur, un autre possible. Il a dit qu'il appelait de demain. »

— « Un autre futur, » dit la voix, indécise. « Et alors, je suis là, non ? J'ai pris l'avion et il ne m'est rien arrivé. J'ai pris l'avion cent fois. Je fais partie du club des millionnaires, à présent. Tu sais ce que c'est ? Jamais eu d'accident. »

— « L'autre a eu un accident, » dit Jérôme Bosch, entêté.

Silence. Crachotements. Un insecte abyssal dévore la ligne quelque part au fond d'un océan.

— « Admettons, » dit la voix. « Tu peux courir un risque, non ? Regarde les statistiques. Il y a quatre-vingt-dix-neuf chances sur cent pour que tu arrives à bon port. Plus que ça. Neuf cent... »

— « Pourquoi devrais-je te croire, » demanda Jérôme Bosch, « et pas l'autre ? »

— « ... chance sur deux... »

— « Allô, » dit Jérôme Bosch, « je t'entends très mal. »

— « Même s'il n'y avait, » disait la voix qui criait et qui de-

meurait lointaine, qui parlait de l'autre côté d'une cloison de verre, qui hurlait de l'intérieur d'une boîte close, « qu'une chance sur deux, tu ne pourrais pas la laisser tomber. Tu ne vas pas passer ta vie dans ce bureau, non ? »

— « Non, » dit Jérôme Bosch, faiblissant.

Une voix minuscule, au bout de la ligne, comme si le correspondant, là-bas, s'enfonçait dans de la mousse, sombrait dans le labyrinthe infini des fils téléphoniques.

— « Dépêche-toi, » disait un insecte, « tu vas manquer l'avion. »

Clic.

— « Allô, allô, » criait Jérôme Bosch.

Silence. Appareil mort. Il regarda sa montre. Seize heures quatorze. Je retarde d'une minute ou deux. Hardy doit se demander ce que je fais. Je vais rater l'avion.

Dois-je partir ? se demanda Jérôme Bosch.

— « Il est temps, » dit Fred Hardy, souriant. « Je vous ai acheté une serviette. Une pipe d'écume. Monsieur Wildenstein préfère les pipes d'écume parce qu'il n'est pas nécessaire de les... comment dites vous... culotter. Trois paquets de tabac. *Le Monde* et *Le Figaro*, le *New York Times*, *Paris-Match*, *Playboy* et le dernier *Fiction*. C'est cette revue française où vous publiez vos nouvelles, n'est-ce pas ? Je vous ai acheté une brosse à dents. Un flacon de whisky. *Chivas*. Vous aimez le *Chivas*, n'est-ce pas, monsieur Bosch ? Nous avons juste le temps. Non, pas par ici. »

Le policier sourit, salua Fred Hardy et fit un signe.

Le douanier les laissa passer.

« Dites à monsieur Wildenstein que tout va bien à Londres, monsieur Bosch. Je lui téléphonerai demain. Non, monsieur Bosch, ici. »

Les haut-parleurs diffusaient de la musique douce.

Ils avançaient dans un couloir infini, limité au bout par une grande glace qui leur renvoyait leur image vers laquelle ils se précipitaient. Mais ils ne s'atteignirent pas. Fred Hardy prit le coude de Jérôme Bosch et lui fit opérer un quart de tour à droite et ils descendirent, immobiles, à l'étage inférieur sur un petit escalier mécanique.

La salle d'attente était divisée en deux parties. A droite, une file de gens. Jérôme Bosch voulut se joindre à eux. Mais Fred Hardy l'orienta vers l'autre porte. Il n'y avait devant elle presque personne. Un complet gris au visage buriné qui tenait à la main

une serviette de cuir noir et luisant, et une femme, très grande, très belle, dont les longs cheveux pâles caressaient les épaules nues. Elle ne regardait personne.

Il restait une porte à franchir.

Je ne veux pas partir, pensait Jérôme Bosch, blême. Je vais prétexter un malaise, un rendez-vous oublié, la nécessité d'aller chercher un manuscrit. Je ne leur dirai rien du tout. Ils ne peuvent pas me contraindre. Ils ne peuvent pas m'enlever.

— « Tenez, » dit Fred Hardy en lui tendant la serviette. « Je vous souhaite un bon voyage. J'aurais aimé vous accompagner, mais le bureau m'attend à Londres. Je viendrai peut-être aux Bahamas vers la fin du mois. Je suis très heureux de vous avoir rencontré, monsieur Bosch. »

La porte s'ouvrit. Une hôtesse entra, sourit, considéra ses trois passagers de première classe, prit leurs tickets rouges et s'effaça.

— « Veuillez prendre place dans le car, s'il vous plaît. »

— « Adieu, monsieur Hardy, » dit Jérôme Bosch en s'éloignant.

....

Jérôme Bosch est presque seul dans le car qui emmène les passagers de première classe. Le car roule lentement, suit un itinéraire compliqué sur une immense surface de béton lisse que rien ne paraît baliser. Jérôme Bosch ne ressent rien, pas même la petite excitation qui accompagne tous les voyages. Il pense qu'on ne peut plus l'atteindre au téléphone, en quoi il se trompe. Il pense que plus personne n'essaiera d'influer sur sa conduite parce que cela n'a plus d'importance. Le car s'arrête. Jérôme Bosch descend du car qui repart chercher la fournée de passagers de seconde classe. Il gravit l'escalier mobile appliqué à l'avant de l'appareil. Il hésite en entrant dans la cabine de première classe. Il se laisse conduire jusqu'à un fauteuil, à côté d'un hublot, en avant des ailes. Il attache sa ceinture sous l'œil vigilant de l'hôtesse. Il entend du bruit, des raclements de pieds, derrière lui, les passagers de seconde classe qui s'installent. Il voit l'hôtesse se diriger vers le poste de pilotage, y disparaître un instant, revenir, décrocher un micro. Il l'entend souhaiter la bienvenue en trois langues, recommander l'extinction des cigarettes et la vérification des ceintures. Un panneau s'est allumé qui renouvelle ces instructions. On lui tend un panier empli de bonbons. Il en choisit un. Il sait qu'il s'agit d'un rite, que ces appareils sont pressurisés

et que ses tympans ne le feront pas souffrir même s'il ne prend pas la peine de déglutir, que, d'ailleurs, il aura avalé le bonbon avant que l'avion ait fini de décoller. L'appareil roule. Il semble à Jérôme Bosch qu'il voit derrière la porte déjà lointaine du salon d'attente la haute silhouette élégante de Fred Hardy. L'avion s'immobilise. Les moteurs rugissent et, sans attendre, l'univers se rue en avant et colle Jérôme Bosch à son dossier. Il essaie de regarder par le hublot. L'appareil a quitté le sol. Un choc. Les roues sont rentrées dans leurs logements.

Jérôme Bosch se détend. Il n'arrivera rien. On lui tend un journal, celui du matin, et, machinalement, il l'ouvre à la page économique et ses yeux se portent sur la petite carte météorologique. Il le met de côté. Il ouvre la serviette, cherche et trouve la pipe, l'examine, qualité supérieure, la bourre, l'allume. On lui sert un whisky. Il vole au-dessus des nuages. Il se demande si des civilisations éphémères et minuscules se développent dans les replis de ces montagnes de brume. Il croit être en train d'oublier le téléphone. Il essaie d'imaginer Nassau. Il commence à découvrir qu'il est parti. Il prend possession de la cabine. Il fait fonctionner son fauteuil. Il s'interroge sur les probabilités respectives de ses deux avenirs. Il lui semble, mais il n'en est pas certain, que la voix de gauche, la voix ferme, assurée, Ibizza, Acapulco et Barbara, n'a pas cessé de s'éloigner, de devenir moins nette, de conversation en conversation, et l'autre plus présente. Question de lignes téléphoniques. On lui apporte à manger. On lui sert du champagne. Il regarde l'hôtesse qui sourit à chaque fois qu'elle passe près de lui. Il redemande du champagne. Il boit un café. Il dort.

Lorsqu'il se réveille — mais quelle heure est-il ? — l'avion vole au-dessus de la mer dans un ciel parfaitement dégagé. Jérôme Bosch n'a pas rêvé ou ne peut pas se souvenir de ses rêves. Il regrette, absurdement, en regardant la mer, de n'avoir pas emmené un slip de bain. Monsieur Wildenstein a sûrement une douzaine de slips de bain. Jérôme Bosch comprend enfin que l'hôtesse s'adresse à lui. Elle lui tend un morceau de papier bleu plié de façon compliquée, comme un télégramme. Elle paraît surprise.

— « Un appel pour vous, monsieur Bosch. Le radio s'excuse, mais il n'a compris que quelques mots. Il y a de l'électricité statique dans l'air. Il a demandé confirmation, mais sans succès. »

Il déplie le papier et lit deux mots seulement, griffonnés au crayon à bille : *A bientôt...*

Monsieur Wildenstein, pense-t-il. Mais il n'en est pas sûr.

— « S'il vous plaît, » dit-il, « s'il vous plaît, pouvez-vous demander à quoi ressemblait la voix ? »

— « Je vais voir, » dit l'hôtesse qui s'éloigne, disparaît dans le poste de pilotage, revient au bout d'un moment.

« Monsieur Bosch, » dit-elle, « le radio ne sait pas très bien comment décrire une voix. Il vous prie de l'excuser. Il dit qu'elle paraissait très proche, que la communication était très puissante et qu'il ne croit pas, malgré les parasites, qu'on ait voulu dire quelque chose de plus. Il a redemandé confirmation. »

— « Je vous remercie, » dit Jérôme Bosch tandis qu'il la voit s'éloigner, décrocher le microphone, prendre son souffle et qu'il l'entend dire d'une voix suave :

— « Une seconde d'attention, s'il vous plaît, mesdames et messieurs. Nous allons traverser une zone de perturbations. Veuillez attacher vos ceintures et éteindre vos cigarettes. Ladies and gentlemen, your attention, please, fasten your seatbelts... »

Il ne l'écoute plus. Il regarde par le hublot, au fond du ciel autrement pur, une petite tache nuageuse, presque noire, surmontée d'un intense bouillonnement sombre et vers laquelle l'avion se précipite. Noire, noire, noire, comme un œil.

1969 : année Lovecraft

1969 sera l'année Lovecraft et celle du fantastique. Honneur à l'auteur du *Cauchemar d'Innsmouth* et de *Démons et merveilles*. Aux œuvres connues vont s'ajouter des écrits inédits, enfin publiés en France. L'essai de Lovecraft sur la littérature fantastique, *Supernatural horror in literature* (chez Christian Bourgois), le volume *Dagon et autres histoires macabres*, nouvelles inédites aussi (chez Pierre Belfond), et enfin le numéro des *Cahiers de l'Herne* consacré à Lovecraft et à son œuvre permettront (entre mars et mai) à l'amateur de fantastique de se replonger avec délices aux sources de la littérature fantastique moderne anglo-saxonne (en attendant la publication des ouvrages de Machen, Blackwood, Dunsany et bien d'autres à venir).

Meilleure connaissance d'un homme et réhabilitation ou plutôt juste évaluation d'une œuvre qui s'affirme comme l'une des plus grandes dans la littérature fantastique. Ces ouvrages consacreront ainsi Lovecraft et lui permettront d'être connu et apprécié d'un plus grand nombre, non plus seulement des initiés.

Si l'accomplissement n'est pas la marque de l'homme (voir l'article de J. Vernon Shea, explication et approche para-psychanalytique des relations parentales de Lovecraft), il faut le rechercher plutôt dans l'œuvre, désir d'une autre vie, réalisation du rêve. Suprématie de ce dernier sur la vie, mais aussi sur l'homme et le monde, qu'elle absorbe et digère pour la restituer sous la forme de l'œuvre. Rêve et création sont les deux pôles de l'œuvre lovecraftienne, qui se rencontrent et se combinent à l'infini. L'univers de Lovecraft s'avère entièrement original et autonome, totalement recréé.

Son originalité n'a jamais été reconnue, il suffira de lire *La tombe* pour s'en convaincre. Cette nouvelle, écrite en 1917, publiée en 1926 dans *Weird Tales*, annonce déjà *Charles Dexter Ward, Je suis d'ailleurs* et bien d'autres. Sa concision, sa force et son atmosphère frappent, autant que l'énoncé des thèmes déjà élaborés qui ne seront plus qu'à développer : la recherche de l'ancêtre qui en réalité est la recherche de sa propre image, la violation de la tombe, l'ambiance nécrophilique, l'être à part (pour ne parler que de ceux-là). *Nyarlathotep* (1920) est l'autre tendance de Lovecraft, délibérément onirique et délirante, d'une folle poésie, en même temps que d'une terreur atroce. « *La beauté sera convulsive ou ne sera pas* »...

Force du langage, beauté des mots : voilà le plus beau démenti à l'affirmation que Lovecraft ne savait pas écrire ! Traducteurs, à vos dictionnaires ! Style unique, empruntant volontiers au XVIII[e] siècle, ne reculant pas devant une certaine décadence et les méandres d'une phrase interminable, autant de pièges et de sortilèges pour le lecteur.

Connaître Lovecraft. En espérant la publication prochaine de ses poèmes et de sa magnifique correspondance, nous pouvons dorénavant affirmer que l'œuvre de Lovecraft est là, présente, enfin connue, reconnue et surtout publiée, ce qui est bien l'essentiel. Plaisir de lire H.P. Lovecraft.

François TRUCHAUD

H.P. LOVECRAFT

La tombe

En faisant le récit des circonstances qui m'ont entraîné dans cet asile de fous, je réalise que ma situation présente sèmera chez mes lecteurs un doute — bien naturel — sur l'authenticité de mon histoire. Il est très malheureux que l'humanité dans son ensemble soit si limitée dans sa vision morale pour peser avec patience et intelligence des phénomènes isolés, éprouvés seulement par quelques individus à la psychologie particulièrement accessible et qui, par leur exceptionnelle sensibilité, se situent bien au-delà de l'expérience commune.

Des hommes doués intellectuellement savent qu'il n'y a aucune différence nette entre le réel et l'irréel, que toutes choses n'apparaissent qu'à travers la délicate synthèse du physique et du mental qui s'opère en chacun de nous. C'est ainsi qu'elles sont perçues par les individus que nous sommes. Mais le matérialisme prosaïque de la majorité condamne comme folie les éclairs de voyance qui déchirent, chez certains, le voile courant de l'empirisme le plus banal.

Mon nom est Jervas Dudley, et depuis ma plus tendre enfance je suis un rêveur et un visionnaire. Suffisamment riche de naissance pour échapper au travail et, de par mon tempérament, inapte aux études formelles et aux distractions sociales, j'ai toujours vécu dans les domaines situés en dehors du monde visible, employant ma jeunesse et mon adolescence à lire des ouvrages anciens, fort peu connus, et à vagabonder sans but dans les champs et les bois situés à proximité de ma demeure ancestrale.

La signification que j'ai extraite de ces livres et de ces promenades n'est sûrement pas celle qu'y trouvèrent alors les garçons de mon âge. Il ne faut pas que je m'étende là-dessus, car un discours détaillé confirmerait les cruelles calomnies que certains, furtivement, murmurent sur mon intelligence. Je me dois de raconter les événements tels quels, sans essayer d'en analyser les causes.

Extrait de « Dagon et autres histoires macabres », à paraître chez Pierre Belfond. Reproduit avec l'autorisation de l'éditeur.

J'ai donc dit que je vivais à l'écart du monde visible, mais non que je vivais seul. Car personne n'en est capable. Le manque de compagnie vivante mène inévitablement les solitaires vers la fréquentation d'objets inanimés.

Près de chez moi s'étend une étrange vallée boisée, aux profondeurs crépusculaires, au creux de laquelle je passais des heures entières, à lire, penser, rêver.

Tout enfant, j'avais fait mes premiers pas le long de ses pentes moussues, et c'est au pied de son grand chêne noueux que m'assaillirent les premières chimères de mon enfance.

Je m'y rendais, pour lier connaissance avec les dryades maîtresses de ces arbres, et il me fut souvent donné de contempler leurs danses sauvages sous les rayons déclinants de la lune. Ce n'est pas maintenant qu'il me faut évoquer ces souvenirs.

Je parlerai seulement de la tombe solitaire, dans le recoin le plus sombre des fourrés, à flanc de coteau. La tombe déserte des Hydes, une vieille famille de haut rang dont le dernier descendant direct avait été enterré là, obscurément, plusieurs décades avant ma propre naissance. La sépulture est taillée dans un vieux granit altéré par les intempéries, que le brouillard et l'humidité ont décoloré des générations durant. Creusée dans les pentes de la vallée, la tombe n'est visible que lorsqu'on se trouve en face de son entrée. La porte en pierre, massive, effrayante, recouverte de dépôts visqueux, s'appuie sur des gonds de fer rouillé. Elle est maintenue étrangement entrebâillée par des chaînes et des cadenas de fer, selon la mode horrible qui date d'un demi-siècle. La demeure de la famille dont les descendants reposaient là entourait autrefois la pente où se trouve la tombe, mais, il y a déjà fort longtemps, elle fut la victime de la foudre et des flammes.

C'est à voix basse, anxieusement, que les vieux habitants de la région évoquent parfois, sous le terme mystérieux de « colère divine », cet orage de minuit qui détruisit le triste château. C'est cette allusion étrange qui, tout au long de ma jeunesse, fit croître la fascination que le tombeau sylvestre a toujours exercé sur moi. Seul un homme avait péri dans cet incendie. Quand le dernier des Hydes fut enterré dans ce caveau de famille silencieux et obscur, c'est de très loin que l'urne funèbre contenant ses cendres était parvenue à sa dernière demeure. Car la famille, après le sinistre, avait quitté la région.

Jamais je n'oublierai cet après-midi où je trébuchai pour la première fois sur cette maison de mort, à demi camouflée. C'était en plein été, à l'époque où l'alchimie de la nature transforme le paysage champêtre en un tableau éclatant, en une palette de vert, où les sens enivrés se laissent envahir par les mers houleuses de verdure humide et par les odeurs subtiles qui montent de la terre et des plantes. Dans de tels lieux, l'esprit perd son objectivité, le temps et l'espace deviennent futiles, irréels ; des échos d'un passé oublié, d'avant l'histoire, viennent frapper avec insistance la conscience captivée.

Tout le jour, j'avais erré à travers les bosquets de la vallée. A dix ans, je connaissais déjà beaucoup de merveilles que la foule ignorait et, à certains égards, j'avais atteint une surprenante maturité. Après m'être frayé un chemin entre deux massifs de bruyère sauvage, je me suis brusquement trouvé à l'entrée du caveau, ne connaissant pas encore la nature de ma découverte. Les sombres blocs de granit, la porte si curieusement entrouverte, les reliefs funéraires au-dessus de la porte ne m'effrayèrent pas le moins du monde. Car j'avais lu maintes fois déjà des descriptions de tombeaux effroyables, et mon imagination fertile s'en était évoqué de plus sinistres encore. Mais, en raison de mon tempérament particulier, je m'étais tenu à l'écart des cimetières. L'étrange habitacle de pierre que j'avais découvert n'était pour moi qu'une source d'intérêt et de spéculation.

Je scrutai à travers l'entrebâillement de la porte l'intérieur froid et humide et pendant mon attentive observation naquit en moi, non pas la notion de mort ou de décadence, mais une bien étrange impulsion. Un désir fou, irraisonné, qui me fixait en face de cet enfer de réclusion. Poussé par une voix surgie sans doute de l'âme hideuse de la forêt, je résolus de m'enfoncer dans l'obscurité qui me faisait signe, au mépris des lourdes chaînes qui me barraient le passage. Dans la lumière déclinante du jour, je secouai avec fracas, l'un après l'autre, les obstacles rouillés qui entravaient mon chemin, dans le but de pousser la porte de pierre et de tenter de glisser mon corps mince dans cet espace. Mais il n'était pas assez large. Devant mon échec, ma curiosité se transforma en colère. Au crépuscule, je décidai de rentrer chez moi, mais j'avais auparavant, dans ma rage, juré à tous les dieux du petit bois qu'un jour ou l'autre je pénétrerais dans la pénombre du sépulcre, dans ces glaciales profondeurs qui semblaient m'appeler.

Le médecin à la barbe gris fer qui vient tous les jours dans ma chambre a dit une fois à un visiteur que cette décision avait marqué le début de ma pitoyable monomanie. Mais je préfère laisser le jugement final à mes lecteurs, qui se prononceront lorsque je leur aurai tout raconté.

J'employai vainement les mois qui suivirent ma découverte à faire sauter les cadenas compliqués du caveau et à me livrer à de subtiles recherches sur l'histoire de cet édifice. Beaucoup de renseignements précieux parvinrent à mes oreilles de gamin attentif. Mais je gardai le plus absolu secret sur ce que je savais et avais décidé d'entreprendre.

Je dois à la vérité de dire que les informations que je recueillis ne me surprirent ni ne m'effrayèrent. Mes convictions intimes sur la vie et la mort m'avaient amené à faire un vague rapprochement entre la terre froide et les corps vivants et je sentais que la grande et sinistre famille du château brûlé était en quelque sorte représentée dans les pans de pierres que je cherchais à explorer. Les murmures sur les rites magiques et les fêtes impies qui, autrefois, avaient eu lieu dans le château disparu entretenaient ma lancinante attirance pour cette tombe devant laquelle, jour après jour, je restais assis, des heures durant.

Une fois, j'introduisis une bougie par l'étroit passage de l'entrée mais je n'y pus rien apercevoir, excepté un escalier de pierres humides, qui descendait au-dessous du niveau de la terre. J'éprouvais une sorte d'enchantement à humer l'odeur répugnante de l'endroit qui, singulièrement, semblait évoquer au fond de moi des souvenirs enfouis dans un passé au-delà de toute mémoire, une époque sans doute où je ne possédais pas encore le corps que j'habite à présent.

Au cours de l'année qui a suivi ma découverte, j'ai lu, dans mon grenier plein de livres, une traduction des *Vies* de Plutarque. En me plongeant dans l'histoire de Thésée, je fus très impressionné par le passage où il est question de cette grosse pierre sous laquelle étaient inscrits les signes du destin du héros, et d'un poids tel que celui-ci, encore enfant, devait pour la soulever avoir atteint une force suffisante, c'est-à-dire un âge où ce destin se serait déjà accompli. Cette légende eut pour effet de diminuer ma grande impatience à pénétrer dans le tombeau, parce que j'avais compris que mon heure n'était pas arrivée. Plus tard, me

persuadai-je, j'aurais acquis la force ou l'ingéniosité qui me rendraient capable d'ouvrir cette porte. Pour le moment il me fallait me conformer aux impératifs du Destin.

A la suite de quoi mes regards scrutateurs à travers le portail humide se firent moins persistants et je consacrai le plus clair de mon temps à d'autres recherches, tout aussi étranges. Je me levais parfois, calmement, au milieu de la nuit, pour aller parcourir les cimetières et autres lieux funéraires, dont mes parents m'avaient toujours tenu éloigné. Ce que j'y faisais, je ne saurais le dire, parce que je ne suis pas sûr de la réalité de ces choses, mais je sais que le lendemain de chacune de mes promenades nocturnes je surprenais mon entourage par des connaissances que je possédais et que les miens avaient oubliées depuis des générations. Une de ces nuits, je scandalisai la communauté par une opinion bizarre que je m'étais forgée à propos de l'enterrement du riche et célèbre chevalier Brewster, un chroniqueur local qui fut enterré en 1711 et dont la pierre tombale, en ardoise, supportait un crâne sculpté et des os disposés en croix, qui partaient en poussière. Dans un moment de puérile imagination, je déclarai que, non seulement l'entrepreneur des pompes funèbres Goodman Simpson avait dérobé les élégants souliers d'argent, les bas de soie et les sous-vêtements de satin du défunt, mais que le chevalier lui-même, mis en bière encore vivant, s'était retourné deux fois dans son cercueil recouvert d'un tumulus de pierre le lendemain de son enterrement.

Cependant l'idée d'entrer dans le tombeau ne m'avait jamais quitté. Car mes coutumières recherches généalogiques m'avaient révélé une vérité aussi excitante qu'inattendue : mes propres ancêtres avaient un lien de parenté — si ténu fût-il — avec la famille soi-disant éteinte des Hydes. Dernier rejeton de ma race paternelle, j'étais donc moi-même le dernier de cette lignée mystérieuse.

Je commençais à penser que cette tombe m'appartenait, et j'attendais avec une plus vive impatience l'heure où la Destinée m'autoriserait à accéder de l'autre côté de la porte de pierre, à descendre l'escalier de pierre gluante dans l'obscurité.

J'avais pris l'habitude d'écouter attentivement près du portail, dans le tranquille silence de minuit. Peu à peu j'avançais vers ma majorité. Au cours des ans, j'avais défriché le petit fourré à flanc de coteau qui dominait la tombe, formant autour d'elle un cercle de plantes. La végétation était peu à peu devenue

comme les murs et le toit d'un berceau de verdure. Ainsi je m'étais construit un temple, qui n'était qu'à moi et dont la porte fermée constituait le reliquaire. Je m'étendais là, sur le sol moussu, rêvant à des choses étranges et singulières.

La nuit de ma première révélation fut une nuit étouffante. J'avais dû m'endormir de fatigue, parce que j'eus la nette impression de m'éveiller d'un profond sommeil lorsque j'entendis les voix. J'hésite à parler d'elles, de leurs accents et de leurs timbres. Si ne ne les définis pas qualitativement, je peux dire qu'elles avaient une prononciation et qu'elles employaient un vocabulaire bien particulier. Je pus y reconnaître les nuances du dialecte de la Nouvelle-Angleterre, depuis les syllabes peu élégantes des colons puritains, jusqu'à la rhétorique précise d'il y a cinquante ans. Tous ces éléments se mêlaient dans cette conversation des ténèbres. Mais cela, je ne le remarquai qu'après coup. Sur le moment, mon esprit fut tout simplement fasciné par un autre phénomène — si éphémère que je ne saurais jurer de sa réalité. Je venais d'apercevoir, me sembla-t-il, une *lumière* qui avait été éteinte à la hâte dans le tombeau enfoui.

Je ne pense pas avoir été aucunement frappé de stupeur, mais je sais que cette nuit-là quelque chose en moi a changé, d'une façon définitive.

En retournant chez moi, je me dirigeai sans hésiter vers un coffre qui pourrissait dans le grenier, dans lequel je trouvai la clef qui le lendemain me permit sans encombres de franchir l'obstacle qui avait si longtemps entravé mon désir.

Ce fut dans la douce lumière d'un après-midi finissant que j'entrai pour la première fois dans le caveau. J'étais comme ensorcelé et mon cœur bondissait dans une exultation quasi pathologique.

Après avoir fermé la porte derrière moi, je descendis les marches ruisselantes, à la lumière d'une faible bougie. J'eus immédiatement l'impression de connaître le chemin et, malgré le grésillement de la bougie, dû à l'atmosphère viciée de l'endroit, je m'y sentais singulièrement à l'aise.

Regardant autour de moi, j'aperçus plusieurs dalles de marbre qui supportaient des cercueils. Quelques-uns d'entre eux étaient scellés et intacts, d'autres au contraire avaient disparu, il n'en

restait plus en tout cas que les poignées d'argent et les plaques isolées, au milieu de curieux tas de poussière blanchâtre.

Sur une plaque, je pus lire le nom de Geoffrey Hydes, qui était venu du Sussex en 1640 et était mort ici quelques années plus tard.

Dans une alcôve se trouvait un coffre vide bien conservé, décoré des lettres d'un nom qui me fit sourire et trembler. Une impulsion bizarre m'engagea à grimper sur la dalle étroite, éteindre ma bougie et m'étendre dans la boîte vide.

Dans la lumière grise de l'aube, je sortis en chancelant du caveau et bouclai la chaîne derrière moi. Je n'étais plus tout à fait un jeune homme, car vingt et un hivers avaient déjà refroidi ma délicate charpente.

Des villageois matinaux qui assistèrent à mon retour s'étonnèrent des signes de satisfaction évidente, de divertissement enjoué, qu'ils constataient pour une fois chez un homme réputé comme sobre et solitaire.

Ce jour-là je ne me montrai pas à mes parents avant d'avoir consacré quelques heures à un sommeil réparateur.

A partir de ce jour, chaque nuit je me rendis sur la tombe. Je vis, j'entendis, j'accomplis des choses que je dois oublier. Ma manière de parler fut la première à subir un changement et je me mis soudain à employer force archaïsmes dans mes propos, ce que mes proches ne manquèrent pas de relever aussitôt.

Plus tard, je devins encore plus audacieux, plus brutal, et mon comportement, peu à peu, devint celui d'un homme du monde, phénomène fort surprenant lorsqu'on songe à la réclusion qu'avait été mon existence. Ma réserve s'effaça pour laisse place à la volubilité, l'aisance d'un Chesterfield ou encore le cynisme impie d'un Rochester. Je fis brutalement étalage d'une érudition toute particulière, qui ne s'appliquait plus à la science monacale à laquelle je m'étais consacré dans ma jeunesse. Je couvrais des pages entières d'épigrammes improvisés, qui rappelaient ceux de Jay, Prior et des rimeurs d'Auguston.

Un matin, au petit déjeuner, une catastrophe se produisit lorsque je me mis à réciter, avec des accents avinés, un morceau extrait d'une chanson géorgienne qui n'avait jamais été couchée par écrit et qui donnait un peu ceci :

Venez ici, compagnons, avec vos gobelets de bière,
Et buvons à l'heure présente tant qu'il est encore temps.
Empilez des montagnes de bœuf sur vos assiettes,
Car c'est le boire et le manger qui seuls nous réconforteront.
Alors remplissez vos verres car la vie passe vite.
Quand vous serez morts sous terre,
Vous ne boirez plus à la coupe de votre roi ni de votre maîtresse.
On dit qu'Anacréon avait le nez pivoine,
Mais qu'importe un nez rouge si l'on est bienheureux,
Dieu me damne, je préfère être écarlate tant que je suis ici
Que blanc comme un lis et mort depuis un an.
Alors Betty, ma mignonne, donne-moi un baiser.
En enfer il n'y a pas de fille d'aubergiste comme toi.
Le jeune Harry qui se tient aussi droit qu'il le peut
Va bientôt perdre sa perruque et rouler sous la table,
Mais remplissez vos verres et faites-les circuler.
Mieux vaut être sous table que sous terre,
Faites bombance et amusez-vous pendant que vous buvez.
Sous six pieds de poussière, il est moins aisé de rire.
Que le diable m'emporte, je peux à peine marcher
Et que je sois damné si je peux me tenir.
Hola, dis à Betty d'apporter une chaise,
Je vais essayer de rentrer chez moi car ma femme n'est pas là.
Aide-moi donc, je ne peux pas me tenir debout
Mais tant que je suis à la surface des terres, je suis heureux.

C'est à cette époque-là que naquit ma terreur de l'orage et des flammes. Je me mis à en éprouver un sentiment d'effroi insoutenable qui me contraignait à me réfugier dans les recoins les plus isolés de la demeure paternelle quand les cieux se faisaient menaçants. Si cela se passait pendant la journée, l'une de mes cachettes préférées était la cave en ruine du château qui avait brûlé. En imagination je me la représentais telle qu'elle avait dû être.

Mais ce que je craignais depuis fort longtemps finit bien un jour par se produire. Mes parents inquiets des changements survenus dans le comportement de leur unique enfant se mirent — dans un but exclusivement bienveillant — à espionner mes actes. Ayant depuis ma plus tendre enfance veillé moi-même sur

tous mes secrets, ne les confiant jamais à quiconque, je n'avais soufflé mot à personne de mes visites à la tombe. A présent, dans ma course à travers les dédales du bosquet, il me fallait prendre garde à semer un éventuel poursuivant. Je gardais sur moi la clef du caveau, que j'avais glissée dans un cordon perpétuellement pendu à mon cou. Jamais je ne sortais du sépulcre aucune chose que j'avais pu y trouver.

Un matin, alors qu'en sortant de la tombe je refaisais surface à la lumière du jour et refermais la chaîne, j'aperçus le visage redouté d'un spectateur au fond d'un fourré voisin. La fin de mon aventure approchait sans nul doute puisque le but de mes pérégrination nocturnes venait d'être révélé. L'homme ne m'aborda pas, et je me dépêchai de rentrer, afin de surprendre le récit qu'il ferait à mon père. Mes séjours dans la tombe allaient-ils être dévoilés au monde ? Imaginez combien ma surprise fut agréable lorsque j'entendis cet espion raconter à voix basse que j'avais passé la nuit dans la charmille qui entourait la tombe. Par quel miracle l'observateur avait-il pu ainsi se tromper ? J'étais à présent convaincu d'être protégé par une puissance surnaturelle. Cette assurance accrut mon audace, car je décidai de me rendre désormais à la tombe tranquillement, pour ainsi dire à découvert, puisque j'étais persuadé que personne au monde ne pouvait m'y voir pénétrer. Pendant une semaine, je goûtai avec plénitude la joie de ces plaisirs charnels que je dois taire, quand soudain la chose se produisit. Oui, cette nuit-là, j'aurais dû me garder de mettre le nez dehors. Car les nuages avaient la couleur de l'orage, tandis qu'une lueur infernale montait du marais. Le ciel tout entier était menaçant. L'appel des morts lui-même avait changé. Ce soir-là, il ne venait plus de la tombe, mais de la cave calcinée au sommet de la colline.

Comme je sortais d'un fourré sur la plaine qui s'étend devant les dernières ruines de l'antique demeure, il se produisit ce que toute ma vie j'avais attendu. Sous le brumeux clair de lune, je venais de distinguer la demeure disparue depuis un siècle qui se dressait à nouveau, dans toute sa splendeur, au milieu de la plaine. Toutes ses fenêtres étaient illuminées de bougies, tandis que dans la longue allée de luxueuses voitures à chevaux déversaient les plus hauts personnages de l'aristocratie bostonienne et que, richement vêtue, une assemblée nombreuse de gentilhommes poudrés arrivait à pied des demeures voisines. Je me mêlai à cette foule, sachant au fond de moi que j'étais l'hôte et non point

l'invité. De l'intérieur me parvenaient des bruits de musique endiablée, de rires joyeux. Le vin coulait à flots. Je reconnus plusieurs visages que j'avais déjà vus, à demi dévorés ou ratatinés par la mort et la décomposition. Au milieu de cette foule excitée et sans retenue, j'étais le plus déchaîné. Je déversais des torrents de blasphèmes et dans mes plaisanteries choquantes je faisais fi des lois humaines, divines, cosmiques.

Soudain un bruit d'orage résonna plus fort encore que nos cris, et la foudre fit voler le toit en éclats et répandit la panique au milieu de cette tapageuse compagnie. Des langues de flammes et des nuages de suffocantes fumées s'engouffrèrent dans la maison. Les noceurs, frappés de terreur devant cette calamité dont la violence semblait surnaturelle, s'enfuirent en hurlant dans la nuit. Je restai seul, cloué à mon siège dans un effroi total. Puis une autre terreur m'envahit. Réduit en cendre, je vis mon corps dispersé aux quatre vents. Cela signifiait que jamais je ne reposerais dans la tombe des Hydes. Ce cercueil, pourtant, ne m'était-il point destiné ? N'avais-je pas le droit de reposer éternellement parmi les descendants de Sir Geoffrey Hydes ?

Je réclamerais mon héritage même si mon âme devait errer des siècles durant à la recherche d'une autre enveloppe charnelle pour la représenter dans l'alcôve vacante du caveau. Non, Jervas ne connaîtrait jamais le triste sort de Palinur !

Tandis que le fantôme de la maison en flammes s'estompait devant moi, je me sentis saisi au bras par deux hommes forts. L'un d'eux était mon espion du fourré. Je hurlai et me débattis comme un forcené pour échapper à leur puissante poigne. Il tombait une pluie torrentielle et les éclairs zébraient l'horizon. Mon père, dévoré de chagrin, était tout près de moi tandis que je priais ces hommes de me déposer dans ma tombe. Mon père leur demanda de me traiter avec la plus grande douceur.

Un cercle noir, sur le sol de la cave en ruine, indiquait l'endroit où la foudre avait frappé. Là, quelques villageois curieux trouvèrent une petite boîte ancienne ouvragée, que la foudre avait déterrée. Ce coffret, dont les attaches avaient été brisées dans le choc, contenait des papiers, des objets de valeur, mais lorsque les villageois en firent l'inventaire sous mes yeux, une chose me fascina. C'était une miniature sur porcelaine reproduisant un jeune homme qui portait une élégante perruque bouclée, et dont

les initiales étaient J.H. Son visage, j'aurais pu tout aussi bien le reconnaître dans mon miroir.

Le lendemain, on m'étendit dans cette pièce où les fenêtres ont des barreaux, mais un vieux domestique simple et dévoué m'a donné des renseignements précieux. Il m'a appris par exemple que personne ne croit en mes récits. Mon père affirme que je n'ai jamais franchi le portail enchaîné et que le cadenas rouillé n'a pas été touché depuis plusieurs décades. Il prétend même que tout le village connaissait mes expéditions nocturnes. Tout le monde m'avait, paraît-il, vu assoupi sous la tonnelle à côté de la façade lugubre. Je m'insurge contre ces assertions gratuites, mais je n'ai aucune preuve pour les contredire : j'ai perdu la clef du cadenas au cours de la nuit d'orage. Mon père se persuade que tout ce que je sais du monde des défunts, je l'ai appris dans les vieux livres de la bibliothèque familiale.

Sans la présence de mon vieux serviteur Hiram, je serais à présent convaincu de ma folie.

Mais Hiram, pour qui j'ai toujours éprouvé une vive affection, garde confiance. C'est lui qui m'a aidé à rendre publique une partie de mon histoire. Il y a une semaine, il a fait sauter la chaîne du portail de fer et a descendu les marches de la tombe, éclairé d'une lanterne. Sur une table, il a trouvé un vieux cercueil vide dont la plaque ternie porte le prénom « Jervas ».

Ils m'ont promis que je serai enseveli dans ce cercueil, dans cette tombe.

Traduit par Paule Pérez.
Titre original : The tomb.

H.P. LOVECRAFT

Nyarlathotep

NYARLATHOTEP... le chaos grouillant... Je suis le dernier... Je vais décrire le vide odieux...

Je ne me rappelle pas nettement quand cela a commencé, mais c'était il y a des mois. La tension générale était horrible. A une saison de bouleversement politique et social était venue s'ajouter l'étrange et envahissante appréhension d'un affreux danger physique ; un danger largement étendu, embrassant toute chose, un danger comme on en imagine seulement au milieu des plus terribles phantasmes nocturnes. Les gens — je m'en souviens — arrivaient avec des visages blêmes et soucieux, ils murmuraient des avertissements et des prophéties que personne n'osait répéter consciemment ou s'avouer à soi-même avoir entendus. Un sentiment de culpabilité monstrueuse s'étendait sur la terre, des gouffres intrastellaires surgissaient des courants glacés qui, dans les lieux sombres et déserts, faisaient frissonner les hommes. Il y avait dans la succession des saisons une altération diabolique — la chaleur de l'automne s'attardait d'une façon terrifiante, chacun avait l'impression que le monde et peut-être l'univers étaient sortis du contrôle de dieux connus ou de forces qui étaient inconnues.

Et c'est alors que Nyarlathotep est venu d'Egypte. Qui il était, personne ne pouvait le dire, mais il était du sang des anciens autochtones et il ressemblait à un pharaon. Les fellahin s'agenouillaient devant lui sans pouvoir dire pourquoi. Il se disait sorti de l'obscurité de vingt-sept siècles, il prétendait avoir reçu des messages émis de lieux situés en dehors de cette planète. Dans les pays civilisés vint Nyarlathotep, basané, mince, sinistre ; il achetait sans cesse d'étranges instruments de verre et de métal et les assemblait pour en faire des instruments encore plus étranges. Il parlait beaucoup de sciences — d'électricité et de psychologie — il faisait des démonstrations de ses pouvoirs. Les spectateurs sortaient sans voix de ces séances qui contribuèrent

pourtant à développer sa renommée dans des proportions extraordinaires. Les hommes se donnaient les uns aux autres le conseil de voir Nyarlathotep et frissonnaient. Quand Nyarlathotep arrivait, c'était la fin du repos. L'atmosphère paisible du petit matin retentissait de cris de cauchemar. Les cris de cauchemar n'avaient jamais constitué pareil problème pour l'intérêt public ; à présent, les sages auraient voulu pouvoir interdire le sommeil au petit matin, pour que ne soit plus troublée d'une manière aussi horrible, par les cris des villes, la pâle et pitoyable lune qui fait scintiller les eaux vertes s'engouffrant sous les ponts, de même que les vieux clochers presque abolis se détachant sur un ciel d'une couleur maladive.

Je me rappelle l'arrivée de Nyarlathotep dans ma ville — la vieille, l'immense, la terrible cité aux crimes innombrables. Mon ami m'avait parlé de lui, de la fascination stimulante et de l'attrait exercés par ses révélations, et je brûlais d'impatience à la perspective de m'initier à ses mystères les plus profonds. Mon ami disait qu'ils étaient horribles et impressionnants au-delà de mes imaginations les plus enfiévrées ; ce qui était projeté, disait-il, sur un écran dans une pièce obscure prophétisait des choses que personne à part Nyarlathotep n'osait prophétiser et là, dans le crépitement de ces étincelles était pris aux hommes ce qui n'avait jamais été pris jusque-là, bien que cela n'apparût que dans leurs yeux. Et j'ai entendu raconter de tous côtés que ceux qui connaissaient Nyarlathotep assistaient à des spectacles qui, pour les autres, demeuraient invisibles.

C'est au cours de cet automne torride que j'ai passé toute une nuit avec ces foules turbulentes pour voir Nyarlathotep ; d'un bout à l'autre de la nuit étouffante et jusqu'au sommet des escaliers sans fin, dans la chambre suffocante. A l'état d'ombres sur un écran, j'ai vu des formes encapuchonnées parmi des ruines et de méchants visages jaunes guettant derrière des monuments effondrés. Et j'ai vu le monde lutter contre l'obscurité, contre les vagues de destruction déferlant du plus profond de l'espace, tourbillonnant, bouillonnant, se débattant autour du soleil qui s'affaiblissait et se refroidissait. Alors les étoiles dansaient un étonnant ballet autour des têtes des spectateurs, et les cheveux se hérissaient tandis que des ombres plus grotesques que je ne puis dire surgissaient et venaient se percher sur ces têtes. Et lorsque je me mis, sous prétexte que j'étais d'esprit plus froid et plus scientifique que les autres, à murmurer une timide protestation en par-

lant d' « imposture » et d' « électricité statique », Nyarlathotep nous chassa jusqu'au dernier, nous fit descendre les escaliers vertigineux, si bien que nous nous sommes retrouvés à minuit dans les rues humides, chaudes et désertes. Je criai très fort que je n'avais pas peur, que rien ne pouvait jamais me faire peur ; les autres criaient en même temps que moi pour me consoler. Nous nous sommes mutuellement juré que la ville était toujours pareille et vivante ; et quand les lumières électriques commencèrent à faiblir, nous avons pesté contre la compagnie et nous avons ri des étranges figures que nous faisions.

Je crois que nous avons senti quelque chose descendre de la lune verdâtre car, lorsque nous avons commencé à dépendre de sa lumière, nous nous sommes trouvés amenés à prendre de curieuses formations de marche, involontairement ; nous semblions connaître nos destinations sans oser y penser. Nous avons jeté une fois les yeux sur la chaussée, nous avons vu les pavés disjoints, déplacés par la croissance de l'herbe, et à peine une ligne de métal rouillé indiquant l'endroit où passaient les tramways. Et de nouveau nous en avons vu un, de ces tramways, abandonné, en pièces, vitres brisées, couché sur le flanc. En inspectant l'horizon, nous n'avons pas réussi à découvrir la troisième tour sur le bord de la rivière et nous avons pu remarquer, par contre, que la deuxième était déchiquetée à sa partie supérieure. Nous nous sommes divisés en petites colonnes ; chacune d'elles semblait attirée dans une direction différente. L'une disparut dans une sente étroite située à gauche sans laisser d'autre trace que l'écho d'un cri déchirant. Une autre s'engagea dans l'entrée d'un souterrain en faisant retentir un rire évoquant la folie. La colonne à laquelle j'appartenais fut attirée vers la rase campagne. Je ne tardai pas à ressentir un frisson qui semblait insolite dans cette chaleur automnale ; car, tandis que nous sortions de là pour aborder la lande sombre, nous vîmes autour de nous scintiller sous la lune infernale des neiges malfaisantes. Des neiges incompréhensibles dont l'uniformité n'était rompue par aucun sentier, s'étendant dans une seule direction, celle où s'ouvrait un défilé rendu encore plus sombre par ses parois miroitantes. La colonne s'étirait, tout en avançant péniblement dans le défilé. Je m'attardais en arrière, car cette déchirure noire dans la neige éclairée d'une lumière verte était terrifiante et je croyais avoir entendu les échos d'un gémissement troublant au moment où mes compagnons disparaissaient ; mais je n'avais qu'une possibilité limitée

de m'attarder. Comme si j'avais été appelé par ceux qui marchaient devant moi, je flottais à moitié entre des congères titanesques, grelottant et terrifié, pour m'incorporer à l'aveugle tourbillon de l'inimaginable.

Sensible à hurler, silencieusement délirant, seuls les dieux d'alors peuvent le dire. Une ombre souffrante, meurtrie, tordant des mains qui n'en étaient pas, qui tourbillonnait à l'aveuglette au-delà des affreuses ténèbres d'une création pourrissante, des cadavres de mondes morts dont les blessures furent des villes, des vents de charniers qui balaient les étoiles blafardes et les font vaciller. Au-delà des mondes, de vagues fantômes de choses monstrueuses ; des colonnes entraperçues de temples non consacrés qui reposent sous la voûte céleste sur des rochers sans nom et qui atteignent le vide étourdissant régnant au-dessus des sphères de la lumière et de l'ombre. Et à travers ce révoltant cimetière de l'univers le rythme étouffé, affolant des tambours, l'aigre et monotone plainte des flûtes blasphématoires, issues de chambres inconcevables, obscures, situées en dehors du Temps. Lentement, maladroitement, dansent d'une manière absurde sur ces percussions et ces stridences les derniers dieux géants des ténèbres — les gargouilles aveugles, sans voix et sans esprit dont l'âme est Nyarlathotep.

Traduit par Jacques Parsons.
Titre original : Nyarlathotep.

FICTION

Directeur : Daniel DOMANGE.
Rédacteur en chef : Alain DOREMIEUX.
Secrétaire de rédaction : Michel DEMUTH.
Rédaction et administration :
Editions OPTA, 96, rue de la Victoire, Paris-9e (744 87-49).
Vente et abonnements :
24, *rue de Mogador, Paris-9e* (874 40-56).
La rédaction ne reçoit que sur rendez-vous.
ÉDITION FRANÇAISE DE « THE MAGAZINE OF FANTASY AND SCIENCE FICTION »
Publié avec l'accord de Mercury Press, Inc. New York N. Y. (U. S. A.)
Le n° : France, 3,50 F ; Suisse, 4,90 FS ; Belgique, 47 FB ;
Algérie 4 DA ; Maroc, 4,03 DH.
ABONNEMENTS. — 6 mois : France, 19 F ; Etranger, 20,80 F
1 an : — 37,80 F ; — 41,40 F
C.C.P. 1848-38

A la recherche de H.P. Lovecraft

par J. Vernon Shea

H.P. Lovecraft est né le 20 août 1890 à Providence, qu'il habita pendant la plus grande partie de sa vie. On sait peu de choses sur son père, Winthrop Lovecraft, qui était voyageur de commerce ; il était probablement assez débauché (réaction normale contre le puritanisme de son épouse). Howard avait à peine trois ans quand son père entra dans un hôpital psychiatrique ; il devait mourir cinq ans plus tard, atteint de parésie, stade final d'une syphilis contractée depuis longtemps. Ou bien Howard a ignoré les circonstances de cette mort, ou bien il s'est refusé à regarder la question en face. Il devait cependant soupçonner la vérité car il s'est toujours montré extrêmement réticent au sujet de son père. Il en parle le moins possible dans ses lettres et ses histoires font intervenir jusqu'à un point qui devrait paraître suspect les conséquences d'une hérédité chargée. Personne n'est plus là aujourd'hui pour prendre la défense de Winthrop Lovecraft ; il est possible qu'il ait été un personnage pathétique dans le genre du héros d'Arthur Miller (*Mort d'un commis-voyageur*). Et quelques-uns des dons intellectuels étourdissants de Howard lui viennent peut-être de son père. Cependant ce dernier, le point est bien établi, n'était guère féru de lecture ; l'importante bibliothèque de la maison venait du grand-père maternel de Howard.

Pour comprendre la personnalité de Lovecraft, il faut se tourner du côté de sa mère, Sarah Phillips Lovecraft. Je ne la connais que superficiellement et il est possible que j'insulte à sa mémoire, mais j'ai l'impression qu'elle n'était pas loin d'être un monstre déchiré, mais authentique. Peut-être avait-elle à l'égard de son fils les meilleures intentions, mais on pourrait difficilement imaginer influence plus pernicieuse que la sienne. On sait qu'elle était névrosée et qu'elle a, comme son mari, fini ses jours dans un asile. Elle éprouvait probablement pour ce dernier une véritable répulsion et il passait à ses yeux pour un incorrigible libertin. Son comportement à l'égard du jeune Howard fut probablement motivé par un besoin inconscient de vengeance contre son mari et par la détermination qu'elle avait prise de ne le voir en aucun cas marcher sur les traces de son père. Si bien que le jeune Howard fut élevé suivant les règles strictes applicables aux jeunes gens de bonne famille à l'époque victorienne, devant qui on ne devait en aucun cas faire allusion aux questions sexuelles. Les aspirations intellectuelles dont il fit montre à un âge précoce furent cultivées avec ardeur ; il savait lire à quatre ans, on l'encouragea à puiser dans la bibliothèque de son grand-père, si bien qu'il devint une sorte d'enfant prodige ; il écrivit sa première histoire quand il avait huit ans et à onze ans il publiait un petit article d'amateur sur l'astronomie. Howard a toujours été un enfant ma-

ladif ; comme le père d'Elizabeth Barret Browning, Mrs. Lovecraft était très attentive à l'égard de sa santé (insistant par exemple pour lui faire prendre du lait, qu'il détestait), mais elle le soumettait à un régime qui ne pouvait qu'aggraver sa faiblesse. Mrs. Lovecraft commettait une erreur : elle était persuadée que Howard allait devenir un grand poète. Il n'était pourtant pas du tout porté vers le lyrisme et les vers qu'il a publiés n'ont jamais dépassé le niveau d'œuvres mineures. Il faut attendre les années qui ont suivi la mort de sa mère pour que se révèle la forme de production littéraire pour laquelle il était vraiment fait : les histoires surnaturelles et d'horreur.

Dans ma correspondance avec Lovecraft j'ai cité une fois la pièce de George Kelly, *Craig's wife*, comme exemple de mauvaise psychologie. Il y est dit que Mrs. Craig, bien que s'intéressant passionnément à la bonne présentation de son intérieur, n'y admettait cependant aucun visiteur ; ce caprice me paraissait invraisemblable car je considérais comme naturel de la part d'une femme d'aimer faire les honneurs de son domaine. Mais Lovecraft est venu confirmer la vraisemblance de ce personnage en déclarant qu'il avait connu des femmes comme Mrs. Craig. Je n'ai pas compris sur le moment qu'il voulait parler de sa mère. Au lieu d'éprouver le désir de montrer un fils très brillant, Mrs. Lovecraft décourageait au contraire les visiteurs.

La naissance de Howard n'avait certainement pas été désirée. Dans le but vraisemblable de se venger du père, elle lui disait dans son enfance qu'il était trop laid pour être montré. La cruauté de ce jugement ne reposait physiquement sur aucun fondement car, bien que chétif, Howard n'était pas plus vilain qu'un autre. Un psychologue amateur aurait tendance à dire que ce traumatisme a laissé en lui une blessure cuisante dont toute sa vie aurait été marquée. Même à l'âge adulte, Lovecraft préférait encore passer la journée, stores baissés, à dormir chez lui ; mais, le soir venu, il s'en allait rôder comme un chat dans les rues de Providence. La plupart de ses œuvres ont été écrites la nuit. Il menait ainsi une existence de reclus et il n'allait que rarement voir des gens ; il maintenait le contact avec le monde au moyen principalement d'une abondante correspondance échangée avec de jeunes écrivains qu'il n'avait, pour la plupart, jamais rencontrés. Il est ici facile d'établir un parallèle avec le vampire de sa fameuse histoire *Je suis d'ailleurs*. On pourrait aussi étendre cette explication par le « trauma » à tout le comportement de Lovecraft, mais il existe un document qui devrait faire justice d'une pareille interprétation. Il s'agit d'une photographie de Sarah Phillips Lovecraft. On y remarque une ressemblance frappante du fils avec sa mère. Celle-ci aurait eu de la peine à trouver hideux un rejeton dont les traits rappelaient à ce point les siens. On doit chercher d'autres motivations dans les recoins de son esprit tortueux.

La maison Lovecraft était presque exclusivement hantée par des femmes. Mrs. Lovecraft s'efforçait de choyer, de couver Howard et de se réserver pour elle-même son affection, sa reconnaissance, les agréments de sa personnalité. On n'y recevait de visites régulières que de ses tantes maternelles ; c'est avec elles qu'il s'en alla vivre après la

mort de sa mère. L'une de ces tantes, Mrs. Gamwell, habita avec Lovecraft pendant presque toute sa vie d'adulte en prenant soin de son ménage ; elle lui survécut de quelques années. Toutefois Lovecraft devait être trop familiarisé avec les légendes concernant les vampires pour ne pas s'apercevoir qu'il y en avait un dans sa propre maison. Longtemps avant la description littéraire de cas de mères destructrices de leur fils, il avait compris que la sienne tentait de l'émasculer et il prenait bien soin de cultiver en lui des goûts essentiellement masculins comme la passion des armes à feu et l'étude de la tradition des académies militaires.

La seule influence masculine que Howard devait connaître dans ses jeunes années fut celle de son grand-père dont il parle en termes affectueux dans ses lettres ; malheureusement, ce dernier disparut avant que son influence ait pu sensiblement redresser la situation. Lovecraft écrit à son sujet (dans une lettre qu'il m'adressait le 4 février 1934) : « *Je n'ai entendu raconter des histoires fantastiques que par la bouche de mon grand-père ; ayant constaté mes goûts en matière de lecture, il imaginait d'interminables histoires faisant intervenir des forêts impénétrables, des souterrains mystérieux, d'affreux monstres ailés (comme ceux qui hantaient mes rêves et dont je l'entretenais souvent), de vieilles sorcières avec leurs chaudrons sinistres, sur un fond de gémissements lugubres. Il tirait évidemment la plus grande partie de cette imagerie des premiers romantiques — Radcliffe, Lewis, Maturin, etc. — qu'il semblait préférer à Poe et aux autres auteurs fantastiques plus récents. Il était le seul parmi les gens que je connaissais — jeunes ou vieux — à s'intéresser à la littérature macabre et terrifiante.* »

On ne peut guère reprocher au grand-père d'avoir orienté les lectures d'Howard vers le morbide car le jeune homme avait d'emblée manifesté une passion de l'étrange. Dans l'un de ses tout premiers essais, *Idéalisme et matérialisme*, il écrit : « *L'auteur peut alléguer une attirance pour le fantastique datant de son enfance, qui montre bien qu'il serait inexact de le qualifier de théiste instinctif. Fils d'un père anglican et d'une mère anabaptiste, habitué aux pieux récits qui sont de mise dans une famille pratiquante et à l'école du dimanche, il n'a pourtant jamais cru à la supériorité des abstractions et à la stérile mythologie chrétienne. Il était au contraire passionné de contes de fées et des Mille et une Nuits ; ce n'était pas qu'il y crût, mais ils lui paraissaient tout aussi vrais que les récits de la Bible et en tout cas beaucoup plus attachants.* » Il avait à peine plus de six ans qu'il commençait à ânonner les légendes de la Grèce, à se dire païen, au point d'élever des autels à Pan, Apollon, Athena et Saturne. Il ne s'aperçut que plus tard qu'il ne voyait faunes et satyres dans la Nature qu'avec les yeux de l'imagination.

Sarah Philipps Lovecraft, mère abusive, étouffait son fils sous un amour tendant à le protéger de tout, ce qui ne pouvait mener qu'à des catastrophes. L'insistance qu'elle apportait à vouloir lui faire prendre des leçons de musique, alors qu'il n'avait aucune oreille et resta toujours indifférent à cet art, est typique. Lovecraft écrit à ce propos (dans une lettre datée du

8 novembre 1933) : « *A l'âge de sept ans, on a pu croire que j'avais un talent marqué pour le violon. J'ai pris pendant deux ans des leçons avec le meilleur professeur de Providence. Mais, mon Dieu, quels affreux grincements ! Je n'ai pas bon goût en musique ; je préférais m'amuser de chansons populaires plutôt que d'assimiler laborieusement les fondements de l'art et de faire mon chemin à travers les transpositions simplifiées d'auteurs classiques. Vers l'âge de neuf ans, tout ce qui concernait le solfège et la pratique du violon se mit à m'inspirer une telle horreur que je fus menacé d'une de ces dépressions nerveuses comme j'en ai eues si souvent dans ma jeunesse. Le médecin prescrivit l'arrêt des leçons, et ce fut la fin de ma carrière comme rival de Kreisler !* »

Les expériences traumatisantes que Lovecraft a connues dans son enfance se reflètent peu dans ses histoires. Cela a paru curieux. Il y a une grande part d'autobiographie dans ses œuvres mais il n'a jamais pris comme personnage central un enfant. Même dans ses œuvres de jeunesse où l'on voit apparaître en effet quelques enfants, ceux-ci ne sont pas victimes de tortures ou d'obsessions.

Rien ne lui semblait plus contraire à sa philosophie que de s'immiscer dans les affaires d'autrui. Il avait un esprit très curieux, mais dans le domaine des idées, et jamais des gens. Utiliser comme matériel littéraire ses relations, suivant une pratique courante chez les écrivains, passait à ses yeux pour malhonnêteté. Cette répugnance de gentleman à violer l'intimité de ses concitoyens a nui à la qualité de ses personnages ; il ne savait pas assez bien comment les gens parlent et se comportent pour en faire des êtres de chair. Il n'utilise le dialogue que le moins possible. Son oreille s'attache aux particularités idiomatiques plutôt qu'à la détection des émotions. Il croyait fermement que *les gens* n'ont que peu d'importance dans la fiction surnaturelle ; ils doivent être simplement représentatifs. Il n'avait ni le goût de se lancer dans la fiction naturaliste ni l'habileté pour y parvenir. Les soucis quotidiens de l'homme de la rue lui étaient aussi étrangers que ceux des Lapons. De sorte qu'il n'éprouve aucune compassion pour les personnages de ses histoires, car ils ne signifient rien pour lui ; ce sont simplement des victimes prédestinées.

Ce qui compte vraiment à ses yeux apparaît dans ce passage d'une lettre du 14 octobre 1931 : « *Voici mon idée : une histoire fantastique doit réussir essentiellement à évoquer une violation frappante de l'ordre établi des choses — le temps, l'espace, quelque loi naturelle pris en défaut, l'interférence sournoise d'un autre ordre de choses de caractère imaginaire avec l'ordre de choses qui nous est familier. Il est difficile d'atteindre ce résultat avec les histoires de fantômes, cent fois ressassées, sorties du vieux magasin d'accessoires, si bien que je trouve le plus grand mérite aux nouvelles que j'appellerai* cosmiques, *parce qu'elles évoquent en images saisissantes les profondeurs insondables de l'espace infini au sein duquel gravite ce misérable grain de poussière sur lequel nous vivons. C'est la seule façon d'être fantastique et en même temps quasi réaliste — il s'agit* d'ajouter *quelque chose à la réalité et non pas de contredire vraiment celle que nous connaissons. L'horreur n'est pas suffisante pour faire un bon conte fantastique. Je me*

suis essayé dans ce sens, mais sans succès. Il faut plus de subtilité et d'adresse que je n'en ai. »

Quelques années après la mort de Lovecraft, le Dr. David H. Keller a écrit un article dans lequel il insistait sur la parésie de Winthrop Lovecraft et suggérait qu'il aurait pu transmettre la syphilis à sa femme, et causer ainsi probablement la désintégration de son esprit. Il allait même plus loin en insinuant que Lovecraft lui-même aurait bien pu être, sa vie durant, une victime de cette maladie héréditaire, ce qui aurait expliqué ses infirmités sur le plan physique, son dégoût pour les activités sexuelles, sa vie de reclus. C'est une thèse qui peut paraître séduisante mais elle n'a cependant aucun fondement médical. (Lovecraft est mort de la maladie de Bright et d'un cancer de l'intestin.)

Comme on peut l'imaginer, l'article du Dr. Keller déchaîna une tempête dans les milieux de la littérature fantastique. Les amis et admirateurs de Lovecraft se rassemblèrent pour entreprendre sa défense. On se demanda si, du fait que le Dr. Keller s'était trouvé tout à fait en dehors du milieu de Lovecraft, cette psychanalyse malveillante de son œuvre n'avait pas été dictée par une certaine jalousie. Car le Dr. Keller, lui-même auteur fantastique, n'avait jamais joui auprès des lecteurs de *Weird Tales* (magazine auquel ils collaboraient tous les deux régulièrement) de la même faveur que Lovecraft.

La théorie du Dr. Keller est défendable sur un seul point : dans les histoires de Lovecraft, les femmes sont complètement asexuées, car la domination exercée par sa mère a compromis une fois pour toutes en lui toute possibilité d'élan sexuel important. Howard était presque complètement indifférent à l'égard des personnages féminins du fantastique et de la mythologie : Circé, les sirènes, les lamies, les nymphes et les vampires. Et ses histoires abondent en allusions à une hérédité chargée. Son récit *Le cauchemar d'Innsmouth* met en scène une communauté de consanguins vivant au bord de la mer et présentant des caractères suspects de poissons et de batraciens ; et dans le dernier chapitre, le narrateur s'aperçoit que le même sang impur coule dans ses propres veines. Cependant, Lovecraft a refusé de s'identifier en aucune façon avec ce narrateur ; il écrit dans une lettre du 14 octobre 1931 : « *La science a depuis longtemps détruit le mythe d'après lequel la progéniture résultant de l'union de proches parents serait nécessairement en mauvaise santé. Dans l'ancienne Egypte, les mariages entre frères et sœurs étaient très courants et il n'en est jamais résulté aucun dommage. La seule conséquence que puisse avoir une union consanguine, c'est d'intensifier dans la progéniture telle faiblesse ou telle force latentes héréditaires existant chez les parents.* » Toujours est-il que les habitants ichtyoïdes d'Innsmouth hantent longtemps l'imagination ; il serait très facile d'expliquer par la peur instinctive éprouvée par Lovecraft à l'égard de sa mère la création de ces symboles utérins, de ces êtres horribles émergeant d'une mer sombre et profonde (l'odeur du poisson est associée vulgairement au vagin). Un psychanalyste pourrait aussi tirer beaucoup de déductions du narrateur de *Je suis d'ailleurs*, en disant que le fait de rêver régulièrement qu'on est atteint d'une maladie hideuse

ou bien que l'on tombe en pourriture indique la crainte profondément ancrée de contaminer son partenaire amoureux.

Howard a été profondément influencé par Arthur Machen. Celuici, fils d'un clergyman, avait reçu une éducation similaire et ses œuvres sont pleines d'une sexualité refoulée. Certains ont vu dans son *Histoire de la poudre blanche* (1), où un personnage ayant absorbé un certain médicament se réduit à l'état d'une répugnante boue blanchâtre, un symbole de masturbation chez un adolescent (Lovecraft a obtenu un effet semblable dans son *Cool air*), et d'autres œuvres telles que *Le grand dieu Pan* (2) et *Le peuple blanc* contiendraient des allusions à des orgies sexuelles que Machen n'osait pas décrire. Machen s'est finalement défoulé en traduisant *Les Mémoires* de Casanova (3), mais pareil exutoire a été refusé à Howard.

Presque tous les autres écrivains fantastiques auraient fait participer les émules de Cthulhu (qui intervient dans de nombreuses histoires de Lovecraft) à des orgies d'une indicible perversité, mais le pudique Howard écarte *a priori* toute allusion de caractère sexuel. Le lecteur doit se torturer l'imagination pour deviner ce qui peut bien le bouleverser à ce point. Comme Machen, comme Hawthorne, Lovecraft ne pouvait supporter l'idée d'aborder ouvertement les problèmes sexuels. De toute évidence, l'inceste devait le faire frissonner d'horreur ; c'est le péché qui se trouve dissimulé derrière ses histoires de communautés impures. Ses récits se terminent presque toujours par une fuite ; mais ce ne sont pas tellement des monstres que fuient ses personnages ; plutôt des péchés, réels ou non. De même, la vie de Lovecraft a été une longue fuite devant la société.

Lovecraft ne semble pas — ce qui est curieux — s'être jamais insurgé contre les principes moraux de sa mère. Il se croyait impuissant. Ce passage d'une lettre qu'il m'adressait le 14 octobre 1931 est révélateur : « *Bien que l'éthique traditionnelle en matière de sexualité soit probablement assez rudimentaire, elle présente néanmoins certains avantages sur ce qui paraît l'avoir remplacée ; et c'est certainement celle à laquelle il est le plus raisonnable de se conformer, à moins d'être doué d'un tempérament qui la rende impraticable. A notre époque, suivre une autre voie implique tant de vulgarité et de honteuse dissimulation qu'on ne peut guère le recommander à une personne délicate, sauf dans des cas extrêmes. Reste à savoir quel autre choix nous proposera l'avenir...* » Dans la suite de sa lettre, Lovecraft déclare que. bien que pour être un bon auteur il soit nécessaire de connaître la vie sous tous ses aspects, il ne lui semble pas qu'une expérience sexuelle soit indispensable. Derleth la lui avait conseillée. Il ne pense pas qu'elle aurait eu une grande influence sur son œuvre car, pour sa part, il ne voit aucune différence entre ce qu'il a écrit avant et pendant son mariage. « *Sans aucun doute,* » écrit-il pour conclure, « *les œuvres fantastiques sont, dans une énorme proportion, indépendantes des circonstances objectives.* »

(1) A paraître en traduction française dans un recueil publié par Flammarion (Collection « L'Age d'Or »).

(2) Traduit en 1898 par P. J. Toulet.

(3) A dire vrai, Machen a commencé cette traduction ou en tout cas celle de **L'heptaméron** en 1888 et ses premières histoires fantastiques ne parurent qu'en 1895. Mais son travail de traduction s'est poursuivi jusqu'en 1922.

L'éducation exagérément protectrice de sa mère aurait pu le faire pencher vers l'homosexualité, mais l'idée même de cette pratique lui faisait horreur. Certains psychanalystes en puissance, entendant parler de son aversion des pervers (jusqu'aux années trente il se répandait en injures contre Oscar Wilde) de même que de ses randonnées nocturnes et de ses encouragements à de jeunes écrivains du sexe masculin, pourraient se demander si l'ensemble ne dissimulerait pas une tendance inconsciente dans cette direction, comme dans le cas de Saint-Loup de *A la recherche du temps perdu* ou du surveillant général de *Thé et sympathie*. Mais ils se tromperaient lourdement. On ne peut trouver le moindre commencement de preuve à une pareille assertion. Lovecraft était presque aussi asexué qu'un eunuque ; il semble presque être né ainsi : totalement frigide. Son seul essai malheureux dans le sens du mariage (peut-être pour se prouver à lui-même qu'il n'avait pas été complètement émasculé par sa mère) était dès le début condamné à l'échec. Il avait épousé Sonia Greene, qui comptait parmi ceux qui le chargeaient de revoir des textes depuis les débuts de *Weird Tales*, et leur union fut dissoute à l'amiable quelques années plus tard. Les gens qui ont connu Howard pendant cette période disent qu'il paraissait assez satisfait et qu'il avait pris énormément de poids. Plus tard, Miss Greene écrivit un article pour un volume commémoratif sur Lovecraft ; loin d'être hostile, il ne nous apporte cependant que très peu de choses.

Edgar Allen Poe a exercé une grande influence sur Lovecraft pendant sa formation d'écrivain. Howard a inconsciemment imité son style dans quelques contes ; aux yeux de quelqu'un qui ne serait pas au courant, *Je suis d'ailleurs* pourrait aisément passer pour une histoire « oubliée » de Poe. La ressemblance avec *Le masque de la mort rouge* est évidente. Mais leurs caractères diffèrent sur à peu près tous les points : Lovecraft n'avait aucun des côtés vulgaires de Poe, il ne s'adonnait pas à la boisson, à la drogue, il n'aimait pas à se donner en spectacle. L'érudition de Lovecraft était réelle, celle de Poe factice en grande partie. Mais par contre, enveloppé dans le cocon du charlatanisme de Poe se trouvait le génie, tandis que Lovecraft était seulement doué d'un exceptionnel talent.

La personnalité de Lovecraft rappelle davantage celle de Hawthorne. Ils avaient l'un et l'autre un goût particulier pour Salem, ce port autrefois prospère, à présent abandonné, où l'herbe pousse entre les pavés. C'est un lieu de prédilection pour y situer des histoires de sorcières et de messes noires. Mais la province de Lovecraft (comme Dublin est la ville de James Joyce), c'est la Nouvelle-Angleterre. Il partage les préjugés de ses habitants. Dans sa jeunesse il est antisémite et il n'évolue dans ce domaine qu'après être entré en relations épistolaires avec des Israélites de talent, comme par exemple le jeune Robert Bloch.

Dans les histoires de Lovecraft on a toujours l'impression que la Nouvelle-Angleterre est un univers clos, où l'on est méfiant et hostile à l'égard des étrangers : ses habitants sont tous plus ou moins consanguins, et ils ont eu des ancêtres bien étranges.

Mais ce qui est curieux, c'est que malgré sa connaissance appro-

fondie de la Nouvelle-Angleterre et de ses particularités linguistiques, Lovecraft ne soit jamais parvenu à camper un personnage convaincant originaire de cette province. C'est que ses histoires en fait se situent dans un monde imaginaire complètement distinct du monde réel. Quand le monde moderne apparaît, même sous une forme vague, on ne peut s'empêcher de sursauter. Je me rappelle l'avoir félicité par lettre d'avoir fait intervenir un enregistrement phonographique dans *Celui qui chuchotait dans les ténèbres ;* cela paraissait aussi anachronique que s'il s'était agi d'une œuvre de Voltaire. Lovecraft m'écrivait à son tour le 27 octobre 1932 : « *Chaque fois que je fais intervenir un détail réaliste, c'est au prix d'un gros effort et ce qui est encore plus important, c'est que je n'ai absolument rien à dire dans un domaine qui n'est pas celui de l'irréalité. Je n'ai pas un sens bien aigu du drame de la vie de tous les jours.* »

C'est seulement dans ses décors qu'il se laisse entraîner à un certain modernisme ; autrement ses histoires auraient pu aussi bien être écrites à l'époque de Walpole ou de Maturin. Le New York moderne — qui lui causait une horreur profonde — et la Nouvelle-Angleterre d'aujourd'hui, avec ses dialectes discordants mais soigneusement transcrits, sont évoqués sous une forme vivante, et Lovecraft a pris soin de maintenir sa fiction scientifique à l'intérieur des possibilités que peut envisager la pensée scientifique contemporaine ; mais les sentiments et les états d'âme appartiennent rigoureusement au XVIIIe siècle.

Cette époque était en fait l'objet de la prédilection de Lovecraft. Son style est influencé par les écrivains d'une des plus charmantes périodes de l'histoire de la littérature anglaise. Lovecraft aimait s'imaginer transporté au XVIIIe siècle, mais je suppose que cette époque lui aurait bien vite paru fade. Comme la plupart des autres auteurs fantastiques, il ne se trouvait à son aise que livré à ses réflexions, dans sa maison, au milieu de ses livres.

On se le représente installé dans cette demeure pleine d'ombres, avec son chat reniflant les vieux livres et venant parfois sauter sur le bureau où son maître rédigeait ses manuscrits ou ses missives de sa microscopique écriture aux lettres en pattes de mouche. (Il n'employait la machine à écrire que s'il y était absolument obligé.) L'esprit ailleurs, il devait caresser distraitement le chat en passant.

Il serait facile à un critique de dresser de Lovecraft un portrait antipathique. Il n'aurait qu'à commencer par son aspect physique. Avec son étrange visage osseux et décharné, avec sa silhouette squelettique, il aurait pu incarner le héros de son propre conte *Je suis d'ailleurs*. Le visage évoque celui de l'acteur Max von Sydow, le héros du film de Bergman *Le septième sceau ;* le menton est le même que celui de Meyerbeer. C'est un visage du XVIIIe siècle : Horace Walpole avait le même, en plus efféminé. C'était un visage qui souriait rarement ; même quand il était censé s'amuser à un banquet, Lovecraft semblait toujours en proie à une profonde mélancolie.

Son horreur du froid a été citée comme étant l'une de ses principales phobies. Elle était d'origine physiologique et non psychologique. Quand on est extrêmement mince et qu'on a tendance à l'anémie, on ressent cruellement la rigueur de

la température. Lovecraft évitait de sortir dès qu'il faisait un peu froid et, si l'on pense aux hivers glacés de la Nouvelle-Angleterre, on se rend compte qu'il devait passer enfermé le plus clair de son temps. Les étés n'étaient jamais trop chauds pour lui ; apparemment il ne transpirait jamais. Quand il visitait la Floride par la plus torride des canicules, le temps lui semblait idéal.

Son récit *Les montagnes hallucinées* a souvent été cité comme un exemple de l'aversion de Lovecraft envers le froid. Pourtant, si on le lit attentivement, il n'en est rien. Paradoxalement, Lovecraft était fasciné par les expéditions polaires et il avait lu tous les comptes rendus publiés à ce sujet ; il aurait aimé lui-même participer à une telle expédition si sa santé le lui avait permis, car cette entreprise lui semblait à la fois mâle et aventureuse et par conséquent pour lui le rejet de sa mère. Le récit en question était conçu comme une sorte de suite au roman d'Edgar Poe *Les aventures d'Arthur Gordon Pym* (avec l'insertion des propres mythes lovecraftiens de Cthulhu). Lovecraft avait pris le plus grand soin pour rendre exactes ses données scientifiques. Quand je lui reprochai le côté « réfrigéré » de la prose de cette histoire, il en fut enchanté, car à son avis cela montrait qu'il avait atteint le style objectif et impersonnel des rapports scientifiques.

Lovecraft n'était pas, comme on l'a prétendu, indifférent à l'égard de la nourriture. Simplement ses goûts étaient restés dans l'ensemble ceux de son enfance, à l'époque où sa mère faisait toutes sortes d'efforts pour flatter son palais. Connaissant son dégoût du lait (d'où les psychanalistes auraient pu tirer bien des conclusions), elle y mélangeait de la vanille et du chocolat pour en dissimuler le goût ; même ainsi il ne l'acceptait qu'à contrecœur. Il était démesurément friand de glaces et se serait détourné de son chemin pour essayer tous les parfums imaginables ; mais c'était le café et la vanille qu'il préférait. Un jour il m'écrivit, très étonné : « Comment peut-on détester le *fromage ?* » Quand je lui écrivis que je ne pouvais supporter le sirop d'érable à cause de son côté fade et sucré, il me répondit que rien n'était trop sucré pour lui.

Son horreur des produits de la mer a été considéré comme hautement symbolique par quelques commentateurs qui la rattachaient à sa haine de la mer. La question me semble bien simple, à moi qui n'éprouve pour la mer aucun sentiment particulier dans un sens ou dans l'autre : Lovecraft n'aimait pas les produits de la mer pour la même raison que moi : parce qu'il leur trouvait une saveur horrible. Pour vérifier la réalité de ce dégoût, l'un de ses amis mélangea une fois quelques lamelles de poisson à une salade ; à la première bouchée, Lovecraft repoussa la salade en prétendant qu'elle était gâtée.

On a beaucoup épilogué sur l'antipathie supposée de Lovecraft pour la mer. Je pense qu'elle n'a jamais existé que dans l'esprit des commentateurs qui ont confondu les éléments ayant servi à la composition des œuvres avec l'homme. Il est exact que Lovecraft a écrit beaucoup d'histoires de terreur sur la mer. Mais Conrad et William Hope Hodgson en ont fait autant. Il est curieux qu'un homme détestant soi-disant la mer ait vécu dans des endroits qui n'en étaient jamais éloignés ; même dans ses

voyages, Howard s'est rarement aventuré loin des grandes étendues d'eau : la Nouvelle-Angleterre, Cleveland, Québec et la Floride.

Il a sans doute souffert de claustrophobie ; sa nouvelle *The horror at red hook* le fait ressortir de manière évidente, mais on peut également en trouver les symptômes dans ses histoires de tombes, de caveaux et autres horreurs souterraines.

Le lecteur d'un récit comme *L'affaire Charles Dexter Ward* ne peut s'empêcher d'être submergé par une sensation d'air fétide et d'oppressante humidité ; et les histoires roulant sur les mythes de Cthulhu regorgent de passages secrets menant jusqu'aux entrailles mêmes de la Terre. L'un des effets les plus terrifiants qu'utilise Lovecraft est celui des monstruosités souterraines : les hommes-bêtes des *Rats dans les murs*, l'énorme monstre de *The shunned house*, la créature qui parle d'en bas dans *Le témoignage de Randolph Carter*, les cadavres réanimés de *In the vault*, etc. Dans son enfance, Lovecraft adorait les cavernes et il est fort possible qu'il ait partagé la fascination nécrophile de Poe. Il aimait beaucoup visiter les vieux cimetières.

La vie monacale qu'il aurait menée a peut-être été exagérée. Il ne lui était pas tellement facile de rester à l'écart longtemps du genre humain. Il pouvait baisser ses stores en plein jour, mais il ne pouvait barrer la route aux bruits et aux odeurs. Son sommeil était continuellement troublé.

Dans sa vie recluse, il restait simplement l'enfant craintif qu'il avait toujours été. Il devait se cacher des visiteurs pour la simple crainte de se voir repoussé. Il croyait encore entendre dire par sa mère quel enfant hideux il était. Cependant il aspirait à trouver une compagnie et ses randonnées nocturnes étaient peut-être une recherche inconsciente pour en découvrir. La nuit vous enveloppe d'un invisible manteau au travers duquel vous pouvez en toute sécurité épier les gens. Mais un passant vient-il à vous regarder avec trop de curiosité, vous vous repliez sur vous-même et vous vous mettez à penser aux vampires et autres créatures maudites.

Cependant Lovecraft n'a jamais érigé entre le monde extérieur et lui-même le mur de la schizophrénie. En dépit de la mise en condition effectuée par sa mère et de l'arrière-plan de la Nouvelle Angleterre, il avait une sorte d'instinct grégaire. Quand il était adolescent, il faisait partie d'un groupe de chanteurs amateurs. Il allait souvent à New York rendre visite à Frank Belknap Long, écrivain comme lui, et se laissait emmener par celui-ci au cinéma pour voir les plus récents films ; il fut pendant des années membre d'un cercle d'écrivains et, durant une période, en fut même le président. Tous ces traits démentent assez nettement le portrait qu'on a voulu dresser de lui : celui d'une sorte de misanthrope menant sa vie solitaire au fond de ses coins d'ombre.

On a dit que si Lovecraft n'avait pas gaspillé tant de temps à correspondre avec de jeunes écrivains obscurs, il aurait certainement eu le loisir de devenir le grand écrivain qu'il était en puissance ; en tout cas, ses revenus auraient été beaucoup plus importants. Les membres du cercle de ses admirateurs se sont fait d'amers reproches quand ils ont appris que Lovecraft s'était laissé virtuellement mourir de faim pour trouver l'ar-

gent nécessaire à son papier à lettres et aux timbres. Mais ces correspondants lui étaient nécessaires ; il avait besoin de leurs marques d'admiration pour soutenir son moral, toujours défaillant, de leur amitié épistolaire à une époque où il n'avait pas d'amis, de leurs récits des événements extérieurs pour se maintenir en contact avec un monde qu'il sentait lui échapper. Sous leur influence, il sortait de sa coquille au point de faire des voyages dans d'autres Etats, afin de rencontrer certains de ses correspondants. Et cette correspondance valait la peine : Lovecraft était de la lignée des grands épistoliers tels que Horace Walpole.

Pourtant Lovecraft inspirait plus la vénération que l'amitié. Les jeunes gens qui lui écrivaient se le représentaient toujours comme un homme âgé ; mais il n'avait que 47 ans au moment de sa mort. Peut-être brandissait-il dans ses épîtres son savoir quasi encyclopédique comme une sorte d'arme inconsciente pour repousser chez ses correspondants le sentiment d'être avec lui sur un pied d'égalité. Il ne les encourageait pas à se placer avec lui au niveau de l'intimité. Il aurait été impensable de lui écrire sur le ton de la plaisanterie.

J'avais onze ans quand mon père, en 1923, rapporta à la maison le premier numéro de *Weird Tales* qui venait de paraître. Ce magazine devait m'ouvrir la porte d'un nouveau monde. Plus tard j'en lus avidement chaque numéro. Très vite j'avais sélectionné mes auteurs favoris, au premier rang desquels se trouvait H.P. Lovecraft. Il semblait être un personnage intensément mystérieux. Le rédacteur en chef de la revue, Farnsworth Wright, ne divulguait aucun renseignement biographique sur les écrivains qu'il publiait et je me demandais souvent à quoi pouvait ressembler Lovecraft. A en juger par son style, il devait être quelque chose comme un pasteur !

C'est en 1931 seulement que je m'enhardis à lui écrire, après m'être maladroitement essayé à écrire moi-même une nouvelle d'horreur. Je m'attendais au mieux à quelques lignes accusant poliment réception de ma lettre. Je fus absolument stupéfait lorsque me parvint la première lettre de Lovecraft. Elle représentait à elle seule presque un manuscrit entier : une vingtaine de pages rédigées recto-verso d'une écriture si minuscule qu'elles étaient plus denses encore que des pages d'imprimerie. C'était une lettre si amicale, si empressée à répondre à toutes les questions que j'avais posées, si judicieuse dans son appréciation des écrivains que j'avais cités, si pleine d'encouragement pour mes efforts littéraires que je n'eus de cesse d'y avoir répondu. Et c'est ainsi que s'établit une correspondance qui devait durer des années.

Les lettres de Lovecraft étaient extraordinaires. On était tout d'abord frappé par son érudition. Il avait fait d'amples lectures sur les arts et les sciences, et son étonnante mémoire lui avait permis de retenir à peu près tout. Peu importait le sujet, depuis l'architecture jusqu'à la zoologie. Son savoir semblait être universel — si bien que tout correspondant se trouvait en présence d'un expert qui en savait plus que lui-même sur sa propre spécialité. Howard connaissait les classiques à fond et me blâmait, en même temps que d'autres jeunes écrivains, de les négliger en faveur d'œuvres contemporaines. Il avait

une connaissance étendue des langues ; non seulement mortes, grec et latin, mais modernes ; il savait même un peu de bantou ! Pour la rédaction d'une de mes histoires, je dus faire appel aux ressources de mon espagnol hésitant et Howard corrigea immédiatement mes fautes.

Chaque fois qu'un des écrivains de *Weird Tales* avait besoin d'insérer dans l'un de ses récits une inscription en latin à l'allure terrifiante, il consultait Lovecraft. Un jeune étudiant qui se consacrait à l'étude du latin engagea même avec lui une correspondance dans cette langue. En tant que spécialiste de l'antiquité, Lovecraft était particulièrement connaisseur en matière d'Histoire et il était capable de détecter toutes les erreurs qui fourmillaient dans les films historiques produits par Hollywood.

Mais ce qui retenait le plus la sympathie de ses correspondants, c'était la personnalité même qui s'exprimait à travers ses lettres. Leur style était sans apprêt et ressemblait au langage parlé : un ton détendu qu'il ne se permettait jamais dans ses nouvelles. De même, il y montrait un sens de l'humour qui n'apparaissait jamais dans son œuvre, ainsi qu'une ironie qui s'exerçait parfois à ses dépens ; il lui arrivait de faire un dessin en marge pour illustrer ses propres imperfections physiques, comme le jour où il dessina dans l'une des lettres qu'il m'adressait un autoportrait cruellement caricatural.

Lovecraft n'avait rien de l'égocentrisme ni de la vanité d'un intellectuel ranci ; il était modeste presque à l'excès. Il était lui-même le plus sévère critique de son œuvre ; il était à un tel point conscient de ses défauts réels ou imaginaires qu'il désespérait parfois de pouvoir continuer d'écrire et refusait fréquemment de soumettre des manuscrits qu'il considérait comme trop imparfaits.

Il était capable d'une générosité étonnante. La faculté d'être généreux, qui est l'une des rares vertus des riches, se rencontre moins fréquemment chez les pauvres, qui se voient contraints d'économiser sou à sou pour subsister. Lovecraft était si mal payé pour les histoires qu'il écrivait qu'il était obligé de limiter à un dollar par jour le montant de son budget alimentaire, ne faisant ainsi qu'aggraver la faiblesse de sa constitution. Et cependant, si l'un de ses correspondants mentionnait tel ou tel livre qu'il avait envie de lire et que celui-ci se trouvait dans sa bibliothèque, il n'hésitait jamais à le lui envoyer sur-le-champ.

Pour suppléer à l'insuffisance de ses revenus, il était obligé de réviser les œuvres de beaucoup d'autres auteurs de *Weird Tales* (certaines d'entre elles subissaient de telles transformations au cours de l'opération qu'elles devaient plus à Lovecraft qu'à leur signataire nominal). Et ses correspondants ne cessaient de lui envoyer des manuscrits pour les soumettre à son jugement. Si mauvais qu'ils fussent, il trouvait toujours un encouragement à formuler à leur sujet — et très fréquemment il récrivait à titre bénévole des paragraphes entiers.

Il n'est pas surprenant que les membres du cercle des admirateurs de Lovecraft aient éprouvé à son égard des sentiments si chaleureux. Sans son encouragement, il est très probable que beaucoup d'entre eux auraient renoncé à écrire, car le principal débouché de leurs récits, *Weird Tales*, payait la somme modique de 1 *cent* le mot

et seulement après publication ; en outre son rédacteur en chef, Farnsworth Wright, était sujet à des caprices des plus personnels : il lui arrivait de refuser deux ou trois fois de suite un manuscrit avant de l'accepter finalement. Lovecraft lui-même, sans aucun doute l'auteur le plus populaire de la revue, n'était jamais certain de rencontrer la faveur de Wright ; il arrivait à celui-ci de refuser l'une de ses histoires en la jugeant « trop horrible », pour finir par demander des années plus tard à le réexaminer. Beaucoup de nouvelles de Lovecraft ne plurent pas à Wright et ne furent publiées que dans des fanzines ou à titre posthume.

La mort de Lovecraft me causa, ainsi qu'à tous ses autres correspondants, un choc énorme. Robert Bloch devait écrire que, s'il l'avait su en train de mourir, il aurait rampé au besoin pendant des kilomètres pour arriver jusqu'à son chevet. De nombreux écrivains rédigèrent des poèmes commémoratifs, tous les fanzines consacrèrent des numéros spéciaux à sa mort, et les éditeurs qui n'avaient cessé de son vivant de dédaigner ses manuscrits témoignèrent à son œuvre un tardif intérêt.

Le nom de Howard Phillips Lovecraft, obscur et dédaigné de son vivant si l'on excepte le petit cercle de ses fervents, a acquis désormais une immense renommée posthume. Il a été l'objet de louanges parfois excessives, allant jusqu'à le présenter comme le plus grand écrivain fantastique qui ait jamais vécu. August Derleth cite toujours son nom en l'appelant « le grand et regretté H.P. Lovecraft » et bien des lecteurs partagent ce sentiment. Le point de vue de Derleth est peut-être partisan, car il fut un des amis et correspondants de Lovecraft pendant de nombreuses années et il est maintenant le détenteur de ses droits littéraires ; la maison d'édition de Derleth, Arkham House (nom dérivé de la ville imaginaire inventée par Lovecraft), a été primitivement fondée dans le but exclusif d'éditer les œuvres de Lovecraft.

En revanche, de nombreux critiques, parmi lesquels on peut compter Edmund Wilson, Fletcher Pratt, L. Sprague de Camp, Kingsley Amis, Charles Beaumont et Damon Knight, se sont toujours montrés particulièrement hostiles envers Lovecraft et son œuvre. C'est Damon Knight qui le qualifiait de « reclus neurasthénique, pédant, fastidieux et guindé ».

La réalité est sans doute à mi-chemin de ces deux attitudes extrêmes. Si l'œuvre de Lovecraft est jugée en termes de grande littérature, elle est sans doute un échec. Cela, Lovecraft lui-même était le premier à le reconnaître. C'est que la clientèle pour laquelle il écrivait était essentiellement populaire et ne s'embarrassait pas de subtilités de style. C'est à l'intérieur de ses limitations dont il était conscient que Lovecraft a édifié son œuvre. Et c'est en fonction de celles-ci qu'elle prend sa valeur, car il est rarissime qu'un auteur n'ayant été publié que par un magazine bon marché — comme l'était *Weird Tales* — puisse après sa mort devenir une figure de légende.

Traduit par Jacques Parsons.

Un "Fiction" rénové

Un **Fiction** plus apte à combler les vœux de l'amateur éclairé de SF, c'est ce que nous vous offrirons à partir du printemps.

De nouveaux contrats passés avec les Etats-Unis vont en effet nous permettre d'avoir accès à des textes qu'il nous était impossible auparavant de présenter en France.

Des auteurs prestigieux, tenus éloignés pendant longtemps de nos pages, reviendront de la sorte en vedette à nos sommaires. C'est ainsi qu'on pourra lire, dans nos numéros à venir, des récits de :

Poul Anderson	**Clifford Simak**
Theodore Sturgeon	**A.E. van Vogt**
Alfred Bester	**Edmond Hamilton**
Robert Bloch	**Arthur C. Clarke**
Lester Del Rey	**Richard Matheson**
Henry Kuttner	**Fredric Brown**
Catherine Moore	**Fritz Leiber,**

etc., etc.

Attention donc : que chacun surveille au cours des prochains mois le contenu de **Fiction.** On y verra de grandes choses !

Revue des livres

AU CARREFOUR DES ETOILES par Clifford D. Simak

Le 6 septembre de cette année, Clifford Simak fêtera son soixante-cinquième anniversaire. Il est donc un des vétérans de l'âge d'or de la science-fiction, et Robert Heinlein, Edmond Hamilton, Jack Williamson et Eric Frank Russell — pour ne citer qu'eux — sont ses cadets. Plus que ceux-ci, Simak a su s'accommoder de l'évolution du genre, au point de devenir une des valeurs les plus sûres de la période qui a suivi cet âge d'or. Cette adaptation a été à la fois plus et moins méritoire qu'elle ne paraît à première vue, car elle a été due en réalité à une maturation pure et simple. Clifford Simak a longtemps cherché le ton et le climat qui convenaient le mieux au message qu'il estimait devoir communiquer à ses lecteurs, et il n'a véritablement trouvé ce ton et ce climat que dans les nouvelles qui formèrent ensuite *City (Demain les chiens)* et dont la première fut publiée en 1944. Cette « nouvelle manière » se manifesta encore plus clairement dans les récits que Simak devait écrire à partir de 1950 pour *Galaxy* — et elle se retrouve d'ailleurs, depuis cette date, dans ses nouvelles et ses romans publiés dans d'autres périodiques.

C'est dans *Galaxy* précisément que ce roman parut primitivement, dans les numéros de juin et août 1963, sous le titre de *Here gather the stars*, dont *Au carrefour des étoiles* constitue une traduction heureuse (ce fut l'édition ultérieure en livre qui s'intitula *Way station)*. Ce récit fut proclamé le meilleur roman de science-fiction de 1963, lors de la « Convention » réunie à Berkeley l'année suivante (1).

---

(1) Rappelons que **Au carrefour des étoiles** a précédemment paru en français dans les numéros 1 et 2 de **Galaxie** nouvelle édition. (N.D.L.R.)

Le sujet en est assez simple. Il y a, au centre, Enoch Wallace, né dans le Wisconsin le 22 avril 1840, ancien vétéran des troupes nordistes lors de la guerre de Sécession, et qui est toujours en vie, sans laisser apparaître de vieillissement appréciable, cent vingt-quatre ans plus tard. Comme il vit en marge d'une petite communauté rurale dont chaque famille est assez repliée sur elle-même, ses voisins ne se posent guère de questions à son sujet. Mais la C.I.A. découvre son cas, s'intéresse à cette ahurissante longévité, et envoie un enquêteur dans la région.

L'individualité de Simak se manifeste clairement à ce point. Un autre écrivain eût placé l'enquêteur de la C.I.A. au premier plan de son récit, et la révélation progressive du mystère eût constitué la substance essentielle de celui-ci, le lecteur découvrant en même temps que l'envoyé de Washington les liens qui unissent Enoch Wallace à de nombreux extra-terrestres. Rien de tel sous la plume de Simak. L'auteur quitte rapidement l'enquêteur, et apprend au lecteur l'étrange histoire d'Enoch Wallace. Peu après sa démobilisation, il y a cent ans, ce dernier reçut la visite d'un étranger qui se révéla rapidement être un extra-terrestre à la recherche d'un certain type de Terrien : il voulait que celui-ci eût, entre autres, « *tourné ses regards vers les étoiles et se fût posé des questions à leur sujet* » ; qu'il eût, aussi, cet instinct de fraternité cosmique auquel Simak attache manifestement tant de prix, tout comme l'extra-terrestre bientôt surnommé Ulysse par Wallace (et pourquoi Ulysse ? non point en souvenir du héros homérique, mais bien en hommage au général Grant, qui mena l'armée nordiste à la victoire).

Ulysse offre un emploi à Wallace. La

vieille ferme où vécurent ses grands-parents est bientôt transformée (intérieurement, tandis que son apparence extérieure demeure intacte) en poste de relais pour un vire-matière que les races de la confédération galactique utilisent lors de leurs déplacements dans le cosmos. La Terre possède ainsi une station-étape galactique, mais un seul de ses habitants le sait : Enoch Wallace, qui ne vieillit pas tant qu'il reste à l'intérieur de l'édifice transformé par ses nouvelles connaissances. Comme il ne sort qu'une heure par jour, le temps d'une promenade, il garde, à cent vingt-quatre ans, l'aspect d'un homme dans la trentaine.

Mais il a évidemment acquis, par certains côtés, la mentalité d'un vieillard, et Simak montre très clairement cette distinction lorsqu'il présente Wallace examinant une fleur, un oiseau, avec l'attention et la tranquillité d'un homme âgé, qui prend le temps de s'occuper des petites choses. Mais n'est-ce pas aussi parce qu'Enoch Wallace est en mesure, mieux que n'importe quel autre Terrien, de connaître un double infini : la richesse et la complexité d'un modeste végétal, d'une part, et d'autre part le rapprochement réalisé par toutes les civilisations qui ont aboli les distances en réalisant leur confédération galactique ?

Enoch Wallace est en effet resté un homme ordinaire, quelque extraordinaire que soit la situation dans laquelle il a été placé. Cette situation dépasse fréquemment son intellect, mais pas nécessairement sa sensibilité, et on retrouve là un autre thème cher à l'auteur.

L'entrée de Wallace dans le système de communication galactique, ses expériences au contact d'extra-terrestres de diverses races et de mentalités différentes, les conversations qu'il a avec certains d'entre eux et les inquiétudes que lui inspire la situation internationale sur sa propre planète, tout cela est raconté sans plan apparent, avec un recours fréquent aux retours en arrière et aux rapprochements fortuits, à la manière dont les souvenirs reviendraient à quelqu'un qui les retrace sans plan préétabli. L'habileté du romancier est considérable, car il parvient ainsi à renseigner le lecteur sur le décor devant lequel Wallace fait son travail depuis un siècle, sans encombrer sa narration de détails accumulés, mais en approfondissant et précisant progressivement ceux-ci. Le rythme est tranquille, exempt de précipitation, et suggère fort bien le temps très long qui s'est déroulé — sans créer d'impression de monotonie pour autant.

Wallace se trouve par hasard au centre de l'action lorsqu'une crise grave éclate dans la confédération galactique. Cette crise met en jeu le problème de la Terre par rapport à la confédération : notre planète est-elle suffisamment « mûre » pour faire partie de celle-ci, alors que les dirigeants des grandes puissances paraissent préparer un nouveau conflit mondial ? Ulysse suggère quelques remèdes radicaux à cet état de choses. Le cas d'un extra-terrestre mort par hasard dans le relais de Wallace vient compliquer encore le problème, et une jeune sourde-muette, voisine de Wallace, se révèle soudainement un facteur important dans la crise que traverse la confédération. *Au carrefour des étoiles* n'est pas un roman pour immobilistes, Simak ayant pensé à ceux qui tiennent à voir de l'action. Il a réussi à présenter celle-ci sur un rythme bien différent de celui de la première partie (qui raconte progressivement le passé d'Enoch Wallace et de la station) sans créer de rupture. Au contraire, l'accélération qui amène le dénouement est habilement préparée au moyen de ruptures de cadence dont la fréquence s'accroît.

Au carrefour des étoiles est une œuvre construite par un romancier en pleine possession de son métier — lequel est aussi un artisan qui cherche à rendre ce métier aussi peu apparent que possible. C'est un récit dans lequel le naturel, la simplicité, s'imposent les premiers à l'attention. L'habileté ne se découvre que petit à petit, sans nuire à la cohésion du tout. Et c'est sans doute cette cohésion qui fait de ce roman un des plus beaux de la science-fiction contemporaine.

Simak avait quelque chose à dire, et il l'a dit avec la clarté d'un homme convaincu de la validité de son message. La fraternité qu'il propose, entre l'homme et les autres races du cosmos, mérite d'être méditée : non seulement dans sa modeste transposition à l'échelle planétaire, mais encore au sens littéral, à l'heure à laquelle l'homme va peut-être découvrir d'autres races dans le cosmos. Lorsqu'Enoch Wallace grave sur la tombe de l'extra-terrestre mort accidentellement : « *Ici repose un être venu d'une*

planète lointaine. Mais cette terre ne lui est pas une terre étrangère car, dans la mort, il appartient à l'univers », lorsque Simak écrit que *le regard d'Ulysse se tendait vers Enoch comme une main d'amitié*, il y a là l'essence de messages qui peuvent suffire à valider la science-fiction.

Comme d'autres auteurs s'attachent lucidement à inculquer à leurs lecteurs l'idée que la science et ses progrès apporteront — apportent déjà — des changements dans notre vie humaine, Simak nous montre que les qualités les plus profondément humaines qui soient conserveront leur pleine valeur à travers ces changements. L'un et l'autre de ces messages méritent d'être médités. Et le second a rarement été aussi bien exprimé qu'en ces pages. Celles-ci ont été excellement traduites par Michel Deutsch, qui a fait ici un travail digne de l'original. C'est là un compliment qu'on souhaiterait pouvoir adresser plus fréquemment aux auteurs des versions françaises. De même qu'on souhaiterait pouvoir saluer plus fréquemment la pertinence des responsables qui choisissent les ouvrages de science-fiction à traduire en français. Dans ce cas particulier, on est heureux de pouvoir applaudir sans réserve.

Demètre IOAKIMIDIS

Au carrefour des étoiles par Clifford D. Simak : Albin Michel.

LE PRINCIPE DU LOUP-GAROU par Clifford D. Simak

Quel est le critère guidant le choix des titres, dans la collection *Présence du Futur* ? Ce n'est manifestement pas la célébrité des auteurs, puisque Brian Aldiss y est représenté cinq fois, et Robert Heinlein pas du tout. De toute évidence, ce n'est pas non plus la qualité des livres qui est déterminante : la présence de navets tels que *La république lunatique*, *Le chemin de la Lune*, *La voix des dauphins* et *Le règne du bonheur* le prouve clairement. Il serait tout aussi injuste, d'ailleurs, de prétendre que *Présence du Futur* publie principalement de *mauvais* ouvrages : ce serait oublier *Un cantique pour Leibowitz*, *Pèlerinage à la Terre*, *Les croisés du cosmos*, *Fantômes et farfafouilles* et de nombreux autres livres bons, excellents ou admirables. Les titres à publier sont-ils choisis par tirage au sort ? Est-ce l'insistance des agents littéraires qui est déterminante ? Ou bien la prétention littéraire (justifiée ou non) des textes ? L'énigme reste aussi obscure, après le cent onzième titre, qu'elle l'était après le cinquantième *(Terre, il faut mourir)*...

Le lecteur qui referme ce cent onzième livre de la collection, et qui a auparavant parcouru une certaine proportion des cent dix précédents, est assurément en droit de se faire des réflexions de ce genre. Voilà en effet, portant ce numéro 111, un roman qui porte la signature d'un auteur réputé — lequel ne compte toutefois pas au nombre des maîtres véritablement illustres de ce domaine. Un roman qui n'est pas mémorable, sans être le moins du monde mauvais, même si on cherche à le classer dans la seule production de Simak. Un roman dont le thème est révélé par le titre, et qui n'ouvre donc pas de vastes horizons nouveaux devant le lecteur. Un roman bien écrit (et bien traduit, par S. Hilling), mais qu'on voit mal inspirant une admiration enthousiaste — ou, au contraire, un mépris profond. Un roman, tout compte fait, donc la publication en traduction française ne s'imposait pas avec une urgence, alors que de nombreux ouvrages excellents restent encore inaccessibles au lecteur français.

Simak a placé son action au XXVe siècle. Son décor n'est ni une utopie, ni une anti-utopie, mais une Terre dans laquelle la mécanisation contrôlée et l'exploration spatiale ont eu des conséquences aussi diverses que l'apparition occasionnelle de petits humanoïdes désinvoltes mais amicaux, les Brownies, le spectacle d'un navire traversant le sol des Etats-Unis, et les soins attentifs, parfois tyranniques, que prodiguent à leurs occu-

pants des maisons « pensantes » et mobiles. Ce dernier trait — c'est-à-dire la possibilité qu'ont les habitations de quitter les villes pour aller s'établir temporairement en pleine campagne, loin les unes des autres — ce dernier trait donc, constitue évidemment une manifestation de l'affection que l'auteur porte à tout ce qui est vie rurale, contact avec une nature sur laquelle les machines ne pourront rien de définitif. Mais il s'intègre bien à un décor à la fois cohérent et farfelu, que Simak fait découvrir en même temps par son protagoniste et par son lecteur.

Le personnage central du roman, Andrew Blake, souffre en effet d'absences de mémoire, et il ne sait rien de son passé. Il a été trouvé dans une capsule spatiale, en état d'animation suspendue, très loin de la Terre, et il ne peut expliquer comment il est arrivé là.

Le mot de l'énigme, que l'auteur révèle d'ailleurs bien avant le milieu du roman, est qu'Andrew Blake n'est humain qu'en apparence. Il s'agit en réalité d'une sorte d'androïde destiné à faciliter le contact avec les races extra-terrestres. Il est animé selon le « principe du loup-garou » qui, comme son nom l'indique, lui permet de prendre la forme des extra-terrestres rencontrés et d'adopter leur mentalité. Mais son fonctionnement est désordonné, et il est guidé par les intelligences de trois êtres différents : un homme, une sorte de loup, originaire d'un monde lointain, et une entité dont la capacité de raisonner est le trait dominant. Selon les influences extérieures, c'est la forme de l'un ou de l'autre de ces trois êtres que prend Blake, et c'est l'une ou l'autre des trois intelligences qui domine. L'instabilité et les risques de la situation de Blake fournissent le prétexte d'une poursuite assez conventionnelle, tandis que Simak a su dépeindre avec vraisemblance — mais, à son habitude, sans la moindre trace d'hostilité ou de supériorité méprisante — les réactions des deux « contrôleurs » extra-terrestres de l'androïde.

L'explication du contrôleur humain fait intervenir une notion intéressante, celle des Banques de l'Intelligence : celles-ci permettent la survie de l'homme en tant que somme des connaissances acquises. Mais l'auteur n'utilise cette idée que passagèrement, préoccupé qu'il semble surtout de conduire son héros vers un dénouement heureux.

Il n'est pas impossible que Clifford Simak revienne un jour à Andrew Blake, ou tout au moins à cette Terre du vingt-cinquième siècle dans laquelle son héros retrouve le fil de son passé. On a en effet l'impression que d'excellentes idées ont été traitées de façon assez superficielle, ce qui n'est pas dans les habitudes de l'auteur, Il reste à voir si ce *Principe du loup-garou* est l'ébauche d'un ouvrage plus substantiel, ou si cela restera au contraire, dans la production de Simak, un acceptable récit d'aventures se développant sur un fond tracé minutieusement. Il faut pour cela attendre les œuvres prochaines de l'écrivain.

Demètre IOAKIMIDIS

Le principe du loup-garou par Clifford D. Simak : Denoël, « Présence du Futur ».

LA NUIT DES TEMPS par René Barjavel

Le nouveau roman de Barjavel prolonge la courbe d'une évolution amorcée avec *Colomb de la Lune*, encore qu'au premier regard l'œuvre puisse paraître aussi sombre que *Ravage* et *Le diable l'emporte*.

Le thème n'a rien de rare : la découverte d'un couple venu du fond des âges, et dépositaire de secrets qui peuvent assurer le bonheur de l'humanité. Mais Barjavel a assez de talent pour ne pas se soucier d'originalité formelle, et il a l'élégance d'enfermer ses héros dans une sphère d'or, pour affirmer sa dette envers Cox. Dette bien minime du reste, et qui se limite à l'idée initiale, car rien ne rappelle cet honorable roman d'aventures dans cette méditation un peu amère.

Le récit se déroule sur plusieurs plans. D'abord le monologue intérieur du nar-

rateur, Simon, qui n'est rien qu'un chant d'amour désespéré pour cette femme inaccessible. Par intervalles cette méditation lyrique vient interrompre le récit objectif des événements. Là nous suivons les membres de cette mission de l'O.N.U. enfermés dans les glaces du pôle sud et dont les appareils ont détecté des ruines sous la glace. A cela viendront s'ajouter les incidences de la découverte sur l'humanité, l'avidité des gouvernements du tiers-monde — 200 000 tonnes d'or, pensez donc ! Chacun en veut sa part — et leur reflet dans l'intimité d'une famille de petits bourgeois, les Vignaud.

Et nous suivons la découverte du monde sous les glaces, cet univers figé où des requins immobiles semblent planer entre les arbres géants, et des oursins bleus faire corps avec des fleurs immenses. Puis la découverte et la réanimation du couple : Eléa et son compagnon Païkan, la lutte pour la réanimation, la lutte contre la maladie qui frappe les rescapés, avec l'immense attente du monde qui suit, d'instants en instants, les événements sur les écrans de la télé.

Puis c'est l'annonce du troisième survivant Loban, l'espoir d'une déclaration universelle de paix et d'entente. Et les gouvernements appuient. Barjavel s'est refusé l'effet facile de rejeter le malheur du monde sur les hommes qui détiennent le pouvoir. Ils apparaissent comme pleins de bonne volonté, qu'ils soient de l'Est ou de l'Ouest ; ils collaborent sans hésiter, les militaires savent prendre leurs responsabilités, s'engager pour que ne vacille pas la petite flamme d'espoir. Mais derrière les gouvernants il y a tous ceux qui s'enrichissent du malheur ; s'il leur manque la puissance nécessaire pour déclancher les cataclysmes qui les enrichiraient, ils peuvent néanmoins anéantir l'espoir du monde symbolisé par ces lointains ancêtres des hommes.

Et c'est la destruction de tous les espoirs, le retour à un monde que déchirent les guérillas, les représailles, les massacres et les haines. Bref l'échec.

Et pourtant il y a ici cette notion d'espoir si tragiquement absente des premiers ouvrages de Barjavel. Dans *Ravage*, nous débouchions sur un univers stagnant, que des « sages » immobilisent en tuant tout esprit libre. Dans *Le voyageur imprudent*, c'est pis encore : le monde devenait une termitière, un univers de cellules spécialisées sans aucune individualité. Encore cette vision pouvait-elle être dite optimiste en regard de *Le diable l'emporte*. Ici l'amour d'un couple, loin d'avoir valeur d'exorcisme, déclanche le processus infernal par lequel la Terre va revivre, renaître et avec elle la mort, la souffrance, le mal physique et moral qui sont inséparables de la vie.

Les dernières pages de *La nuit des temps* rendent un tout autre son, car l'espoir subsiste. Les adolescents, qui jadis s'étreignaient pour se masquer le monde et le fuir, se révoltent : « Idiots mais pas cons... » Ils ne veulent pas mourir, se laisser prendre dans l'engrenage, ils savent, d'instinct, que la fatalité n'existe pas, qu'il n'y a que des hommes résignés à accepter, et qu'il est toujours possible de bloquer les rouages de la grande machine. Et qu'à tout le moins cela vaut la peine d'essayer.

Ce n'est pas là un réflexe de peuple humaniste, mais de primitifs ou de barbares, ignares, frustes, incultes. Barjavel laisse entendre que si l'humanité veut survivre il faut que disparaisse une certaine forme de culture. Pourquoi non ? Il est certain que la culture classique fait la part belle à la fatalité, aux forces aveugles qui gouvernent le monde et contre lesquelles les hommes sont impuissants. Et il est certain qu'on n'enregistre pas impunément, pendant des années, même passivement, une telle conception du monde. Car même le héros dramatique en lutte contre le destin renforce ce mythe, vu qu'il tire sa grandeur de l'issue inévitable du combat.

Et l'on en vient à cette conception que l'échec est le seul dénouement distingué, et que rien n'est plus beau que de s'abandonner stoïquement au destin, alors que se colleter avec lui !... Oui, un tel héritage, il serait temps de le nier. Mais je dirai qu'à mon sens Barjavel est optimiste quant au changement possible. La jeunesse, depuis toujours, se révolte en permanence, et c'est toujours avec les jeunes contestataires que l'on fait les vieux c... Car si le sentiment peut donner l'impulsion initiale à la révolte, elle ne se poursuit et se développe que si la raison et le calcul l'emportent sur une flamme romantique.

Jacques VAN HERP

Voici le type de roman qui contribue à faire considérer les amateurs de science-fiction comme des personnages curieux, au goût bizarre, par les lecteurs profanes. Ceux-ci estimeront sans doute que René Barjavel vient d'écrire un émouvant appel au bons sens, à la fraternité humaine, un roman qui utilise une trame scientifique pour faire éclater les cadres de la science-fiction, une œuvre à la fois prophétique, visionnaire, humaine, et ainsi de suite. Et les amateurs de science-fiction se borneront vraisemblablement à remarquer que cette *Nuit des temps* ne fait que reprendre des thèmes familiers, en les utilisant de manière sans doute cohérente (le talent d'écrivain de René Barjavel n'est pas en cause) mais sans originalité. N'est-ce pas là le sort des amateurs de science-fiction ? S'ils sont à contre-courant des opinions du grand public, c'est en général parce qu'ils connaissent mieux l'ensemble du domaine dont le profane vient de découvrir un petit coin : le non-initié lit avec ravissement *La planète des singes*, tandis que l'amateur de science-fiction se rappelle *Le règne du gorille* (de P. Schuyler Miller et L. Sprague de Camp : la traduction franaise de ce roman américain, qui parut primitivement en magazine en 1941, fut publiée naguère dans le *Rayon Fantastique*, pour ceux qui l'auraient oublié).

Mais il serait désobligeant, pour René Barjavel, de le comparer plus longtemps à Pierre Boulle. Son roman est écrit avec la verve, la sensibilité, le mordant et la poésie qu'on lui connaît, et qu'on a depuis longtemps renoncé à trouver dans *La planète des singes*. Ceux qui ont aimé *Ravage*, *Le diable l'emporte* et surtout *Le voyageur imprudent* ne seront nullement déçus par le ton sur lequel il a su mener son récit. Ils regretteront cependant tout ce que l'intrigue a de conventionnel.

Car enfin, qu'est-ce que l'auteur a choisi de raconter ? Une fin du monde vaguement thermonucléaire, un profond amour, et l'Eternel Recommencement. Pas moinsse. Ou, plus exactement, rien de plus. Il y a près d'un million d'années, une civilisation plus avancée que la nôtre fleurissait sur cette Terre. Cette Terre d'antan était divisée en nations. Une de celles-ci avait de méchants dirigeants et des tendances agressivement expansionnistes. Des armes nouvelles étaient développées en prévision d'un éventuel conflit, par les éventuels futurs combattants. D'éventuel, le conflit devint brusquement effectif. Il fallut sauver au moins deux êtres, pour qu'ils puissent recommencer, alors on les congela. Et puis, ha, ha, ils sont découverts par une expédition scientifique qui s'efforce de les ramener à la vie. Mais ils ne se plaisent décidément pas dans notre monde (et nous, au fait, nous serions-nous plu dans le leur ?) et se réfugient dans un sommeil plus définitif que celui dont on les a tirés.

Les amateurs de science-fiction pourront occuper leurs soirées de loisirs en commençant la liste de tous les romans antérieurs dont on retrouve ici un ou plusieurs thèmes. Les psychologues s'attacheront à évaluer l'âge mental moyen des scientifiques (de toutes nationalités contemporaines) mis en scène par l'auteur : rarement vit-on en liberté un tel rassemblement de primaires puérils. Et le chroniqueur se replongera dans *Le voyageur imprudent* en se demandant si c'est vraiment du même auteur...

Demètre IOAKIMIDIS

La nuit des temps par René Barjavel : Presses de la Cité.

Courrier des lecteurs

J'apprécie beaucoup votre revue qui présente des œuvres de très inégale valeur, certes, mais qui déçoit rarement. Témoin, ce **merveilleux** numéro 180, qui confirme qu'une nouvelle, en général, pour être bonne doit être longue ou alors extrêmement concise.

Un gentleman est un petit chef-d'œuvre d'humour style anglais, **Dimanche romain** est une satire réussie dans le style « Vittorio de Sica » et **Le caillou** est une petite parabole complète et parfaite.

Mais, en fait, je ne vous écris pas pour faire le genre de « critique littéraire » qu'affectionnent certains lecteurs du courrier.

Je vous écris parce que je suis **outrée** par le courrier du numéro 181. Pourquoi avoir INVENTÉ ce Monsieur Regenstreif ? Car il est bien évident qu'aucun lecteur de **Fiction** ne saurait vous écrire en affichant des opinions aussi rustres, avec un style d'autant plus lourd et plat qu'il se veut ironique, tout en tenant les yeux fixés sur son nombril du monde.

Par pitié, si vous voulez que **Fiction** reste ce qu'il est : une revue avec des bonnes nouvelles de SF et de fantastique, un trait d'union entre ceux qui aiment ces genres, ne permettez pas que le courrier des lecteurs devienne un manifeste contre les « fils à papa du quartier latin » ou un dépotoir d'écrivaillons du dimanche. De plus, quand on n'est pas d'accord avec un critique littéraire ou de cinéma ou un écrivain, ce qui est très sain comme gymnastique de l'esprit, on peut traiter autrement lesdits critiques ou écrivains que par des interjections et insultes de bas étage.

Quant au second petit lecteur futé que vous faites émerger, Monsieur Touzé, je lui conseille de bien se reposer, de ne pas trop se fatiguer à écrire, à lire, à penser, à comprendre surtout, car les troubles psychiques sont contagieux. Ou alors n'ai-je rien compris à ce canular ?

Armelle SIGNE
Chilly-Mazarin

⁂

Fidèle lecteur de SF depuis longtemps et ponctuel acheteur de **Fiction,** j'ai toujours commencé la lecture de ma revue favorite par le courrier des lecteurs. Je me suis souvent délecté ainsi du pédantisme de certains « critiquaillons », du jugement éclairé de certains **vrais** amateurs (trop peu nombreux, hélas !) et enfin de la sottise inspirée de quelques autres !

Toutefois je vous serais reconnaissant de ne plus utiliser le précieux papier de notre revue pour publier les divagations scatologiques de lecteurs confondant courrier des lecteurs et poubelle mal entretenue... Ainsi ce Monsieur Philippe Machin (excusez-moi, j'ai oublié son nom et je n'ai pu le retrouver, ayant utilisé la page correspondant à sa prose nauséabonde à des fins qui ne lui déplairaient certes pas !).

Que ce monsieur soit libre de purger ses humeurs adolescentes par une prose bêtement provocante afin de salir cè qu'il n'aime pas, d'accord ! Mais qu'il le fasse sur l'ardoise d'un WC public et qu'on n'en parle plus !

M. AMAUDRUT
Le Perreux



Deux mots rapides pour vous dire que je ne suis pas loin de partager l'opinion de Monsieur Regenstreif.

Je reconnais d'autre part le courage, ou la tolérance, dont vous faites preuve en publiant sa lettre.

Non, Monsieur Walther n'est pas traîné dans la boue par Monsieur Regenstreif ; gageons que la plume de Monsieur Walther aurait été moins directe mais plus acérée si les rôles avaient été inversés.

Et il est vrai que le journal du soir donne, dans ce genre, des réalités qui dépassent la fiction (malheureusement).

Gérard BOUYER
Longjumeau

⁂

Vous avez publié dans le courrier des lecteurs du numéro 181 (janvier 1969) un ineffable envoi de fleurs signé Monsieur Regenstreif. Je veux croire que vous avez tenu à porter à la connaissance de votre public un cas rarissime et, j'espère bien, unique en son genre. Qu'un lecteur soit mécontent d'un fascicule de votre collection, c'est normal, et l'on accepte même qu'il l'exprime sans trop de ménagement. Mais cette incroyable diatribe d'une grossièreté assez sordide englobant le programme complet du numéro ne s'explique pas. La bassesse et la vulgarité bien réelles des termes employés n'ont hélas rien de fantastique. Il est décevant de constater qu'un de vos l e c t e u r s en vienne à un pareil genre d'expression. Ce mécontent mal embouché constitue tout de même une exception. Les lecteurs de **Fiction** sont des gens de bonne compagnie.

Si je vous ai donné mon opinion à ce sujet, ce n'est point d'ailleurs pour vous couvrir de flatteries. Pourtant, ce fameux numéro incriminé (179) m'avait plu, car il tranchait justement avec la grisaille des mois précédents. Le temps me manquant alors, j'attendais pour vous parler de la fin du **Petit peuple.** Malheureusement, la conclusion de l'histoire ne vaut pas les débuts. Et la chute est plutôt plate. Un peu de fantastique aurait relevé cet essai assez laborieux de science-fiction. Et tous ces personnages presque aussi sordides les uns que les autres nous présentent des caractères peu intéressants. Les monstres ne sont pas les faux farfadets ; ce sont les humains. Mais peut-être était-ce là le propos de l'auteur.

Le numéro de janvier m'a paru assez médiocre, à part **Le manteau de Joa,** d'un Gabriel Deblander qui ne déçoit pas son public. Puissiez-vous lui faire longtemps encore une place dans votre revue.

Voici rapidement mon opinion sur les autres :

— **L'Eve éternelle** : mauvais. Cela fait partie de l'interminable série des histoires inspirées par le complexe matriarcal américain. D'abord cette Eve serait plutôt à mon avis une Lilith.

— **La Terre à refaire,** de Daniel Walther, ne vaut pas sa nouvelle du numéro 179, qui était excellente, n'en déplaise à Monsieur Regenstreif. Elle dépasse tout de même de beaucoup le niveau des productions anglo-saxonnes de ce mois dans **Fiction.**

— **Les étoiles savent** : nul.

Les chroniques littéraires et cinématographiques sont toujours intéressantes. Toutefois, je regrette que vous n'ayez pas parlé du **Bal des vampires** et de **La planète des singes.** Ces deux bons films sont dans la ligne classique du fantastique et de la SF.

M. ROBERT
Paris

⁂

Entièrement d'accord avec la critique de Monsieur Regenstreif parue dans **Fiction** n° 181. Ce numéro 179 était lamentable et j'ai été affligé par la lourdeur et le peu d'esprit de ces his-

toires. Les ficelles sont — c'est le moins qu'on puisse en dire — un peu grosses et la science-fiction n'est plus qu'un prétexte pour étaler, à propos de situations à peine transposées (cf. **Toutes les couleurs de l'arc-en-ciel**), des idées et des opinions — honorables d'ailleurs — sous la forme la plus lourde (cf. **Flinguez-moi tout ça !**). On prend des clous et on les enfonce : pan ! pan ! pan ! Tous les poncifs défilent, comme le fait justement remarquer Monsieur Regenstreif, au pas cadencé et font de ce numéro un magazine politiquement très orienté — ce qui, je pense, n'est pas son propos — et littérairement très faible.

J'ajouterai que la nouvelle de Serge Nigon, **Incandescence**, cette charge contre la société de consommation, est tellement pesante et, disons le mot, si bête par son exagération invraisemblable qu'elle en perd tout pouvoir.

Je lis **Fiction** depuis le numéro 1 et j'y ai déjà heureusement trouvé des critiques et satires de la société actuelle ou future écrites avec finesse, humour ou subtilité. La paresse m'empêche souvent d'écrire, aussi j'en profite pour vous dire que le numéro 174 par contre était bon, en particulier **La réserve**. Je ne suis pas non plus hostile à Madame Zenna Henderson, qui semble énerver pas mal de ces messieurs.

Mlle DENIS
Royan

⁂

Puisque Monsieur Philippe Regenstreif (dans votre numéro 181) vous autorise — on ne l'espérait plus ! — à demander à vos lecteurs ce qu'ils pensent de **Fiction**, je me permets de vous indiquer que, personnellement, je trouve que dans l'ensemble ça n'est pas si mal que cela, et la meilleure preuve, c'est que je l'achète depuis sa parution !

Mais je vous avoue que je ne croyais plus trouver au **Courrier des lecteurs** ce genre de lettre du « gros-malin-sûr-de-lui », aux godillots nerveux et si impulsifs...

Si Monsieur Regenstreif possède vos revues depuis le n° 16, qu'il les parcoure donc un peu pour son édification. Cela lui évitera à l'avenir de pénibles éructations.

Il s'apercevra que l'on vous a traités tour à tour d'anticommunistes, d'antisémites, d'anticapitalistes, d'antimilitaristes, et j'en passe...

Cependant, n'en déplaise à ce monsieur, les récits sont ce qu'ils sont. Ils reflètent les problèmes et les angoisses d'un pays, le bien-être ou le malaise d'une époque.

Alors, libre à Monsieur Regenstreif de concevoir l'armée comme le Paradis sur Terre, avec d'adorables colonels compréhensifs et courtois avec les bidasses, lequel Paradis serait également peuplé de C.R.S. aimables et pas vindicatifs pour un centime ancien, ainsi que de penser qu'une blanche vaut toujours deux noires ou encore d'imaginer que l'imagination est au pouvoir.

Mais, de grâce, que Monsieur Regenstreif ne nous inflige plus trois colonnes et demie pour nous exposer ses états d'âme et de service. C'est vraiment du papier gaspillé...

Georges VINCENT
Marseille

⁂

Bravo pour la publication de la lettre de Philippe Regenstreif dans le numéro 181.

Je tiens à préciser tout de suite que je n'approuve ni son contenu critique sur le numéro 179, ni le détestable néo-fascisme qui marque presque chaque ligne, pas plus que les opinions partiales de l'auteur sur Maurice Clavel ou le mouvement de mai. Je me sens donc d'autant plus à l'aise pour me réjouir du style sainement agressif de Regenstreif, qui nous change avec bonheur des dissertations hermétiques dont nous

gratifient presque mensuellement certains lecteurs au bénéfice exclusif d'une microscopique chapelle d'initiés.

Il me semble tout à fait souhaitable que les colonnes du courrier soient ouvertes à ce genre de « contestation fracassante ». Même si je suis loin de partager ses opinions, je trouve la démarche de Monsieur Regenstreif infiniment plus estimable que le prétendu « apolitisme » dont on se réclame dans certaines revues. La SF doit pour une bonne part ses lettres de noblesse à la politique-fiction (cf. **Ravage, 1984,** etc.). S'il m'arrive de déplorer parfois le caractère unilatéral des choix de la revue sur ce plan, je pense qu'il s'explique par la rareté des textes « réactionnaires » de qualité.

Une dernière remarque : s'il est normal que la rédaction se déclare solidaire de ses auteurs, je ne pense pas qu'il était indispensable d'user du chapeau consacré à Daniel Walther (n° 181) pour qualifier ironiquement Regenstreif de « valeureux ancien combattant ».

Claude LEGRAND
Paris

⁂

Je voudrais utiliser le droit de réponse au courrier des lecteurs du numéro 181 de **Fiction**. Il s'agit de la letgrossière et haineuse de Monsieur Regenstreif. Je m'étonne d'ailleurs qu'elle ait été publiée.

Pour ma part, j'ai apprécié la nouvelle **Flinguez-moi tout ça !** Monsieur Regenstreif prend le parti de braves gens (colonels, parachutistes, C.R.S.), défend le service militaire et semble avoir souffert atrocement des allusions à ce que l'on nomme pudiquement les « événements de mai ». En ce cas, cher monsieur, il faut lire **Minute** et les ouvrages de Raymond Aron au lieu de **Fiction**. Là vous trouveriez des échos rassurants sur les valeurs hautement morales de la civilisation bourgeoise que vous défendez.

Evidemment, c'est regrettable qu'au Quartier Latin un C.R.S. courageux n'ait pas commandé : « Flinguez-moi tout ça ! » A Mexico, on l'a bien fait. Et il y a un détail que vous ignorez : les fils à papa n'étaient pas au Quartier Latin, mais au défilé des Champs-Elysées.

Une parabole contre le racisme ne risque pas d'apporter de nouveaux lecteurs à **Fiction** ? Mais si, au contraire : les nègres, les bicots, les vietcongs. Peut-on imaginer que ces gens-là apprécient la science-fiction ? Non, bien sûr, ce n'est pas à leur niveau.

L'article de Jacques Goimard sur **2001** est très bien fait et si vous êtes incapable de lire un « devoir de philo », ce n'est pas la faute de son auteur. Alors lisez **Zig et Puce** et **Tarzan**. Cela vous rappellera votre jeunesse et c'est vous qui écraserez furtivement une larme.

Monsieur Stragliati, comme l'étudiante de Radio-Luxembourg, s'élève contre les maîtres à penser, les mandarins, les « messieurs en noir » comme l'on dit dans **Planète**. Cela prouve un manque d'instruction générale ? Je pense plutôt que cela prouve une absence de snobisme. Il est en effet de bon ton d'avoir lu Mauriac, Maurois, d'aimer Brel, Brassens, de ne pas sortir de son petit hexagone intellectuel.

Pour conclure, je dirai que vous êtes sans doute ce que l'on nomme en psychologie un « colérique primaire » et que vous tombez dans le fameux cliché qui consiste à essayer de détruire par la haine et l'ironie ce que l'on ne comprend pas. C'est l'apanage de ceux qui ont le même horizon politique que vous. Ce sont ces gens qui auraient besoin d'une certaine thérapeutique podofessière suivie de séances d'électro-chocs. Au cas où ce traitement serait inefficace, il reste la guérilla.

Paul ROUX
Nice

ENTRE LECTEURS

Rubrique de petites annonces strictement réservée aux recherches, échanges ou offres entre particuliers. LA LIGNE : 2,40 F (Taxe incluse). (3 lignes gratuites et remise 10 % pour tous nos abonnés.)

VENDS OU ECHANGE ancien *Galaxie* nos 2, 9, 15, 16, 17, 18, 19, 20 à 37, 39 à 50 et 65. RECHERCHE nos 1, 3, 5, 6 ancien *Galaxie*. Ecrire à Monsieur Claude CHOQUE, 2 rue d'Auvergne, 94 - CHENNEVIERES.

VENDS bandes dessinées d'avant-guerre, science-fiction, fantastique, politique, guerre 1939-45, Hitler, éditions originales, romans populaires, livres pour enfants. Catalogue sur demande à Monsieur Claude COLLIN, 10 rue des Portes-Blanches, PARIS-18e.

VENDS *Hop-là* nos 1 à 52, 105 à 117, 132, *Robinson*, Zone libre 350 à 394. Nombreuses bandes dessinées avant et après-guerre. Editions populaires avant 1914. Liste sur demande. Faire offre à Monsieur de PERIN, 27 Côte de la Vierge, 88 EPINAL. Téléphone : 29.82.48.45.

RECHERCHE livres d'Edgar Rice Burroughs (sauf le cycle des *Tarzan*) et de Rider Haggard (sauf *She, Les mines du roi Salomon, Le capitaine Quaditch).* En texte français : *Sur la piste de Fu-Manchu, Saint-Détective* no 124, *Le puits du templier, La croisière dans le temps, La cité des asphyxiés*. Ecrire à M. SILVE de VENTAVON, 159 avenue du Général Leclerc, 92 - BOURG LA REINE.

RECHERCHE no 34 de *Fiction*.
VENDS *Hitchcock-Magazine* nos 1 à 68 avec les nos bis 39 bis et 44 bis. Revue *Satellite* complète (sauf no 31) avec les nos bis, nos doubles. Collection *Métal* complète nos 1 à 18. 100 titres du *Rayon Fantastique*, 100 *Fleuve Noir*, angoisse, science-fiction. Liste sur demande à Monsieur Jean-Pierre CUVIER, Poste restante, 26 - VALENCE.

ECHANGE, ACHETE et VENDS Silex préhistorique, coquillages. Faire offre à Madame Léonce CASENEUVE, 1 Place Henri Portet, 09 - LAVELANET.

ACHETE *Galaxie-Bis* nos 1 et 2 de Pohl-Kornbluth et Anderson. *L'aventurier de l'espace* de C. L. Moore, *CLA* no 4 *Demain les chiens* et tout roman de Simak. Faire offre à Monsieur OBREQUE, 1 rue M. Utrillo, 33 - MERIGNAC.

RECHERCHE *Galaxie* ancienne série nos 1, 2, 3, 5, 6 et 27 et *Fiction* no 105. Faire offre à Monsieur Alain VIDAL, 3 rue du Chatelet, 77 - MONTEREAU.

Pour un fanzine « *Hypnos* » à paraître prochainement consacré à la poésie fantastique, recherchons textes et poèmes du genre. S'adresser ou les envoyer à Monsieur J.-C. de REPPER, 14 rue du Repos, 75 - PARIS-20e.

VENDS *Mystère-Magazine, Le saint magazine, Les aventures du Saint, Le Masque, Science et vie, Constellation, Sélection, Vie Populaire, Bon Journal, Œuvres libres, Livre de demain, Livre moderne, Annales, Journal de la jeunesse, Illustration* (théâtre, romans et guerre), Œuvres Simenon (60 vol.)

RECHERCHE *Tour du monde Rel* 1911 à la fin, *Journal des voyages Rel* 1913 à la fin, *Veillées des chaumières, ouvrier, supplément théâtral france illustration et réalités, Illustration théâtrale Rel* 1927 à la fin, Petits livres roses édition Larousse, *Minuit suspense*, nos hors série *Mystère-Magazine* et *Hitchcock-Magazine*, tous recueils contes de Noël, de nouvelles policières, maisons hantées, fantômes, romans de Blanche de Buxy, Agatha Christie, Michel Davet, Daniel Gray, Elisabeth Goudge, Blanche Legrand, Marlitt, Simenon, Tinseau.

Dépôt légal : 1er trimestre 1969 — Le gérant : D. DOMANGE
Imprimeries Riccobono - 83 Draguignan